This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Zah. IV A. 5

LE

BANQUET

DES MUSES

OU

RECUEIL DE TOUTES LES SATYRES,

IAMBES, MASCARADES, PANEGYRIQUES, EPITAPHES,
EPITHALAMES, EPIGRAMES, GAYETEZ, AMOURETTES,
ET AUTRES POEMES PROPHANES

DU SIEUR AUVRAY.

A ROUEN

De l'imprimerie de DAVID FERRAND, rue aux Juifs,
En la Cour des Loges, près le Palais.

M. DC. XXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 JUL 1964
OF OXFORD
LIBRARY

A MONSIEUR,

MONSIEUR, MAISTRE CHARLES MAGNARD,

Escuyer, conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et privé, president en sa cour de Parlement de Rouen, sieur de Bernieres, Calletot, Tibouville, la Ferté, la Riviere, etc.

Monsieur, votre illustre maison, les dons et belles parties dont Nature et Fortune vous ont advantageusement enrichy, et le rang que vous tenez au celebre Parlement de ceste province, sont qualitez de tel poids, que les plus rares chefs-d'œuvre du Parnasse sont assez honorez de porter sur le front vostre nom spécieux; toutes fois, rien ne m'a tant stimulé à vous donner ces meslanges poetiques que la reputation que vous avez de cherir naturellement les Muses; et si quelque jaloux m'accuse d'imprudence, d'offrir des ouvrages tant scurriles et comiques à un si grave et si prudent senateur, je luy diray que ce n'est pas l'inceste de Mars et de Venus, ny le matricide d'Oreste, que nous loüons en un tableau, mais les vives couleurs, carnations, draperies et traicts hardis du peintre, itidem in poëtis elocutionem imitabimur, rem execrabimur. *Joinct que la gravité degenere souvent en une fas-*

tueuse morosité et boufissure, si elle n'est assaisonnée d'une gayeté ouverte et debonnaire, ce que vous savez très-bien pratiquer, et ce qui m'enhardit aujourd'hui à me dire,

Monsieur,

Vostre tres humble et tres affectionné serviteur,

J. Auvray.

AU MESME.

SONNET.

Justice est le ciment des Estats monarchiques,
L'arc-boutant de la paix, le bras dextre des Roix,
Fille aisnée de Dieu, tresoriere des lois,
La baze de l'Estat, l'ame des respubliques,

Sans qui le souffle ardent des esprits phrenetiques
Auroit bouleversé l'empire mille fois,
Utille jusques là que les volleurs des bois,
En gardent quelque forme en leurs actes iniques.

Aussi, grand senateur, les juges sont des Dieux:
C'est pourquoy vous voyans, les plus judicieux
Rester incorruptible en ce regne où nous sommes,

Entre les vitieux, des vices triompher,
Sont contraints de vous dire un Dieu entre les hommes,
Ou bien un homme d'or en un siecle de fer.

AU LECTEUR.

Candide lecteur, pour fermer la bouche au Zoïle envieux et reprimer ses insolentes bouffées, trois poincts d'advertissement sont necessaires au front de ce livre : ce sera l'inexpugnable Gerion qui triomphera des traicts de la medisance, et qui fera retapir ceste furie en ses sombres et enfumez cachots. Le premier, que quelques poëmes sont icy inserez qui furent jadis le pucelage de ma muse, et partant d'un stille moins nerveux et de termes moins rehaussez, tout semblables aux fruicts hastifs, encore acerbes ou insipides (quoy qu'en ces premieres fougues paraissoit desjà combien j'aurois un jour de credit avec les Sœurs). Je n'en pretends toutes fois excuser la mediocrité, car je sçay bien que :

Mediocribus esse poetis,
Non dii, non homines, non concessere columnæ.

Mais je desire qu'on ne recherche point en ces

avortons un assortiment des pieces requises à un poëme parfait, et qui coulle d'une veine foisonnante en conceptions, grosse des tresors d'une longue et laborieuse estude.

Le deuxiesme poinct regarde ces ames chagrines, tetriques et mauplaisantes, que Jupiter ny Venus ne veirent jamais que d'un aspect d'opposition. Je sçay bien que tels esprits petris des excremens de Saturne, se renfroigneront à la catonienne, si leurs yeux de hibou se daignent jetter icy sur quelques epigrames un peu libres, et qui sentent leur mardy-gras, mais je diray à ces pisse-vinaigre que chaque peinture veut son jour, et que ces mots de gueulle ne pouvoient mieux prendre scéance qu'auprez de la satyre. Puis *ut fœdis animantibus scite effictis delectamur, ita poesi, quia est rerum adumbratio, etiam mala rectè efficta delectant.*

Le troisiesme poinct respondra à ceux qui blameront l'ordre desordonné de ces ouvrages, en ce que j'arrange en mesme table le serieux Jupiter et Mome le facetieux, la douillette Venus et Pallas la guerriere; sçachent donc ces libres censeurs, que les intermedes ont de la biensceance aux tragedies, et qu'aux plus somptueux bancquets les ragoust et sallades ont leur place près les viandes plus solides : joinct que les doctes en sçavent assez que *satyrâ quasi satura dici videtur,* pour la varieté tant des vers que des choses qui s'y traitent, quelques-uns empruntent l'invention de la satyre, *a satyrâ lance, quæ referta multis variisque primi-*

tiis in sacrificiis diis offerebatur; d'autres la disent d'une loi ainsi nommée par Saluste, *quæ uno rogatu multa simul comprobat;* Varon veut qu'elle vienne d'un certain genre de patisserie, ou d'un far ou pot pourry de divers ingrediens, car au second livre de ses plautines questions il luy donne ceste définition : *Satyra est una pasta et polenta et nuclei pinei ex musto conspersi.* D'autres tirent son origine des satyres boccagers, monstres boucquins et chevre-pieds, d'autant qu'en ce genre de carmes, l'on se sert souvent des parolles licencieuses dont ces rustres ont accoustumé d'entretenir les nimphes et bergeres. Quoy que c'en soit, il y a toujours du meslange, ce que j'ay observé en la disposition de mes satyres. Les hommes d'Estat y remarqueront des vives attaintes sur les corruptions du siecle; les esprits mordans et satyriques prendront plaisir à la vehemence des pointes, et les plus melancholiques y trouveront de quoy derider leur front. Au reste, mon cher lecteur, si quelque chose s'est echapé d'incorrect à l'impression, tu en attribueras la cause à mes urgentes occupations, et espereras le tout en meilleur ordre à la seconde edition. A Dieu.

IN LAUDEM D. D. AUVRAY,

Poeticæ necnon chirurgicæ disciplinæ, hujus temporis, facilè principis.

Mira canit, quæ fata canit ventura, Sibylla
Fatidicis retegens grandia facta sonis,
Scilicet involvens pravis obnoxia, divo
Auspice, quæ cecinit tempus aperta dedit :
Ast indigna tui, seclisque ignota, Catonis.
Clarius en iterum lumine prodit opus,
Namque manum doctus medicam tractare Deorum
Penna hominum vulnus liberiore notas,
Seu pars propositum mentis constantius urget,
Sive ea multa natet nunc in utrumque scelus :
Qui sint captandi fructus facundia dictat,
Neque sub obscuro spina remota nocet.
Si Dea perclusos sensus vi pectoris hausit,
Vera tamen falsi pandit ab ore Dei :
Nil mirum Pindi si dum sacris firmus inhæres,
Carpendo, noris fundere dulce melos.

L. A.

A MONSIEUR AUVRAY.

SONNET.

Baïf est admirable en ses inventions,
La muse de Ronsard est sçavante et faconde,
Bartas d'un vers enflé estonne tout le monde,
Garnier est tout moral en ses conceptions,

Desportes doucement gemit ses passions,
L'ingenieux Bertauld en riches traicts abonde,
Malerbe me ravit au courant de son onde,
Porcheres est pressant en ses conclusions ;

Mais Porcheres, Malerbe, et Bertauld, et Desportes,
Garnier, Bartas, Ronsard et Baif tu emportes,
Car chacun d'eux n'avoit qu'une muse pour luy.

Et Phebus en tes vers a trouvé tant de grace,
Qu'il a de ton cerveau fait un nouveau Parnasse,
Où les neuf doctes Sœurs habitent aujourd'huy.

Par J. de Pozé Blezois.

A MONSIEUR AUVRAY,

SUR LE STILE DIVERS DE SES SATYRES.

SONNET.

Quand je t'oy, mon Auvray, discourir quelquefois
Avec un stile doux qui charme mes oreilles,
C'est comme un petit vent qui esbranle des fueilles,
Un ruisseau qui gazouille en ses rivages cois.

Puis, quand d'un grave ton et rehaussant ta voix,
D'yambes furieux tes jaloux tu esveilles,
Je songe à ces torrens aux roideurs nompareilles
Qui raflent bleds, bergers, bornes, buissons et bois.

Mais quand dans tes escrits, sans vanité contrainte,
Les plus riches tresors de l'antiquité sainte
Tu agences si bien et en fais ton profit,

Alors il me souvient d'une abeille legere
Qui sur un tas de fleurs voltige, mesnagere,
Puis en succe la craime, et son miel en confit.

R. Guibourd,
Advocat au Parlement de Rennes.

A MONSIEUR AUVRAY.

SONNET.

Pour la perfection de la prose choisie,
Il faut un stile rond, persuasif, poly,
Facile, ouvert, serré, ny plat, ny trop bouffi,
Car l'un sent son romant, l'autre sa prophetie.

Pour exceller aussi en l'art de poësie,
Il faut un stile grave, elegant, enrichy,
Figuré, relevé, sententieux, hardy,
Docte, pour profiter ; gay, de peur qu'il n'ennuye.

Le president du Vair en la prose a bravé,
Ronsard n'avoit en vers son semblable trouvé,
Mais Auvray le premier a d'une voix faconde

Chanté si doctement ces deux stiles divers,
Que ses propres jaloux le confessent au monde
Estre un du Vair en prose, et un Ronsard en vers.

A. D.

LE BANQUET DES MUSES

OU

RECUEIL DE TOUTES LES SATYRES, PANEGYRIQUES, YAMBES, MASCARADES, ÉPITAPHES, ÉPITHALAMES, ÉPIGRAMES, GAYETEZ, AMOURETTES, ET AUTRES POEMES PROPHANES

DU SIEUR AUVRAY.

SATYRE.

Que de l'infect limon d'un bourbeux populaire,
Sur les flateurs cerceaux d'un zephire prospere,
Les aveugles destins aucuns guindent aux cieux,
Et que d'autres (des-ja les commenssaux des dieux)
Ils facent insolens tresbucher aux abismes,
Cela n'est pas nouveau, les honneurs plus sublimes
Plus durables ne sont, et les foudres legers
Pardonnent moins aux tours qu'aux taudis des bergers.

Ces sourcilleux rochers, qui leurs cimes pointues
Portent dedans le sein des vagabondes nuës,
Seroyent bien tost brisez et broyez en morceaux
Au choc impetueux des mugissantes eaux,
S'ils ne s'eslargissoyent bien avant sous les ondes ;

Et les chesnes branchus, si n'en estoyent profondes
Les racines en terre, un tourbillon de vent
Les feroit mesurer la poussiere souvent.

Il faut pour un grand faix une espaule puissante :
Aussi considerant fortune estre glissante,
Qu'il n'est rien de constant sous la voute des cieux
Que l'estat mediocre, et que l'ambitieux
Ces ampoules ressemble, aux ruisseaux elevées,
Qui grossissent toujours tant qu'elles soient crevées :
Je borne mes desseins, et mes contens esprits
De soins extravagans sont rarement surpris.
L'homicide tizon de la blafarde Envie
Ne me brusle le cœur, et je meine une vie
Franche, ouverte, tranquille, exempte des malheurs
Qui sont comme attachez aux croulantes grandeurs.

Amadoüer les grands, leur conter des merveilles,
Servir aux rois d'echo, d'ombre, de pend-oreilles,
Ce seroit me gehenner, bailler les osselets,
Et mes membres tirer dessus les chevalets.
De Demades l'impie, o thraistres amphibenes,
Enigmatiques sphinx, frauduleuses hyenes,
Flateurs, que vous causez de dommage à nos rois!

Non plus veux-je toucher à la visqueuse poix
Des deniers de l'empire, et pour telle richesse
Ma bourse ne sera mise jamais en presse ;
Ces drogues font vomir, et maints fermes esprits
En ont souvent rendu plus qu'ils n'en avoyent pris,
De reformer aussi l'Eglise toute belle,
Ce seroit en plain jour allumer la chandelle :
L'Eglise n'erre point, et si l'Eglise erroit,
D'erreur le Sainct Esprit accuser l'on pourroit

Car c'est par luy qu'elle est incessamment regie :
Trop bien souhaitteroy-je une candide vie
Aux enfans de Levi, qui font vœu solennel
De servir humblement le grand Dieu eternel.

Prestres, combien vos mains doivent estre sans crime,
Qui touchent tous les jours l'incruente victime !
Ce qui n'est au mondain qu'un peché veniel
Vous est un sacrilege : un ange dans le ciel
En office n'est pas tant qu'un prestre en la terre ;
Aussi ne faut-il pas que le monde l'enserre,
Que la chair le pourrisse et qu'il traine ses fers,
Esclave souz le joug du tiran des enfers.

Mais il est aujourd'huy tant de Judas au monde
Qui vendent le sang juste, avarice profonde !
Disciples de Simon, bigames imprudents,
Damnables mesnagers qui se vont marchandans
Des Estats de l'Eglise, Eglise qui soubz ange
Ne laisse pas longtemps ses froments en pillage
A ces sangliers en rût, o sacrileges loups !
L'espouse sçaura bien s'en plaindre à son espoux :
Ses tresors sont sacrez, c'est de l'aigle la plume,
Qui sans se consumer toutes autres consume.

Nous sommes le troupeau, vous estes les pasteurs,
Nous l'Eglise pupile et vous ses curateurs,
Comptables devant Dieu de vostre diligence,
Car, outre les habits et frugale despence
(Enfans de Giezi), vous ne possedez rien
Qui n'appartienne au pauvre : à quoy donc tant de bien,
Tant de train, tant d'eclat de brancards, de carrosses,
Tant d'oyseaux, tant de chiens, de mittres et de crosses,
Lasche poligamie ! ô temps ! ô mœurs ! ô rois !
Que servent en vos mains la justice et les lois ?

La justice et les loix, helas! et où sont-elles?
Se pourroit il trouver encor des estincelles
De l'antique justice, alors que le bon droit
D'un prolixe babil jamais ne dependoit,
Que l'innocent n'avoit de plus certains refuges
Que le giron des loix et le sein de ses juges,
Juges qui lors rendoient la justice gratis,
Qui favorisoient moins les grands que les petits,
Amis jusqu'à l'autel, inflexibles aux larmes
Qu'une garce respand de ses yeux pleins de charmes.
Qu'avarice jamais n'empestra dans sa glus.

Bien loing de ressembler ces juges dissolus
Qui par or, par presens, par faveur ou par crainte
Corrompent, corrompus, une vierge si saincte.

Justice, l'œil du monde et l'organe des lois,
La baze de l'Estat, le bras dextre des rois,
Fille aisnée de Dieu, sans laquelle les hommes
Vivroient brutallement en la terre où nous sommes,
Nourrice de la Paix, dont l'image doré
Des injustes volleurs est mesme reveré.
Voire l'Enfer, qui n'est qu'un ordonné desordre,
Sans justice verroit desordonner son ordre.

Et vous la bannissez, hommes vrayment du temps,
Vous vendez ceste nimphe à beaux deniers contans,
Vous mettez à l'encan le droit et la justice,
Et par la porte d'or vous renvoyez le vice.
A vostre *quousque :* Sysammes deguisez,
Ne rencontrerez-vous jamais de Cambisez?
Arrabes Arrabins, Alexandre Severe
Vous peut il regarder sans se mettre en collere?

Que t'ont servy, Hercul', les forces de tes bras
Que tu n'as dechassé telz montres d'icy bas?
Magistrats, *magis* rats, importune vermine
Qui ronge paille et blé, goziers crians famine ;
Perroquets de barreau, Pilates inhumains
Qui condamnent le juste et s'en lavent les mains ;
Avares vendangeurs dont le pressoir degoutte
Le sang des innocens à la derniere goutte.
Tremblez, juges, tremblez, un grand juge est là haut,
Au tribunal duquel rendre conte il vous faut
De vos concussions, de vos cheres espices.
C'est un linx penetrant le mur de vos malices,
Un vigilant Argus qui dans vos parlemens
Espie vos conseils, sonde vos jugemens,
Transcrit vos plaidoyers, minute vos sentences,
Calcule vos despens, marque vos diligences
Et prend acte de tout : au reste, un juge droit,
Equitable, severe, et que l'on ne sçauroit
Piper par le babil qu'un advocat regratte
Ou du latin de Tulle, ou du grec d'Isocratte.
Les souplesses de l'art, eschapades, destroits,
Subterfuges, delais, respits et passe-droits
Ny serviront de rien ; vous serez sans refuge :
Dieu sera le temoing, la partie et le juge.
Là, jugez sans appel et en dernier ressort,
On vous lira tout haut la sentence de mort.
Condamnez à souffrir à tout jamais les peines,
Les feux, les fers, les fouets et les penibles gehennes
De ceux que vous aurez jugez iniquement,
Et au prince d'enfer exprez commandement
D'executer l'arrest et d'horribles tempestes
Fondre ces chastimens sur vos coupables testes.
Lors couleront en vain les larmes de vos yeux
Pour flechir à pitié le grand prevost des cieux.

Que cest escrit pourtant de l'ennuy ne vous donne,
Car je n'en veux qu'au vice, et non à la personne ;
Ces vers ont de la pointe, et peut estre feront
Venir quelque prurit à ceux qui les prendront
D'une mauvaise main ; mais toute ame bien née
Qui aura de Clio la mamelle emmannée
Succé dès le berceau, sçait bien comme les Sœurs
Nous tourmentent l'esprit de leurs doctes fureurs,
Et comme le poete, en sa verve eschauffée,
Ne retient aysement sa fougueuse bouffée,
Joinct que j'atteste ici les grands dieux immortels
Que je n'enten heurter contre vos saints autels

Mais, vendre la justice est un grand sacrilege ;
Ouy, monarques, je dy (l'Escriture est mon pleige)
Que c'est vendre son Dieu ; voici mon argument :
Tout ce qui est en Dieu est Dieu pareillement ;
La justice est en Dieu, justice est donc Dieu mesme,
Et qui justice vend il vend son Dieu supresme.

Si doncques vous laissez ce prodige vivant,
Vos sceptres enrichis des tresors du Levant,
Vos palmes, vos lauriers, vos fortunes sublimes,
Vos orgueilleux chasteaux, dont les luisantes cimes
Portent leurs plaques d'or dedans l'azur des cieux
Ne vous sauveront pas que le grand Dieu des dieux,
Le monarque des rois et le roy des monarques,
N'imprime sur vos fronts les redoutables marques
De ses verges de fer, et n'en face sentir
A vos esprits la-bas un cuisant repentir.
Plustost qu'en deplorer les rigueurs deplorables,
Honorer j'ayme mieux vos grandeurs honorables,
Mais pour vostre respect, je diray seulement
Que les puissans seront tourmentez puissamment.

Il est vray, du grand Dieu la dextre vengeresse
Trouve bien les tirans au milieu de la presse
De leurs peuples armez : tous ces nombreux scadrons
De soldats aguerris sont trop minces plastrons
Pour parer à ses coups ; voire leur ame immonde
Commence bien souvent son enfer dès le monde.

Ce roy des orgueilleux, ce monstre assirien,
Jadis à son malheur l'experimenta bien,
Quand, a ventre rampant, brutal il paissoit l'herbe :

Quel Dieu s'egale à moy ! disoit ce chef superbe
En sa prosperité, soit que l'alme Apolon
Astelle ses coursiers sur le gemmeux sablon
De l'Inde et de l'Euphrate, ou qu'à midy desserre
Ses rayons de droit fil sur les flancs de la terre,
Ou soit que vers le soir sa course finissant,
Il plonge aux eaux d'Athlas son chef d'or jaunissant,
Affin d'illuminer l'autre moitié du monde
Des fecondes clartez de sa perruque blonde !
Bref, je ne pense pas que ce grand œil des cieux,
Roüant tout le pourpris de ce rond spacieux
Et furetant les coings de la terre habitable,
Trouve jamais grandeur à la mienne semblable !
L'univers n'eut jamais de prince ny de roy
Qu'on puisse avec raison parangonner à moy,
Combien de puissans rois, subjuguez par mes armes,
Implorent ma mercy les yeux baignez de larmes,
Et pour mieux adoucir l'aigreur de mon courroux,
Viennent-ils m'adorer et baiser les genoux?
Quelle province encor ne tremble espouvantée
Au formidable bruit de ma gloire indomptée?
Quels roys n'ay-je contraints me demander la paix?
Quels champs n'ont point encor gemy dessous le faix

De mes forts bataillons, et quels peuples estranges
N'ont encore entendu celebrer mes loüanges ?
Qui m'a veu retourner de mes exploits guerriers
Que le col tout chargé d'honorables lauriers ?
Qui plus prodiguement recognoit les fideles ?
Qui plus cruellement sçait punir les rebelles ?
Quel fleuve de l'Orient n'a veu grossir ses eaux
Du sang de mes mutins, et rougir ses cristaux ?

Je ne veux pour tesmoings de ma force sublime
Que les champs d'Idumée et les murs de Solime,
Quand à Sedechias, vassal audacieux,
Malgré le Dieu d'Isaac, je fis crever les yeux,
Après qu'il veid sa race à ses pieds massacrée,
Et des esclaves juifs ma couronne adorée !

Ainsi ce Rodomont, s'estimant immortel,
Contoit poüilles au sort, crachoit contre le ciel,
Lors que Dieu, pour venger ses grandeurs offencées,
Le rendit compagnon des bestes insensées.

Se souviennent les roys qu'en terre ils tiennent lieu
De vigilants pasteurs sur le peuple de Dieu,
Que l'intendant du ciel leurs exploits et leurs gestes
Un jour controllera. Ouy, grands princes, vous estes
Créez pour vos vassaux : vos vassaux ne sont pas
Exprez creez pour vous (bien qu'ils doivent tout bas
Adorer vos grandeurs, comme medailles saintes
Où sont de l'Eternel les majestez empreintes).
Ils vous doivent l'honneur, vous leur devez l'amour ;
Les yeux ne sont pas faits pour le plaisir du jour,
Mais le jour pour les yeux ; le peuple fait les princes,
Non les princes le peuple ; il se voit des provinces
Qui subsistent sans rois, mais un roy sans subjects
N'est plus roy que de nom, de treffles et d'eschets.

Les royautez ne sont qu'honnestes servitudes ;
Plus le royaume est grand, plus de solicitudes
Troublent l'esprit de ceux qui le vont gouvernant.
Hélas ! si l'on sçavoit le peril eminent
Et combien de malheurs accompagnent le sceptre,
Tant s'en faut qu'on voulust le branler dans sa dextre !
Les pieds le fouleroyent, et tant de Phaetons
Du desir de regner ne seroyent si gloutons.

Invincible Louys, dont la gloire animée
Des rois tes devanciers ternit la renommée,
Combien as-tu desja aux sanglants jeux de Mars
(Vainqueur bouleversant les rebelles remparts),
Esprouvé les dangers que traine une couronne !
Cent fois en a fremy l'impiteuse Bellonne,
Et France qui t'a veu si jeune bataillant,
Se souhaittoit alors un prince moins vaillant,
Tant elle avoit de peur que l'orgueilleuse Parque
Triomphast des lauriers d'un si brave monarque,
Et qu'un si beau soleil par un traistre accident
Sans passer au midy courust à l'occident.

Mais, voulez vous, grand roy, que vostre empire dure
Jusqu'à l'eternité, que le destin endure
Souslever jusqu'au ciel vos royalles grandeurs ;
Que le ciel seulement en ses vastes rondeurs
Vos conquestes mesure, et qu'une paix profonde,
R'amenant l'aage d'or, r'ajeunisse le monde,
Le voulez-vous, grand roy ? Faites premierement
Le service divin observer saintement ;
Que justice, partout sans lucre administrée,
Nous revoque des cieux sa sœur la belle Astrée ;
Car si vous desirez regner en seureté,
Il faut que ces deux sœurs soient à vostre costé

Et se baizent toujours en vos estats supresmes.
Ce sont les arcs-boutans, les plintes, les cindesmes
Et les deux grands pilliers qui portent tout le faix
Du bastiment royal, les anchres de la paix,
Vos deux yeux, vos deux bras, vos deux fermes colomnes
Et les deux beaux brillants de vos riches couronnes.

Demandez, je vous prie, aux preux Atheniens,
A ces braves Romains, aux forts Laconiens
Qui leur a plus servi, ou la tranchante espée
Du grand Themistoclez, d'un orgueilleux Pompée,
D'un furieux Silla, d'un vaillant Lisander,
Ou les loix de Solon, du bon Periander,
De Draco, de Licurgue et de Numa Pompille.

Le Romain vous dira que sa superbe ville
Seroit la reine encor de toutes nations.
Si jamais l'estranger de ses corruptions
Ne l'eust envenimée, alteré sa justice,
Et ses portes ouvert à l'escadre du vice.

Athenes vous dira qu'elle verroit encor
Ses theatres fameux, ses grands colosses d'or,
Et ses champs Hibleens par tous les coins du monde
Porter le docte miel de la grecque faconde,
Si son areopage, esteignant son flambeau,
Ne l'eust ensevelie en un mesme tombeau.

Sparte la belliqueuse esclatteroit encores,
Si elle eust toujours creu le conseil des ephores.
Le sceptre d'Israël, jadis si florissant,
L'espouvantail des rois, l'amour du Toutpuissant,
Le petit œil du ciel, le nombril de la terre
Que Dieu mesme autrefois conduisoit à la guerre,

Heureux quand un David, un sage Salomon,
Un juste Josias gouvernoyent le timon
De sa nef fortunée, et quand ces deux pucelles,
Justice et pieté, ces germaines jumelles,
Ces tindarides feux luysoient sur son vaisseau
Et fendoyent devant luy les enfleures de l'eau.

L'indiscret n'eut si tost ces vierges mesprisées,
Qu'il a servy de butte et de blanc aux risées,
Des peuples ses voisins : Et bien, ce disoient-ils,
L'invincible vainqueur est vaincu des gentils?
Cet Isaac, ce Jacob, qui faisoit tant du brave
A rencontré son maistre et se voidore esclave,
Tributaire vassal, soumis au joug des lois
De ceux qui adoroyent sa grandeur autrefois?

Enfin, l'on ne doit croire à quelques phrenetiques
Qui la subversion des grandes republiques
Ozent attribuer aux revolutions
Des orbes principaux. Ce sont les fictions
D'un esprit demanché qui donne à la nature
Un absolu pouvoir sur toute creature.
Pour moy, je ne croy point que tant qu'un roy craindra
Le roy de l'univers, que son peuple tiendra
Le sentier ja battu par ses illustres peres,
Qu'il ne dispersera ses faveurs debonnaires
Qu'aux cervelles de choix, et que ses tribunaux
Ne seront occupez par des juges venaux,
Je ne croy, dis-je, point que son sceptre perisse
Ny que le temps jamais la gloire en abolisse.

AU ROY.

Jeune Mars, à qui les alarmes
Sont des plaisirs delicieux,
Puissent tes belliqueuses armes
Estonner la terre et les cieux !
Que la posterité ravie
Face confesser à l'Envie
Qu'admirables sont tes exploits ;
Ton nom grossisse les histoires,
Et ne s'entretiennent les roys
Que du recit de tes victoires !

Que le rebelle trouble-sceptre,
Puny de sa temerité,
Sçache combien peze la dextre
D'un si grand monarque irrité !
Maudisse à jamais ce rebelle,
Les boute-feux de la Rochelle,
Et que l'heretique insolent,
En son malheur puisse comprendre
La grandeur du feu violent
Par l'abondance de la cendre !

Ecraze ces monstres superbes ;
D'Hercule imitant les travaux,
Trempe les rezoyantes herbes
Du noir venin de ces crapaux ;
Et si ce crocodille pleure,
Te souvienne, mon prince, à l'heure
Qu'en l'an cinq cens soixante et trois,
Cette abominable furie

Fit de tout l'empire françois
Une sanglante boucherie.

Grand roy, ta clémence infinie
Meriteroit quelque guerdon,
Si le crime de felonnie
Estoit capable de pardon,
Et si d'un puissant coup d'espée,
Une teste au hidre coupée,
Les autres mouroient peu à peu ;
Mais, d'une sept prennent naissance,
Et ne faut gueres de ce feu
Pour faire un brazier de la France.

Enfin, ta douceur excessive
Tourneroit en rigueur pour nous :
L'ulcere souvent recidive
Quand les remedes sont trop doux.
Loüable est la misericorde ;
Mais, aussi faut-il qu'on m'accorde
Que plus le serpent est nourry,
Plus son venim est mortifere,
Et qu'il faut au membre pourry
Ou le couteau, ou le cautere.

Que du poinct où Phebus devale
Chez Thetis pour faire l'amour,
Jusqu'où l'amante de Cephale
Ouvre la barriere du jour,
Et depuis la bouillante Affrique
Jusqu'où le nomade Scitique
Roule ses taudis vagabonds,
En tel estime soient tes armes,
Qu'à jamais le nom des Bourbons
Soit invoqué dans les alarmes!

Tu seras le miroir des princes,
Et desormais les plus grands rois
Ne gouverneront leurs provinces
Qu'au patron de tes justes lois ;
Ta gloire sera sans seconde,
Et si l'on croit encore au monde
A la pluralité des dieux,
Les payens, meuz de tes exemples,
T'erigeront en mille lieux
Autels, sacrifices et temples.

Pourquoy non, puis que tant d'oracles
Predisent tes futurs lauriers,
Et que l'on voit tant de miracles
Reluire en tes actes guerriers ?
Phœnix des monarques de France,
Si la justice et la vaillance
Mirent Hercule au rang des dieux,
Où sera ta grandeur auguste ?
Y eut-il jamais souz les cieux
Un roy plus vaillant et plus juste ?

LE MAGNANIME.

AU LECTEUR.

N'espere point (lecteur) que ma satyre offence
Le renom du prochain en ses nombreuses lois :
C'est un libre discours des abus de la France
Qui demande audience au cabinet des roi

Ma muse a fait serment sur la lire d'Orphée
De ne rire qu'en gros de l'erreur des humains ;
Mais si quelque galleux sent sa rongne eschauffée,
Il luy sera permis y porter les deux mains.

Soit que tout roulle à l'advanture,
Soubz le bon plaisir de nature,
Ou que l'autheur de l'univers,
Par sa providence profonde,
Tienne encor les ressorts divers
De toute la masse du monde. . .

Que l'inconsideré destin
Face au potiron du matin
Lever ses cornes incongneuës,
Et que le foudre quelquefois
Egalle les pins haize-nuës
Aux humbles genievres des bois.

Qu'aux gens de bien soit importune
L'aveugle et marastre Fortune,
Que les astres impetueux. . .
Créent des rois dans la poussiere,
Et qu'ils facent les vertueux
Servir aux meschants de litiere.

Tout cela ne m'estonne point,
Toujours l'esprit en mesme poinct,
Toujours au montant de la gloire,
Franc de toutes ambitions, . . .
Et ma plus celebre victoire,
C'est de vaincre mes passions.

Point d'eclipse, point de nuage,
Toujours un tranquille visage.

A tous evenemens divers ;
Si Fortune gronde et menace
Au lieu de craindre ses revers,
Je lui crache contre la face.

Je reçoy de la droitte main
La verge aussi bien que le pain,
Et si chez moy le malheur entre,
Foulant aux pieds le sort mutin,
Vainqueur, je passe sur le ventre
A la Fortune et au Destin.

Destin, qui toujours soufle en poupe
Aux thraistres et les porte en croupe,
Et qui conduit d'un pas certain
L'ignorant aux charges plus graves,
Car Fortune est une putain
Qui ne s'adonne qu'aux esclaves.

Ce n'est pas pour vos beaux esprits
Les grades d'honneur et de prix :
Vos reins ne sont pas assez larges
Pour porter ces pesans fardeaux,
Voulez-vous posseder les charges ?
Soyez flateurs ou maquereaux.

Qui n'entend d'amour les mysteres,
Qui ne sçait porter carracteres,
Tourner à Dieu le dos vingt ans,
Servir au besoin de Bardache,
Et plier aux vices du temps,
Il n'est en la cour qu'un Gavache.

Mais un sot à vingt-cinq carrats,
Pourveu qu'il jure à tour de bras,

Qu'il sçache dompter sa rotonde,
Qu'il soit gauffré tous les matins,
Et qu'en moustaches il abbonde,
Il fera la nique aux Destins.

C'est en faveur de telles pestes
Que roullent les orbes celestes ;
Le soleil ne luit que pour eux,
Et la nuict se leve la lune
Pour voir dormir ces paresseux
Entre les bras de la Fortune.

Certainement, les dieux ont tort
Qu'ils ne tiennent tous d'un accord
Des cieux les barrieres decloses,
Pour laisser entrer ces geants,
Et qu'ils ne font naistre des roses
Souz les pieds de ces faineants.

Un poete de triquenique,
Eust-il le nez en as de pique,
Se fera de tous estimer,
Pourveu qu'il ait l'humeur raillarde,
Et qu'ensemble il face rimer
Misericorde et hallebarde.

Vous les verrez, pour faire un vers,
Tordre la gueule de travers,
S'egratigner toute la face,
Rouller les yeux, mordre les doigts,
Et faire plus laide grimace
Qu'un singe qui casse des noix.

Encor ces hiboux d'humeur noire
Fourmillent comme gueux en foire,

O ! que laquais iroient battant
Ces poetastres inutiles,
Si France foisonnoit autant
En Alexandres qu'en Cheriles !

Si quelque cerveau mieux timbré,
Buvant le flot tant celebré,
A les muses plus secourables,
Prophane, il perd ceste liqueur
En des rimes si execrables,
Qu'un diable en auroit mal au cœur.

La cour fut jadis le lycée
Où vertu estoit exercée;
Rien ne servoit faire le beau,
Mentir, bouffonner et medire;
Seul avoit sa part au gasteau
Qui sçavoit mieux faire que dire.

Aujourd'huy un porte-poulet,
Marionnette de ballet,
Pourveu qu'il parle de vaillance,
De joustes, hagues et tournois,
Se fera reverer en France
Comme un grand Oger le Dannois.

Tel voudra pour ses armes seules
Des fleurs de lis en champ de gueulles,
Qui ne tire sa parenté
Que de quelque planteur de saules,
Dont les ancestres n'ont porté
La fleur de lis qu'en leurs espaulles.

Tel est grimpé dedans les cieux,
Et va du pair avec les dieux,

Qui n'est pestry que de la lie
D'une roturiere maison,
Voire qui eust perdu la vie,
S'il n'eust enfondré la prison.

Combien de pagnottes bravaches
Jettent les crocs de leurs moustaches
Sur la citadelle de Mets
(Poltrons dignes de nos Yambes !),
Qui ne se sont battus jamais
Que du coutelas à deux jambes.

Qui sçait la prime et le piquet,
Marcher en sutane et roquet,
Et cajoller de bonne grace,
Il luy faudrā des pensions,
Et faire descendre sa race
Des Graches et des Phocions.

Jadis, pour fuyr les offices,
Les Metelles et les Fabrices
Gardoyent leurs champestres taudis ;
Mais chacun aux grandeurs aspire,
Mille Phaëtons estourdis
Briguent les resnes de l'empire.

Tel on a veu le col panché
Souz le faix d'un riche evesché,
Qui n'avoit fait qu'un anagramme ;
L'autre emporta un cabinet
Pour avoir les yeux d'une dame
Déifiez en un sonnet.

Combien, sans codes et Digestes,
Tiennent d'un Ciceron les gestes,

Ne crachent que tiltres et lois,
Tous gens de bal et de manege,
Qui ont eu le foüet plus de fois
A la cuisine qu'au college !

Grands juges ! ce n'est contre vous
Que la satyre est en courroux;
Pour vous, ô justes Aristides !
Nos dards ne sont poinct aiguisez,
Mais pour les Sysamnes perfides
Qu'escorcher faisoit Cambisez.

Combien vestus de peaux de buffe,
Qui n'ont veu Cujas ny Rebuffe,
Bartole, Papon ny Bacquet,
Rompent d'affaire d'importance,
Comme si de leur vain caquet
Dependoit tout l'heur de la France !

Depuis le nom de Predican,
Que Themis fut mise à l'encan,
Qu'aux asnes ont vid porter crosses,
Houlettes d'or bergers de bois,
Et trainer moines en carosses,
Tous maux ont pleu sur les François.

Depuis qu'à la femme fragille
Fut permis lire l'Evangille,
Que saint Pol a veu les tizons,
Et qu'on voulut la foy divine
Prouver par humaines raisons,
La France est tombée en ruyne.

Jadis les muses se plaisoient
Chez les rois qui les carressoient,

Mais, ô maudit siecle où nous sommes !
Le vice est monté à tel poinct,
Qu'en la cour les plus sçavans hommes
Sont des saincts qu'on ne feste point.

Combien l'oisiveté consume
D'esprits au poil et à la plume,
Cachez en des antres profonds,
Incogneus de nostre monarque,
Cependant que quelques bouffons
Tiennent le timon de la barque !

Que sert de lire incessamment
Et de perdre inutilement
Tant de temps, d'huille et de bougie,
Puis que sur le Louvre est escrit
Qu'une dragme d'effronterie
Vaut mieux que cent livres d'esprit !

Aussi, au parvis de ce temple,
Le plus souvent ne s'y contemple
Que cervelles de revollin,
Et bruire ces Aristophanes,
Comme en la porte d'un moulin
L'on n'entend braire que des asnes.

Chacun y joüe au boute-hors,
L'un est dédans, l'autre est dehors ;
L'un servant autruy s'y consomme ;
L'autre, approchant trop le soleil,
Croit si haut qu'enfin on l'assomme
Dans les nuaux de son orgueil.

Aux uns dès le sueil de la porte
Des gouvernemens on apporte :

Ainsi maints petits compagnons
S'y font à coup gens de menée ;
Mais pour flestrir ces champignons,
Il ne faut qu'une matinée.

Tandis les vieux routiers de Mars
Qui suivent leur prince aux hazards,
Honteux, et les discours moins saffres,
Sont contraincts, par un sort fatal
Faire monstre de leurs balaffres
Sur les degrez d'un hospital.

Aussi les rois porte-couronnes
Devroyent balancer les personnes
Qu'aux charges ils vont elevant ;
Mais les fleurs hatives se passent,
Et les grands estouffent souvent
Ceux-là que plus fort ils embrassent.

Les faveurs de nos rois sacrez,
Ce sont des tournoyans degrez
Que pour monter il faut descendre ;
Les sages s'eloignent exprès
De ce feu qui reduit en cendre
Ceux qui s'en approchent trop près.

Combien de gloutonnes sang-suës,
Du sang des innocens repuës,
Viennent rendre gorge à la fin !
Les rois permettent qu'on se plonge
Dans leurs thresors, mais c'est afin
D'en pressurer après l'esponge.

Ces crimes seroyent ebloüys
Si l'hospital de Sainct Louys

N'en portoit à jamais les marques,
Qui fut basty des ducatons
Que le plus grand de nos monarques
Fit revomir à ces gloutons.

Les rivieres ont leurs levées,
Les mers leurs bornes elevées,
L'avare seul est sans raison ;
Mais enfin creve l'apostume :
Si les peres mangent l'oison,
Les enfans en rendent la plume.

Ce sont ces publiques volleurs,
Partisans et monopoleurs,
Qui causent tant de flux de bourses ;
Car, épuisant tant de ruisseaux,
Ils font des plus celebres sources
Tarir le credit et les eaux.

TOMBEAU DE MARION.

Gy gist, pleine d'infection,
La maquerelle Marion,
Qui fut jadis tant chevauchée
Qu'elle en eut la fesse escorchée,
Et qui dans ce lieu de repos
Faict chevaucher encor ses os
Par les fantomes et les ombres,
Tandis que sur les rives sombres
Des quatre grands fleuves d'enfer,

Ceste amante de Lucifer
Aux cacodemons et lemures
Apprend ses lubriques postures,
Attendant que son nez morveux,
Son front ridé, ses gras cheveux,
Ses brusques branlemens de fesses,
Ses tordions et ses souplesses
Ayent charmé quelque lutin
Qui la face avec l'Aretin
Tenir, malgré les Destinées,
Bordel dans les Champs Elisées.

Marion devoit donc mourir?
Marion devoit donc pourrir?
N'estoyent ses os et sa peau molle
Assez pourris de la verolle?
Elle a tant foncé de deniers
Aux commissaires des quartiers,
Tant r'habillé de pucelages,
Tant appointé de mariages,
Tant porté d'amoureux poulets
Et tant uzé de chapelets !

D'une femme elle en faisoit mille,
Tantost en pucelle gentille,
Tantost en femme de façon,
Tantost en fille de maison,
Le matin en jeune bourgeoise,
Le soir suivant en villageoise,
Aujourd'huy prise en l'hostel Dieu
Et demain dame de bon lieu.

Hier ceste fille de joie
Fut femme d'un marchand de soye,

Aujourd'huy, haussant son estat,
C'est la femme d'un advocat,
Et demain, plus rogue et plus fiere,
Ce sera une doüariere,
Veuve de quelque president;
Et puis après, retrogradant
De doüariere en advocate,
Puis en marchande delicatte ;
Enfin, sortant de ce bordeau,
C'estoit une porteuse d'eau
Ou quelque fruictiere maussade
Et revendresse de sallade.

Quel Prothée ! quel Gerion !
Quel inconstant cameleon !
Quel polipe ! quelle chimere !
Quel sphinx ! quel hydre ! quel cerbere !
Et quels merveilleux changemens !

Tout ce que les vieux monumens
De l'antiquité aveuglée
Nous racontent d'une Medée,
Qui rajeunissoit les viellards
Par l'effort des magiques arts;
Ny de ces Thessalles sorcieres ;
Qui par murmurantes prieres,
Villains cris et remaschemens,
Changeoient les hommes en jumens,
Puis, ayant fait porter leurs sommes,
Les changeoient de rechef en hommes ;
Ny toutes ces mutations
Dont les plaisantes fictions
D'Ovide flattent nos oreilles,
Ne sont rien près de ces merveilles.

Ny les dents du serpent Python
Faictes en geans, ce dit-on,
Ny cette enchanteresse Circe,
Qui tous les compagnons d'Ulisse
Changeoit en infames pourceaux,
Ce sont glissades de cerveaux,
De toute verité forcloses,
Auprès de ces metamorphoses.

Car ce vieux remede d'amour,
Cette courratiere de cour,
Ce vieux et decharné squelette,
Qui l'a tant fait à la ranglette,
Ce batteau enfondré dans l'eau,
Ceste lanterne de bordeau,
Ceste haridelle equenée,
Ceste levrette mastinpée,
Ceste carcasse à dos de lut,
Ceste laye toujours en rut,
Ce vieux plancher pour les araignes,
Semblable à ces juments brehaignes
Qui ne servent en leurs vieux ans
Qu'à porter le fumier aux champs ;

Bref, cette effroyable Meduse
Pour mieux attraper par sa ruse
Les novices au jeu d'aymer,
Ne fit seulement transformer
En cent façons les jeunes filles,
Mais, pour tromper les plus habilles
Et pocher les yeux d'un amant
Soy mesme s'alloit transformant.
Quelques fois elle faisoit mine
De s'entendre à la medecine,

De manier le hastelet,
De faire resoudre le laict,
De faire des bouts aux mamelles,
Guarir poulains et escrouelles ;
Faisoit les eaux d'ange et d'alum,
Des cassolettes de parfum,
Des pastes à faire peau nette,
Sçavoit appliquer l'orcanette,
La ceruse, le vermillon,
Elle coupoit le landion,
Puis redressoit la penilliere,
L'entre-fesson et la croupiere,
Le bilboquet, le trou d'amy
Avec la dame du parmy ;
Mais, à la fin toute pourrie,
Mourut au pays de Surie.

LES VISIONS DE POLIDOR

EN LA CITÉ DE NISANCE (PAYS ARMORIQUE).

Un satyrique feu boüillant dans mes arteres,
J'escris ces visions aux severes censeurs,
Mais nul soit si hardy d'expliquer ces mysteres,
S'il n'est des plus sçavans au mestier des neuf sœurs.

De ces critiques vers, moüelleux en substance,
Le sens tropologic est du tout interdit
A ceux qui n'ont humé l'air pesteux de Nisance,
Ny espluché les mœurs de ce peuple maudit.

Nisance est une ville aux isles Armoriques,
Dont les flancs sont souvent d'un grand fleuve battus,
Où ne sont que serpens, que monstres fameliques,
Gens yvrognes, grossiers, ennemis des vertus.

Là, dans un vieux dongeon, je vy, ô cas indigne !
Plusieurs masles couplez d'un furieux amour ;
L'on me dit que c'estoyent des pescheurs à la ligne,
Et que l'invention en venoit de la cour.

Aussi j'y vy pescher d'un jeune capitaine
L'honorable drapeau par cet accouplement ;
L'autre au bout de sa ligne un cabinet entraine,
L'autre une pension, l'autre un gouvernement.

L'un qui portoit au cu la gregue boutonnée,
Les caleçons fendus en planches de sapin,
Me dit qu'un brave Mars, assisté d'Hymenée,
Avoit bany du ciel Ganimede et Jupin.

Quand j'eus consideré tant de jeunes moustaches
Qui monstroient rechignant leurs posteres tous nus,
Je vy bien que j'estois dans l'isle des bardaches,
Où jamais n'habita la doüillette Venus.

Laissant ces pelerins aller à sainct Fiacre,
Fuyans du pont de Sé les tonnerres grondans,
Je vy le chaperon d'un gerfaut ou d'un sacre
Qu'une hostesse invoquait pour la rage des dents.

Hecatte estoit au bout de sa nocturne borne,
La Nuict des atelloit ses penibles moreaux,
Lors que le dieu Morphé par la porte de corne
Me fit voir en songeant ces prodiges nouveaux.

Je vy d'un magasin sortir une gargoüille
Qui engloutit vivant un grand monopoleur,
Un capitaine battre à grands coups de quenouille,
Et l'ame de Calvin dans le corps d'un voleur.

Ce voleur, s'enfuyant de la nouvelle Egipte,
Emportoit les thresors des pauvres orphelins,
Alors qu'un surveillant, adverty de la fuitte,
Rompit à Chalanton l'escluse des moulins.

Deux chevesches je vy qui, fendans des montagnes,
De cris sepulcraliers menaçoient jour et nuict
Un tortu chastagner, dont les branches brehagnes
Steriles ne portoient feuille, ny fleur, ny fruict.

Je vy Endimion (l'amoureux de Diane),
Prisonnier endormy, d'un grand rocher couvert,
Fabrice et Metellus porter oreilles d'asne,
Et changer leur calotte en un chaperon vert.

Près d'un grand carrefour une donzelle enrage,
Front ridé, nez chancreux, dos à vis de pressoir,
Qui disoit en pleurant : Est-ce pas grand domage
Quand la beauté deffaut à cul de bon vouloir ?

Un difforme Cyclope, un monstre de nature,
Plus cornu que les cerfs et les daims boccagers,
Mettoit dans sa chaudiere un froc à la teinture
Où l'aumusse pendoit d'un chanoine d'Angers.

Il me sembloit à voir qu'un florissant royaume
En ruyne tomboit par trop de nouveauté,
Quand le vineux Bacchus, caché dans un heaume,
Par ses Menades fut en triomphe porté.

Qui pourroit exprimer l'honneur que ces Evantes
Sur le mont Citheron faisoient au Bromien?
Les dances de Cibelle avec ses coribantes
Prenant possession du sceptre Nysien!

Plus bas, au fond obscur d'une salle venelle,
Une vieille ridée aux cheveux tout chenus,
Disoit qu'en son jardin croissoit de la moreille
Qui jettoit de la glace au brazier de Venus.

Passant chemin, je vy une cabarettiere
Qu'un scribe carressoit dessus un tabouret,
La deesse Themis devenir taverniere,
Et le greffe tenir dedans un cabaret.

Je vy pleine de vin une infame boitteuse,
Qui grommelant disoit à son vieux sacerdos
Qu'elle enrageoit de voir que sa fille amoureuse,
Faisoit à leur instar de la beste à deux dos.

Se conchiant disoit une veufve maigrette,
Qui vouloit faire encor piquer son canevas,
Quelle estoit grasse au cul ainsi que l'alouette,
Et que les bons morceaux n'estoient pas les plus gras.

Après l'on me montra la grand jument d'Estampe,
Que jadis chevaucha le bon Pentagruel,
Qui, metamorphozée en une vielle lampe,
Esclairoit ses enfants au chemin du bordel.

Lors parut à mes yeux un spectacle effroyable:
Ce fut un veau couplé sur ceste grand jument,
Dont un monstre naquist qui fut si formidable,
Qu'on le mit aussi tost du ventre au monument.

Je vy dans un pastis des glouttonnes sang-sués,
Succant le bien d'autruy, s'emplir de sang humain,
Et d'un coq gigantal les poules dissolues
Qui rongeoient jusqu'aux os l'honneur de leur prochain.

La glapissante voix de ces poules jazardes
J'entendois murmurer aux foyers des voisins,
Quand un affreux scadron d'infernalles lezardes
Emporta loing le coq, la poule et les poussins.

Je vy souz un baril l'Aurore matinale,
Lasse des froids baisers de son vieillard espoux,
Prendre furtivement le dard de son Cephale,
Qui brassoit la vendange entre ses deux genoux.

Dans les prez bondissoit une gaillarde poutre
A qui l'œstre d'amour aiguillonnoit la peau,
Qui brûloit d'un desir de se faire tout-outre,
Par un franc chevalier de l'ordre du Cordeau.

Il est vrai qu'il aura fortune assez prospere,
Pourveu qu'en femme il soit bien heureux desormais,
Car qu'il porte avec soy le colier de son pere,
Et s'il gaigne tousjours, il ne perdra jamais.

Mon extaze, passant ses regulieres bornes,
Me transporte en l'obscur d'un solitaire bois,
Dont les chesnes branchus ne portoient que des cornes
Que l'oiseau de Thronax anime de sa voix.

Lors le spectre je vy d'une grand' femme morte
Qui me dict : Polidor, voicy où j'ay vescu ;
Cet oiseau vergongneux qui chante de la sorte,
C'est mon sot de mary transformé en cocu !

Les cornes que j'avois dessus son chef plantées
A force de dancer icy les matassins,
En memoire il les a sur ces arbres entées,
Afin d'en embrager le front de ses voisins.

Rebroussant mon chemin, je rencontre un prothée,
Marchand, fermier, sergeant, procureur au barreau ;
Je lui dy : Mon amy, ta cervelle esventée
Briguera quelque jour l'office du bourreau.

Arriva de Saumur une nymphe des nostres,
Qui sçavoit du manege autant que Pluvinel,
Que la vieille Baucis, disant ses patenostres,
Acheta pour monture à son fils Darinel.

Ma foi je pensois estre en l'isle des pygmées,
Quand je vy tant de nains courir dans ce bordeau,
Mais voicy qu'à l'instant quatre putains pommées
Firent la reverence à la grande Ysabeau.

Marthe, Urbane, Renotte et la grosse Perrine
Laisserent à Flipot ce petit quolibet
Qu'il luy falloit autant de garces en cuisine
Qu'il falloit de pilliers à construire un gibet.

Montant vers le coq d'Inde on oyt un bruit de chaines
Et de gens cuirassez un horrible combat,
Mais je vy que c'estoit le medecin des chesnes
Qu'un demon raportoit tout armé du sabat.

A voir son pâle teint, son visage d'incube,
Ses yeux de loup garou, sa gorge de cocu.
L'on jugea qu'il s'estoit accouplé d'un succube,
Et qu'il avoit, vilain, baisé le diable au cu.

Je vis sous un peuplier la rousse de Tantale
Montrer à son vallet le signe des Poissons,
Tandis qu'un dain poussif montoit une quevalle,
Qui brusque le portoit souvent hors des arçons.

Chez un petit boitteux, trois rustres de Baviere,
Par Mercure faisoient greffer leur canepin,
Cependant que l'hostesse au dieu porte-lumiere
Follastroit toute nue à l'ombrage d'un pin.

Environ ce temps là mourut de la pepie,
Chicanoux, l'avalleur de fours et de moulins :
Reposeroit au ciel l'ame de cette harpie,
Qui s'engraissa jadis du sang des orphelins ?

Si femme y vit encor gentillatre à sutane
Qui craint que Cambisez ne le face escorcher ;
Escorcher ! et pourquoy ? La peau de ce grand asne
Ne vaut pas seulement pour payer le boucher !

LE POURCEAU IMAGINAIRE.

C'est du plus profond de mon ame
Que je vous rends graces, madame,
Du don que m'avez presenté,
Sans jamais l'avoir merité ;
Car ce don precieux et rare
Ne vient point d'une main avare :
Toujours la liberalité
Accompagne vostre beauté,
D'autant qu'une belle personne
Jamais rien que de beau ne donne.

C'est un admirable pourceau,
Tout sobre, tout net et tout beau,
Qui ne fut jamais de la race
De ce cruel qui eut l'audace
D'affronter le bel Adonis,
Ny de celuy qui dans Paris
Fit choir tout mort un roy de France.

Encor moins est-il de l'engeance
De ce grand sanglier ravisseur
Dont Meleagre le chasseur
Donna la hure à son amante.
Ny de ce grand porc d'Erimante
Vaincu d'un Hercule puissant.

Ce pourceau n'est point mal faisant,
Jamais ne mord, jamais ne gronde,
Jamais n'empoisonne le monde,
Comme un tas de sales pourceaux
Qui sont tousjours dans les ruisseaux
Et qui ne vivent que d'ordure.

Ce porc de gentille nature
Ne vit que de vents estourdis ;
C'est un oyseau de paradis
Qui ne se perche qu'en la nuë;
Sa chair aussi n'est point polluë :
Les juifs en peuvent bien manger.

Au reste si prompt et leger,
Que pour moy je croy que Persée,
Voulant Andromede laissée
Sauver du dragon lance-feux,
Et que Bellerophon le preux,

Poussé d'une juste colere,
Voulant mettre à mort la Chimere
Qui devoroit les Lyciens,
Ces deux palladins anciens,
Ravis d'un genereux extase,
Mieux que sur le cheval Pegaze
Eussent fendu l'air violent,
Montéz sur ce pourceau volant,
Car son agilité m'enseigne
Que, comme les jumens d'Espaigne
D'un zephir engrossent souvent,
Sa mere l'engendra de vent.

Ou du moins je gage ma vie
Que s'il y a quelque truye
Que les Grecs superstitieux
Ayent colloqué dans les cieux,
Ce dispos en a voulu naistre,
Ou bien qu'il aura pris son estre
De ce grand, gros, gras, gris pourceau
Que le rabeliste cerveau
Vid jettant moutarde à liffrées,
Sur les andoüilles balaffrées,
Lors que frere Jean les fendoit
De son braquemart qui pendoit
Dessouz son froc, comme en la guerre
Hector portoit son cimeterre.

Enfin, je croirois en effect
Que ce pourceau seroit extraict
De Boreas et d'Orithie,
Ou que quelque fée ou lamie,
En voulut jadis accoucher
Sur la pointe d'un haut clocher,

Car, ainsi qu'une giroüette,
Ce pourceau si fort piroüette
Que, le voulant prendre, soudain
Le traistre eschappe de ma main,
Laissant à ma veuë enchantée
Autant de formes que Prothée,
L'imaginant en mon esprit,
Tantost grand et tantost petit,
Tantost pesant, tantost alaigre,
Puis tantost gras et tantost maigre,
Tantost sain et tantost lepreux;
Enfin, ne m'en reste à mes yeux
Qu'un ombre, un idole, un fantosme
Que jadis l'abbé de Vendosme
Vestit de ses propres couleurs.

Vray est que le ciel ses faveurs
Prodigue à ce porc invisible;
C'est que sa chair incorruptible
Se gardera plusieurs yvers,
Sans autre sel que de mes vers,
Car la faux du Temps jamais n'uze
Le gentil labeur de la Muze.

Donc, madame, je vous seray
Obligé tant que je vivray
Pour le don qu'il vous plaist me faire
D'un tel pourceau imaginaire,
Car il ne faut point de boucher
Pour le tuer et l'escorcher,
De servante à laver les tripes,
A saler les groins et les lippes,
Ny emprunter chez les voisins
Des cornets à faire boudins,

Ny pendre au plancher la vessie,
Ny craindre que jamais la suye
Tombe sur le langué pendu,
Ny qu'un ramonneur descendu
De Lombardie ou de la Poüille,
En pisse jamais sur l'andoüille.

LE NEZ.

Il n'est pas toujours veritable
Que chacun ayme son semblable,
Puis qu'on void d'un contraire sort
La plus camarde de la rue
Estre amoureuse devenuë
D'un grand nez à double ressort.

Mais vous n'entendez pas la ruse ;
Par ce grand nez, ceste camuse
Conserve en tout temps sa beauté :
L'hyver, au feu ce nez de balle
Lui sert d'escran contre le hasle,
Et de parassol en esté.

Je ne tiendray plus pour merveille
La Pyramide nompareille
Qui jadis ombrageoit Memphis,
Puis que ce nez à triple estage
A midi mettroit à l'ombrage
Six rangs de picquiers dix-à-dix.

Ce grand nez sert en mainte sorte :
De verroüil à fermer la porte,
De bourdon pour un pelerin,
De javelot, de hallebarde,
De pilon à broyer moustarde,
Et de claquet pour un moulin.

Il sert aux massons de truelle,
D'un eventail à damoiselle,
De besche pour les jardiniers,
De soc pour labourer la terre,
D'une trompette pour la guerre
Et d'astrolàbe aux mariniers.

Ce nez en d'os d'asne se cambre
Comme l'ansse d'un pot de chambre,
Puis, s'evazant en coquemart,
Son gros bout, plat comme une gache,
Se rend propre à faire un rondache
Ou l'escusson d'un jaquemart.

Mais pourquoy, petite camarde,
Aymes-tu ce nez de bombarde ?
Tes amours sont desordonnez.
Pensois-tu, lascive saffrette,
Que le membre de sa brayette
Fust à proportion du nez ?

Tu ne sçavois donc pas, follastre,
Que nature voulant (marastre)
Dessus ce corps prodigieux
Se jouer en ses artifices,
Luy fit le nez entre les cuisses
Et le priape entre les yeux ?

Mais ce qui est le plus difforme,
C'est que souz ce grand nez énorme
S'ouvrent deux grands trous caverneux
Qui luy broyent plus de peinture
Que le cu, peintre de nature,
Sur l'anneau d'un retraict breneux.

Qui void ses narines soufflantes,
Escumeuses, larges, ronflantes,
Peut bien juger que ce paillard
Eut jadis un roussin pour pere,
Ou que sa ribaude de mere
L'engendra du cheval Bayard.

Aussi un jour ce gros yvrongne
Ronfloit, d'une bachique trongne,
Si fort dessus son traversain,
Que, sur les murs, les eschauguettes,
Pensant oüir quelques trompettes,
En firent sonner le toxain.

LES RODOMONS

SOUZ LES COURTINES.

Ges fendeurs de nazeaux, ces Trasons, ces bravaches,
Qui armez jusqu'aux dents menacent terre et cieux,
Aux combats de Cypris ne sont que des gavaches :
L'adolescent Amour n'a rien de furieux.

C'est un conte de vieille, un mensonge, une fable,
Que de Mars furibond Cyprine aye eu pitié ;

Si ce cruel baisa cette déesse affable,
Ce fut par violence et non par amitié.

Mars est peint tout armé, l'œil fier, la main sanglante,
Plein de rage et fiel ; au contraire, Vénus,
Toujours en bel humeur, douce, humaine, riante,
Les membres potelez, rebondis et tout nuds.

Pour nous que jour et nuict le feu d'amour enflame,
Nous disons qu'il n'est point tombeau plus glorieux
Que le sein pommelé d'une amoureuse dame,
Et que mourir ainsi, c'est vivre avec les dieux.

Tous nuds entre deux draps à l'ombre des courtines,
Nous souffrons et faisons souffrir mille trespas,
Et l'ame palpitant sur deux lévres sucrines :
Nous mourons mille fois, et si ne mourons pas.

Soit en force de corps, soit en vigueur de flames,
Soit pour trouver au lict mille blandissements,
Nous sommes les phœnix des amoureuses ames,
Jettant la poudre aux yeux des plus parfaits amans.

Nous sçavons comme il faut aux plaisirs de la couche
Ralumer nos braziers de mille attraicts nouveaux,
Baiser en cent façons le corail d'une bouche,
Et l'enfleure presser de deux globes jumeaux.

Lancer à l'improviste une œillade lascive,
D'un fantasque mary appaiser le courroux,
Souspirer nos tourmens d'une grace naive,
Pocher les yeux d'Argus et tromper les jaloux.

Dissimuler nos feux, forger mille artifices,
Cacher aux plus rusez les desirs de nos cœurs.
Adorer deux beaux yeux, leur offrir nos services,
Les nommer nos soleils, nos rois et nos vainqueurs.

Ou, si nous ne pouvons devant ces ames louches
Gémir ouvertement la rigueur de nos coups,
Nos yeux alors faisans l'office de nos bouches,
Nos languissans regards parlent assez pour nous.

Nous produisons encor ce miracle en nature
Qu'un sein de glace brusle au feu de nos doublons,
Si l'herbe Ethiopis fait tomber la serrure,
Nostre discours fait cheoir la nymphe aux cours-talons.

Aux deux accords d'un luth nostre voix mariée
Porte l'ame à l'oreille oüir un paradis,
Et dansant, nostre grace au geste appariée
Donneroit de l'amour aux plus chastes Judits.

Pour rendre de tout point une dame contente
Sans le satirion, la Pistache et les œufs.
Le mol begayement d'une langue qui tente,
Invincibles nous rend au duel amoureux.

Qu'on ne nous blâme point du vice de paresse,
Ce morfondu peché répugne à nos desirs,
Car il n'est tordion, cullotis, ny souplesse
Qu'Amour ne nous instruise au fort de nos plaisirs.

L'Aretin fut un sot de limiter un nombre
Des postures qu'on tient au maneige d'amour,
Si de l'enfer pouvoit ressusciter son ombre,
Bien d'autres il verroit pratiquer à la cour.

Mais laissant Jupiter et son beau Ganimede
D'un stupre abominable offencer le soleil,
Pour donner à nos maux un licite remède
Nous humons à longs traicts le nectar d'un bel œil.

Enragez donc Vulcans, tenez maussades ames
Ces amoureux tendrons jour et nuict enserrez,
Vos rigoureux glaçons augmenteront leurs flames
Et plus serez jaloux plus cocus vous serez.

CONTRE QUELQUES POETASTRES

QUI AUROYENT MEDIT DE DEUX DAMES D'HONNEUR.

Epris d'une fureur sainctement équitable,
Et pour vanger l'honneur de deux divinitez,
Je veux, petits broüillons, d'un vers épouvantable
Vous faire repentir de vos temeritez.

Lorsque vous aurez leu ce furieux yambe,
Prophanes, pour avoir de ces dames médit,
Je veux que vous sembliez le malheureux Lycambe
Qui, les vers d'Archiloq ayant leu, se pendit.

Celles qui prizent tant vos miserables muses
Sont trois vaches en rut, trois insolentes sœurs,
Trois louves en chaleur, trois Parques, trois Meduses,
Trois Gorgones encor, trois rages, trois fureurs.

Mais les dames de qui j'entrepren la deffence,
Sont deux rares Cipris en extresme beauté,
Deux Charites d'amour, deux Palas en prudence,
Deux celestes Junons en grave majesté.

Et, vilains, vous avez vomy contre ces belles
Le medisant poison de vos esprits pervers ;
Mais le ciel, pour punir vos fantasques cervelles,
Les écraze aujourd'huy du foudre de mes vers.

Trembiez doncques, poltrons, tremblez en ceste guerre,
Au pied de ces beautez mettez vous à genoux :
Cecy n'est que l'esclair de mon grondant tonnerre,
Le bruit de mes canons, le sifler de mes coups.

CONTRE UNE DAME

TROP MAIGRE.

Non, je ne l'ayme point cette carcasse d'os ;
Qu'on ne m'en parle plus, quoy qu'il y ait du lucre;
J'ayme autant embrasser l'image d'Atropos,
Ou me laisser tomber tout nud dans un sépulcre.

Dès la première nuict de nos embrassemens,
J'imaginay sa chambre estre un grand cimetière ;
Son corps maigre sembloit un monceau d'ossemens,
Son linceul un suaire, et sa couche une bière.

Ce seroit violer le droict des trespassez
De toucher, sacrilege, à ses membres éthiques ;
Je les baiserois bien s'ils estoient enchassez,
Comme au travers d'un verre on baise les reliques.

Belle, dis-je (tastant la peau de son teton),
Pour ne me point blesser lorsque je vous embrasse,
Il faudroit vous garnir les membres de cotton,
Ou que je fusse armé d'un bon corps de cuirasse.

Quand je touche aux rasoirs de vostre hastelet,
Je n'oserois méler mes os avec les vostres.
Vostre mère vous fit disant son chapelet,
Puisque tout vostre corps n'est que de patinostres.

Au châlit innocent j'eusse dit ces propos :
Pourquoy faut-il, jaloux, que si haut tu caquettes ?
Mais je cognus la dame au cliquetis des os,
Comme on cognoit un ladre au bruit de ses cliquettes.

Son meusnier, l'autre jour, revenant du marché
(Piqueur alternatif de ceste haridelle),
Me dit qu'il en avoit le cu tout escorché,
Et que son asne estoit plus franche d'amble qu'elle.

Un jour que ce vieux fust d'arquebuse à gibier,
Je tastonnois par tout, je luy dy : O m'amie,
Que vous auriez besoin d'un excellent barbier
Pour enfiler les os de vostre anatomie !

Ce corps qui va craquant aussi-tot qu'on l'estreint
Me semble trop fragile aux amoureux approches ;
Il vaut mieux le garder pour le vendredy sainct,
Servir de tournevelle au deffaut de nos cloches.

Que ces Pères dévots s'aillent doncques cacher
Qui estiment Catin trop charnelle et gaillarde ;
Si paillardise n'est que peché de la chair
Catin ne fut jamais ni putain, ny paillarde.

A MADAME OLYMPE,

QUI AYMOIT LES HOMMES SANS BARBE.

A Dieu ne plaise, Olympe, que je grimpe
Dessus ton corps comme un audacieux !
Ne fut-ce pas dessus le mont Olympe
Que les Titans firent la guerre aux Dieux ?

J'ayme bien mieux une raze campagne
Qu'ambitieux prendre l'essor si haut.
Puis, sçais-tu pas que tu fus la montagne
Où ton Ægiste a veu son eschaffaut ?

Ton tein, flétry de couleur de rheubarbe,
Fuit les baisers de ces hommes barbus ;
Mais, à propos, mon cu n'a point de barbe :
Sois sa Daphné, il sera ton Phébus.

Ce damoiseau qui fit pour ton mérite
Par un bourreau eschancrer son collet
T'a bien monstré que rarement habite
De la sagesse avec du poil follet.

Ne lit-on pas que Cyprine la douce
N'engendra rien de son fleüet Adon ?

Trop bien de Mars la robuste secousse
Mère la fit du gentil Cupidon.

Mars est barbu, mais sur la rouge trongne
Du dieu Bachus ne croît point de cheveux :
Ayme-tu mieux un visage d'yvrongne
Qu'un masle front d'un guerrier généreux ?

LE TRIOMPHE D'AMOUR

SUR MARS ET LA MORT.

DIALOGUE.

AMOUR.

Quel dieu s'opposeroit, plein de témerité,
Au lancer de mes traicts ? Quelle divinité
Se voudroit esgaler à ma grandeur supréme ?
Seroit-ce toy, grand Mars, dont la fierté extréme
Grave la peur au front de tous les immortels ?
Non, tes armes, mon brave, honorent mes autels.
Helas ! combien de fois ta poitrine, eschauffée
De mon feu amoureux, m'a servy de trophée !
Ma mere le sçait bien, dont les charmeurs appas
Firent cent fois pâmer ton ame entre ses bras.

MARS.

Voyez ce petit nain, ce bastard temeraire,
Des volages mortels le supplice ordinaire,

Cest aveugle archerot, ce doüillet, cet enfant
Des hommes et des dieux veut estre triomphant !
O le brave heros ! qu'il a fait d'exploits d'armes,
Qu'il s'est monstré vaillant au milieu des alarmes!
Il est vray que tous ceux que son traict a touchez
Deux à deux sur les licts se renversent couchez.
Voylà tous les effects de sa lubrique flame,
Et toutes fois enflant le levain de son ame,
Orgueilleux, se compare à moy, dont la grandeur
Ne trouve de compagne en la vaste rondeur
De ce grand univers ! Je suis l'effroy des hommes,
Le gardien des dieux ; et des cieux où nous sommes
Je raze les chasteaux, j'ordonne les combats,
Je donne les assauts, j'enflame les soldats,
Je mine les fossez, je brise les murailles,
Je braque les canons, je preside aux batailles,
Et bref, sans les efforts de mon bras glorieux,
Les enfans de la terre eussent ravy les cieux !

LES AMANS.

Ayme qui veut les alarmes,
Le brillant esclat des armes,
Le cliquetis des harnois
Et le bruit confus des voix,
Les campagnes de sang teintes,
Et des blessez les complaintes,
Nous aimons plus mille fois
Amour et ses douces loix,
Les appas d'une maistresse.
Les cordons d'or de sa tresse,
L'attraict charmeur de ses yeux,
Ses baisers delicieux,
Son front où l'amour se joüe,

Les lys neigeux de sa joüe.
Et de son double sourcy
Le demy cercle noircy,
Son sein à double pommette,
Dont l'enfleure rondelette
Va poussant et repoussant,
Se haussant et s'abaissant,
Ainsi que la mer Thirene
Dessus la mobile arene,
Va et revient lentement
D'alternatif mouvement.

LES GUERRIERS.

Vante amour qui voudra, ses charmes, ses blandices,
Ses amorces, ses feux et ses folles delices,
Un plus digne brazier nous enflame les cœurs :
Nous addressons plus haut le vol de nos envies,
Et sçachant que la gloire est au champ des labeurs,
Nous, allons achettant aux despens de nos vies.
Amour est un poison à ceux qui en ont pris ;
Poison? non, un bourreau qui trouble nos esprits;
Bourreau? non, un vautour qui nos ames devore;
Vautour? non, c'est un feu qui brusle incessamment;
Feu? non, une furie, ou c'est ensemblement
Poison, vautour, bourreau, feu et furie encore!

LA MORT.

Que vous sert, mes amys, ces debats superflus,
Puis que vos corps mortels, dans un tombeau reclus,
N'auront jamais soucy ny d'amour, ny de guerre?
Amoureux et guerriers ma fureur sentiront,
Les celestes esprits au ciel s'envoleront,
Et les terrestres corps pourriront dans la terre.

AMOUR.

Cruelle, tu te trompe, et ton poison mortel
Ne peut faire mourir ce qui est immortel :
Ne suis-je pas un dieu, et d'immortelle essence ?
Tu peux bien separer deux amans quant aux corps,
Mais leurs gentils esprits, dont j'ay fait les accords,
Encor dans le tombeau braveront ta puissance.

EPITAPHE DE PERRINE.

SONNET.

Icy gist qui chevauchoit dés ses plus tendres ans,
Qui fut par un incube au berceau chevauchée,
Qui, petite, desjà d'un sale feu touchée,
Se faisoit chevaucher par les petits enfans.

Grande, chevaucha tant les petits et les grands,
Que toujours à l'envers on la trouvoit couchée ;
Enfin, vieille, mourut haridelle ecorchée,
D'avoir tant chevauché aux villes et aux champs.

Bref, ceste grand' jument que les areopages,
Les soldats, les bescheurs, les laquais et les pages,
Mirent jadis au trot, au galop et au pas,

Tourna si dextrement or' à droit, or' à gauche,
Et fit si bien après son infame trespas,
Qu'encore dans l'enfer un demon la chevauche.

A ELLE MESME.

SONNET.

On dit que Pasiphæ s'accoupla d'un taureau
Dont naquist sur la terre un monstre espouvan-
Perrine, qu'as tu fait du monstre abominable [table :
Que jadis tu conceus de l'ouvrage d'un veau ?

Tu l'eusses, sanguinaire, estranglé au berceau,
Honteuse d'alaicter cest ourson effroyable ;
Mais la Parque aussi tost (plus que toy pitoyable)
Le passa de ton ventre au funeste tombeau.

Encor de Pasiphæ le detestable crime
N'egaloit pas le tien ny de ton veau de dime,
Car ceux là n'estoyent pas liez de parenté.

Mais ce veau fut ton gendre (avec qui tu t'assemble) :
Ainsi meslant l'inceste à la brutalité,
Tu es incestueuse et sodomite ensemble.

CONTRE UNE VIEILLE IMPORTUNE.

Furie aux crins retors, execrable megere,
Qui te fait tant vomir de poison contre moy,
Et troubler la beauté qui me donne la loy
Des importuns discours de ta langue legere ?

Quel demon envieux tous les jours te suggere
Les moyens d'ebranler le roc de nostre foy ?
Penses tu que la saincte, en qui seule je croy,
Soit infidele autant que tu es mensongere ?

Non, non, vieille sorciere, invente si tu veux,
Mille charmes nouveaux pour dissoudre les nœuds
Dont Cupidon estreint nos amoureuses ames :

Tu feras lors cesser nos honnestes esbats,
Quand tes yeux cesseront d'alumer aux sabats
Dans le sein des démons des impudiques flames.

A UNE LAIDE,

AMOUREUSE DE L'AUTHEUR.

Un œil de chahuan, des cheveux serpentins,
Une trongne rustique à prendre des coppies,
Un nez qui au mois d'aoust distille les roupies.
Un ris sardonien à charmer les lutins ;

Une bouche en triangle, où comme à ces mastins
Hors œuvre on voit pousser de longues dents pourries,
Une levre chancreuse à baiser les Furies,
Un front plastré de fard, un boisseau de tetins

Sont tes rares beautez, execrable Thessale ;
Et tu veux que je t'ayme, et la flame loyalle
De ma belle maistresse en ton sein estouffer !

Non, non, dans le bordeau vas joüer de ton reste :
Tes venimeux baisers me donneroyent la peste,
Et croirois embrasser une rage d'enfer.

EPITHALAME INCERTAIN.

Poeme choisi par l'autheur, pour, comme en un champ spacieux, donner carriere à ses inventions poetiques.

Quittez, Muses, vos carolles,
Vos gazons, vos rives molles ;
Laissez vostre mont natal,
Vos campagnes Beotides,
Vos fonteines Pegazides
Et vos sources de cristal.

Venez, vierges immortelles,
Venez, sçavantes pucelles,
Chere semence des cieux ;
Chaussez vos riches bottines,
Et troussez vos cottes fines
D'agraffes d'or precieux.

Venez, filles de memoire,
Dedans vostre char d'yvoire,
Toutes à Paris loger ;
Venez voir la nopce heureuse
D'une bergere amoureuse
Et d'un amoureux berger.

C'est ce Charlot qui surpasse
En gentillesse et en grace
Tous les bergers de ces bois,
Comme un beau pin qui se dresse,
Dedans la forest epaisse,
Sur tous les arbres de chois.

C'est la gentille Ysabelle
Qui en toute chose excelle
Les bergeres de son temps,
Et les nymphes de la prée,
Comme une roze pourprée
Les autres fleurs du printemps.

Sus, race de Mnemosine,
Qui d'une fureur divine
M'avez epris tant de fois,
Faictes qu'aujourd'huy je chante
Si doucement, que j'enchante
Les monts, les rocs et les bois.

Ou pendez en vos écharpes
Vos luths, vos cithres, vos harpes,
Pour d'un son melodieux
Semondre au bal les bergeres,
Les dryades boccageres,
Les faunes, les demy dieux.

Io, Clion, ma mignonne,
Voy la troupe foletonne
De ces satyres barbus,
Et ces danceresses fées
Qui tremoussent decoiffées
Souz ces aliziers touffus.

Quelle brigade s'avance,
Qui saute, trepigne, dance,
S'entre-tenant par les mains?
Sont ce pas nos oreades,
Nos napées, nos nayades
Et nos folastres sylvains?

O que le grand Pan est ayse,
Qui dans ces roseaux rebaise
Le front, la bouche et les yeux
De la Syringue endormie
Au son de sa chalemie
Qui endormiroit les dieux !

Mais quelle superbe troupe
Descent de l'herbeuse croupe
Qui fait sourcer ce ruisseau ?
Sont les deïtez supresmes
Qui viennent benir eux mesmes
Le lict d'un couple si beau.

Jupiter, chef de la bande,
Dançant d'allegresse grande,
Tient la main de sa Junon ;
Herme, avec sa capeline,
Y conduit Mars et Ciprine
Et le sçavant Apolon.

Saturne, faisant gambade,
Laisse son humeur maussade,
Deride son front divin,
Et, gaillard, demande à boire
Pour noyer son humeur noire
Dedans un verre de vin ;

Puis, sur le nombre dorique,
D'une passe-meze antique
Gravement marque les pas,
Pardonnant à sa Cibelle,
Quand sa pitié maternelle
Sauva Jupin du trespas.

Cibelle, mere nature,
Qui ne porte pour coeffure
Que des chasteaux et des tours,
Après qui les coribantes
Dancent à trongnes flambantes,
Au son confus des tambours.

Diane la Chasseresse,
De ces forests la deesse,
Vient du baiser ravisseur
De sa bouchette blemie
Presser au val de Lathmie
Les yeux de son beau pasteur.

Toy, Latone Delienne,
Yompée, Orthygienne,
Mere des flambeaux bessons,
Qui fis tes couches secrettes
Cependant que les Curettes
Rompoient l'air de leurs chansons.

Hebé, l'espouse d'Alcide,
Jeune deesse sans ride,
Belle eschansonne des cieux,
Jadis par Junon conceuë,
Mengeant la froide laictuë
Chez le forgeron des dieux.

Charites, troupe divine,
Thalie, Aglaye, Euphrosine,
Et vous, verdoyantes sœurs,
Filles de Themis, fruictieres,
Heures, du ciel les portieres,
Qui degouttez sur les fleurs.

Plute, dieu de la richesse,
Toy, Cerez, alme deesse,
Qui à Triptoleme fis
Fe conder la terre-mere,
Et donnas la mort au pere,
Immortalisant le fils.

Sus, divinitez sacrées,
Ces nopces soyent illustrées
De vos immortels honneurs !
Carollez d'un bransle souple,
Et remplissez ce beau couple
De vos celestes faveurs.

Mais quel est ce dieu superbe,
Musclé, vermeil, jeune, imberbe,
De tant de peuple escorté.
Et qui chancellant sommeille
Dans ce char bordé de treille
Par des tygres emporté ?

Qui, pour magnifique sceptre,
Bransle un thyrse dans sa dextre,
Cerné de pampre et de pin,
Et qui porte une couronne
D'if, de narcisse, d'auvronne,
De lierre et de sapin ?

C'est Bacchus, muse ma belle,
Bacchus, le fils de Semelle ;
C'est luy, je cognoy ses Pans,
Ses Cobales, ses Clodones,
Bassarides, Mymalones,
Ses Bacches, ses Ægipans.

Oy-tu comme ses prestresses,
Ses bacchantes prophetesses,
Deschirent l'air de leurs cris ?
Recognoy-tu les Hyades,
Les Evantes, les Thyades,
Lusus, Silene et Macris ?

O Bromien, Baffarée !
Que maudite est la contrée
Qui ne t'a jamais cogneu,
Dyonise, Dithyrambe,
Ignigene qui m'enflambe,
Grand Dieu sois le bien-venu !

Sois le bien-venu, Bimere,
Thebain, Denis, Libre-Pere,
Qui d'un œstre furieux
Pique en tes festes sacrées
Les Menades enyvrées
De ton jus delicieux.

A boire, à boire, Epylene;
Que mon chef, comme Silene,
Soit de raisins couronné !
Acrat verse à pleine tasse,
Afin que bruire je fasse
Les honneurs du cuisse-né.

Comme prisonnier de guerre,
Jadis les fils de la terre
Le demembrerent cruels,
Et comme reduit en cendre,
Phebus soudain fit reprendre
Tous ses membres immortels.

TAYL
OXF

Comme Aronce, Cyanipe,
Diagondas, Aristipe,
Leucipe, Alcythe et Penthé,
Enragez bourreaux d'eux mesmes,
Expierent leurs blasphemes
Au sein de la cruauté.

Comme il tua l'Amphibene,
Comme de la mer Tyrene
Il punit les matelots,
Et comme fuyant l'audace
De Lycurgue, roy de Thrace,
Il se cacha dans les flots.

Beuvons, beuvons, je m'altere,
Hermaphrodite, Plaustere,
J'ay le goziez enroüé :
Lene, verse, je te prie,
Que, plein de son tan, je crie :
Jach, Evan, Ele, Evoüé !

Çà ! du pampre, du lierre !
Çà ! que je boive à plein verre
A la santé de Bacchus,
Froids hydropotes, arriere :
Beuveurs d'eau, brasseurs de biere
Sont tous coquins ou cocus !

Mais suis-je pas sur Rhodope ?
Que martelle ce cyclope ?
Quels dragons estincelants !
Prenez, tuez ces phantosmes ;
Esgorgez dans ces atomes
Ces crocodilles vollants.

Quoy ! les Parques, les Furies.
Cerbere et les Hesperies
Volent dans le sein des airs ;
Et le vermeil Erythrée,
Lampos, Phlegon, Phylogée
Galopent dans les enfers!

Muse, tiens moy, je chancelle,
Un feu roüe en ma cervelle,
O vendangeur leneen !
Hé ! laisse moy que je pousse,
Poussé d'une ardeur plus douce,
Ce cantique hymenéen.

Or sus, Clio, ma fortune,
Où est le grand dieu Neptune,
Le roy des flots vagabonds,
Qui tous les dieux rassasie
De nectar et d'ambrosie
Dedans ses palais profonds ?

Va, vierge, va le semondre ;
Va donc rapidement fondre
Dans ses domes yvoirins;
Qu'Amphitrite, sa compagne,
Quitte la moitte campagne
Et tous autres dieux marins.

Saisis de gentilles flames,
Brident leurs hypopotames
Et s'en viennent voir dancer
Mille beautez eternelles,
Mais gardent que nos mortelles
Les blessent sans y penser.

Sur tout, que ce dieu n'oublie
Xante, Melite, Thalie,
Dynomene, Amphitoé,
Amphinome, Panopée,
Euridice, Dejopée,
Climene, Cimothoé.

Qu'il ameine Philodoce,
Orithye et Cymodoce,
Drime, Janire, Crenis,
Penope, Agave, Aretuse,
Protho, Cydipe, Pheruse,
Apseude, Ephire et Doris.

Bref, viennent des bors humides
Les cinq fois dix Nereides,
Les syrenes, les tritons,
Melicerte, Leucothée,
Glauque, Palemon, Prothée,
Les dorades et les tons.

Tandis, doctes Pimpleades,
Cherchez Hymen, Thespiades,
Hymen, le dieu conjugal,
Qu'il vienne entonner luy-mesme
Vostre celeste sisteme
En ce banquet nuptial.

Le restaurateur du monde,
Hymen, la source feconde
D'où coulent nos biens plus doux,
Chasse vice, chasse guerre,
Sans qui les hommes sur terre
Ne vivroyent qu'en lou-garoux.

Grand Dieu ! n'est-ce toy qui donnes
Des successeurs aux couronnes,
Des rois aux peuples domptez,
Aux républiques des princes,
Des gouverneurs aux provinces,
Des magistrats aux citez ?

Par tes lois chastes et belles,
Nos races sont immortelles,
Et nos gestes triomphans
Ne boivent point le Cocyte,
Car ta grace ressuscite
Les peres en leurs enfans.

Par toy, de la Macedonne,
Alexandre eut la couronne,
Car c'est un grossier abbus
De croire un prince si brave,
Estre bastard de l'esclave
Ou sorcier Neptanabus.

L'orgueilleux fils de Clymene,
Qui fut jadis pour sa peine
Foudroyé de mille dards,
Fait encor dire à l'Affrique :
Maudite est la republique
Où dominent les bastards.

Ces levrettes mastinées
Sont aussi tost equenées ;
Bastards boivent les affronts,
L'acier de leurs traicts rebouche :
Jamais l'adultere couche
N'engendra que des poltrons.

Vien donc Hymen Hymenée,
Vien ceste heureuse journée
Benir ce couple d'amans,
Et chanter plus d'amourettes
Que l'aube sur les fleurettes
Ne verse de diamants !

Ameine avec toy Terpandre,
Melanipide, Nicandre,
Line, le fils d'Amphimar,
Eumolpe, Ephore, Musée,
Hesiode, Homere, Orphée,
Sapho, Tamire et Pindar.

Chante le rapt d'Orythie,
La belle fleur de Clytie,
Les larmes de Niobé,
L'ame de Pyrame errante
Quand sur sa lèvre mourante
Mourut la belle Thisbé.

L'Ethiopique Andromede,
L'aigle qui mit Ganimede
Dans les celestes flambeaux ;
L'adolescent Ciparisse,
La fontaine où vid Narcisse
Amour caché dans les eaux.

La trahison de Zephire
Quand Phebus, roy de la lire,
Meurtrist Jacinte le beau,
Et la feuille au feu criarde
Qui Daphné, vierge fuyarde,
Cache au delphique flambeau.

Comme irrita Philonide
De la chaste Titanide
Le vindicatif demon,
Fiere qu'une nuict obscure
Elle eut de Mars et Mercure
Antholic et Philamon.

Chante la gageure faite,
Touchant le jeu d'amourette,
Entre Jupin et sa sœur,
Et le don de prophetie
Que l'aveugle Tiresie
Obtint du dieu ravisseur.

L'amour d'Alphée à Diane,
De Neptune à Theophane,
L'infidelle Coronis
Par Jupiter foudroyée,
Ciprine en larmes noyée
Sur la tombe d'Adonis.

La roche leucadienne,
D'où Sapho la Lesbienne,
Phocas et Deucalion
Dans les ondes se plongerent,
Où sans se noyer noyerent
Leur brulante passion.

Dy le stratageme encore
Qu'inventa jadis l'Aurore
Contre l'honneur de Procris,
La loyauté de Cephale,
Nictimene sepulcrale
Et ses effroyables cris.

L'amour du pasteur d'Amphrise,
Ericine et son Anchise,
La sibille aux noms divers
Qui fit, pour vivre un long aage,
Present de son pucelage
A Phebus, pere des vers.

Pythis en pin transformée,
De Pan jadis bien-aymée,
Et comme Apollon lassé
De poursuivre en vain Cassandre,
Alla ses lauriers espandre
Au sein de la belle Issé.

Comme Pallas, la sçavante,
Qui fait tant de l'arrogante,
Chaste n'a tousjours esté,
Puis qu'engendrer luy eschape
Du medecin Æsculape
La deesse de santé.

Chante l'artifice rare
Du reforgé dans Lipare
Au feu des ciclopes nus,
Qui fit à la cour celeste
Voir le vergongneux inceste
De Mars au lict de Venus.

Comme en la grotte Eleusine
Pluton ravit Proserpine
Dedans sa charrette d'or,
Où sont attelez Orphnée,
Æthon, le fougueux Nictée
Et le ronflant Alastor.

Chante les flames cuisantes
Du dieu que les coribantes
Sonnans jadis leurs bassins,
Emporterent à grands tourbes ;
Conte nous toutes ses fourbes
Et ses amoureux larcins.

Quand Lede en cigne il courtise,
Quand pour la fille d'Acrise
Il se change en gouttes d'or,
Satire pour Antiope,
Thoreau pour la belle Europe,
L'heritiere d'Agenor.

En feu changé pour Ægine,
En pastre pour Mnemosine,
En mouton, estant vaincu
De la femme d'Amphitrie,
En aigle pour Asterie
Et pour Junon en cocu.

Chanteras-tu bien sans rire
Comme Silvain, vieux satyre,
Pensant Yole forcer,
L'aveugle amour qui le brule
Le transporte au lict d'Hercule,
Que tout nud veut embrasser ?

Jà, ce dieu fretillant d'aise,
Afin d'amortir sa braise,
D'Yole cherche le sein ;
Mais trouvant la chair veluë
D'Alcide porte-massuë,
Soudain retire sa main.

Quand ce grand foudre de guerre,
Fils du dieu lance-tonnerre
Se reveillant tout panthois,
Donne à Silvain telle entorse,
Qu'à grand peine eut il la force
De se trainer dans le bois.

Exemple aux charnelles ames
De ne s'adresser aux femmes
De ces guerriers indomptez,
Et belle leçon au sage
Que la honte est l'apennage
Des lascives voluptez.

Cesse, Hymen, ton odelette :
Ceste mignarde ondelette
M'entraine au fil de ses eaux;
Son doux murmure m'abuse,
Et jà sommeilloit ma muse
Sur les bords de ses ruisseaux.

Sus, ma Clio, qu'on s'esveille !
Que prestes-tu tant l'oreille
A ces amoureux discours?
Voudrois-tu point dans mon ame
R'allumer encor la flame
De mes premieres amours !

Non, ne r'ouvre ceste playe
Que le temps guarir essaye
Par son bâme precieux,
Et si mon mal est sans cure,
Oublions en la pointure
A la dance de ces dieux.

Mais, qui me pourroit resoudre
Pourquoy Jupin est sans foudre,
Que Mars est tout des-armé
Et que Bellonne la fiere
N'a plus sa lance guerriere
Ny son ægide charmé?

Pourquoy le vaillant Alcide
N'a plus sa masse homicide,
Sa faux Saturne prudent,
Que Vulcan est sans flameches,
Dictine et Phebus sans fleches,
Et Neptune sans trident?

Est-ce, muse ma mignarde,
Que ceste troupe gaillarde
Ne veut employer ce jour,
Contre ces beautez mortelles,
Que les armes naturelles
Et les foudres de l'amour?

Mais où est-il? ô Cythere!
Ton fils Amour, douce mere,
Helas! où s'est-il rendu?
Que ferez vous, bergerottes,
Et vous, nymphes de ces grottes,
Si Cupidon est perdu?

Qui fera vos chansonnettes,
Escoutera vos sornettes,
Creusera vos chalumeaux?
Qui tressera vos guirlandes?
Qui tapissera vos landes?
Qui peuplera vos troupeaux?

Sans luy, nous pouvons bien dire
Que la nopce est un martire,
Un vray enfer nuict et jour,
Une mer pleine d'orage :
Mal-heureux le mariage
Qu'on celebre sans Amour.

Sus donc, amoureuse bande,
Cherchez ce Dieu qui commande
Sur la terre et dans les airs,
A tous les cercles sublimes
Et dans les profonds abimes
Des plus orageuses mers.

Fils aisné de la nature,
A qui doit la creature
Son repos, son mouvement,
L'unique mastic du monde
Sans qui la machine ronde
Periroit en un moment.

Vous le cognoistrez, pucelles,
Aux trois couleurs de ses ailes,
Pourpre, azur, jaune-doré,
A son regard amyable,
A son carquois redoutable,
Par tout le monde adoré.

A sa cheveleure rousse,
A ses flesches, à sa trousse,
A son dard, à son flambeau,
A ses feintes, à ses charmes,
A ses soupirs, à ses larmes,
A son arc, à son bandeau.

Il est beau par excellence,
De petite corpulence,
Les membres gras et doüillets,
L'œil brun, la grace naifve,
Le sang chaud, la couleur vifve,
Le tein de lis et d'œillets.

Il est couronné de rozes,
Mille fleurettes eclozes
Naissent dessouz ses patins,
Mignard, la voix attrayante,
Sa parolle begayante
Et ses gestes enfantins.

Qu'on ne le cherche en Menale,
Mais en Paphos, en Miscale,
En Gnide, en Cipre, et plus bas
Dans Amathonte, en Cythere,
Sejours plaisants où sa mere
Prend ses amoureux esbats.

Mais sçachant ceste assemblée,
N'est-il point allé d'emblée
Ravir l'empire des cieux,
Piller l'arsenal des poudres,
Saisir les feux et les foudres,
Et des-armer tous lez dieux ?

Ou dans les royaumes sombres
Tourmenter encor les ombres
De ses venimeux attraicts,
Ou dans l'antre du ciclope
Faire que Bronte ou Sterope
Forge la pointe à ses traicts ?

Non, le voylà, le folastre,
Que l'univers idolatre ;
Le voyez vous, cét archer,
Ce garçon plein de cautelle
Dans les beaux yeux d'Isabelle
Honteusement se cacher ?

Craignant les mains vengeresses
De tant de belles deesses
Dont il a navré les cœurs,
Et de brizer ses machines
Contre les chastes poictrines
Des neuf castalides sœurs.

Ne redoutez plus, mes dames,
Ses traicts, ses attraicts, ses flames,
Son arc, son dard, son flambeau :
Ce petit enfant volage
A perdu son equipage
Dedans les yeux d'Isabeau.

Et, devalisé de fleches,
De brandons et de flamecheS,
Garrotté de toutes parts,
Pleurant tout nud, la envie
De luy redonner la vie
Au feu de ses doux regards.

Ainsi, ô vengeance extreme !
Amour, amoureux luy mesme
De ce roc de chasteté,
Esprouve combien de peine
Donne la poursuitte vaine
D'une invicible beauté !

Il voit bien, le temeraire,
Comme sa flame est amaire,
Combien nos sens sont confus
Parmy l'amoureuse orage,
Le desespoir et la rage
Qu'apporte un rude refus.

Mais jà la blonde criniere
De l'astre porte-lumiere
Trempe aux espagnoles eaux,
Et des-jà la nuict brunette
Aux limons de sa charrette
Fait atteller ses moreaux.

Sur le coupeau des montagnes,
Melisse, avec ses compagnes,
Nymphes au pied diligent,
Chosse à meuttes descouplées,
Par les forest amiclées,
Le cerf aux branches d'argent.

Allez donc, ames gentilles,
Mesler ces flames subtilles
Qu'Amour attise en vos cœurs,
Et que ceste nuict obscure
Recompense avec uzure
Vos amoureuses langueurs.

Qu'embrassez dans vostre couche,
Flanc à flanc et bouche à bouche,
Donnez et rendez encor,
D'une mignardise mole,
Plus de baizers que Pactole
Ne contient de gouttes d'or.

Ramassez à lévres gloutes
Vos asmes demy dissoutes
En ce düel amoureux ;
Et qu'Amour, de la partie,
A vostre ardeur alentie
Suggere de nouveaux feux.

Que l'Aurore à la pareille,
De long-temps ne se reveille
Du sein de son vieux penard ;
Que le roy des flames blondes,
Endormy dessouz les ondes,
Ne se leve que bien tard !

De vos plaisirs legitimes
Facent tous les dieux sublimes
Naistre maint prince puissant,
Dont le bras un jour arbore
La fleur que la France honore
Sur l'infidelle croissant !

Jamais l'affreuse Discorde
De vostre maison n'aborde ;
Mourant, n'ayez qu'un tombeau ;
Que rien ne vous des-assemble,
Que Charon vous passe ensemble
Dedans un mesme batteau !

LE BAILLEUR D'EXCUSES

EN PAYEMENT.

La Mer n'a point tant de baleines,
La terre n'a tant de fontaines,
N'y tant d'astres le firmament,
Qu'il est de faiseurs de fusées,
De bailleurs de bille-vezées
Et d'Excuses en payement.

Esperois-tu que ton affaire,
Par ce grand qui la devoit faire,
Deût reüssir heureusement?
Toute Frelore, ce sont bayes;
Il suffit, amy, que tu ayes
Des Excuses en payement.

Si quelqu'un te fait la promesse
De t'eslargir de sa richesse,
Prens-le au mot présentement,
Car, si sa volonté repose,
Il baillera pour toute chose
Des Excuses en payement.

Quelqu'un te doit-il une somme?
Si quelque sergeant ne le somme
Et le chicane chaudement,
Toujours ce bailleur d'esperances,
Te repaistra de révérences.
Et d'Excuses en payement.

Si un vieillard prend une fille,
Se cognoissant estre inhabille
A fournir à l'appointement
Et mettre dedans la belouse,
Il donne à sa nouvelle espouse
Des Excuses en payement.

Mon petit cœur, que je te serre;
Si je ne craignois mon catherre,
Je te le ferois rudement,
A cela je ne crains personne;
Ainsi ce vieux penard luy donne
Des Excuses en payement.

Il ne faut pas, ma petite ame,
Croire à nostre amoureuse flame,
C'est assez d'un coup seulement,
C'est la tasche du plus habille.
Ainsi fait-il croire à la fille
Des Excuses en payement.

Vieux bouquin aux tetasses molles,
Penses-tu par belles paroles
Appaiser son feu véhément?
Non, sa flame est trop violente,
La pauvrette ne se contente
D'Excuses pour son payement.

Puisque tu luy fais ces escornes,
Elle te plantera des cornes
Si elle a de l'entendement;
Si tu trouves cela estrange,
Elle te rendra par eschange
Des Excuses en payement.

Monsieur, vostre mal, dira-t'elle,
Deffend qu'à ma flame cruelle
Vous donniez rafraichissement ;
Et le mien, qui d'amour procède,
Ne sçauroit prendre pour remède
Des Excuses en payement.

Je ne vous estois pas commode,
Puis que ce catharre incommode
Vous deffend mon attouchement ;
Il vous falloit hermite rendre :
En mariage on ne peut prendre
Des Excuses en payement.

Ainsi disoit une pucelle
A son vieillard, dont l'allumelle
N'avoit plus de soustenement ;
Et l'un et l'autre sans malice
S'entredonnoient par exercice
Des Excuses en payement.

Un autre, en semblable posture,
Prenant les plaisirs de nature
Un peu trop excessivement,
Voyant son encre estre finie,
Donne à sa nouvelle fourbie
Des Excuses en payement.

Il fit une lettre ployée,
Feint qu'elle luy est envoyée
Du grand Conseil expressement
Pour quelque affaire d'importance ;
La sotte alors prit sans doutance
Son Excuse en payement.

Mais tost après ceste friande,
Songeant à si douce viande,
Ressentoit un chatoüillement ;
Et, d'une absence si soudaine,
Ne voulut prendre qu'à grand peine
Des Excuses en payement.

Un jour donc ce tendron volage
Laisse entrer le chat au formage,
Mais non pas si secrettement
Que la chose ne fut cogneuë ;
Mais le Jean prit à sa venuë
Des Excuses en payement.

Or, il faut qu'en passant je touche
Un dont la femme fut en couche,
Au bout de huict mois seulement.
D'un enfant vivant et viable ;
Mais le sot print, pour vraysemblable,
Des Excuses en payement.

Puis il disoit : Non, c'est folie,
Huict mois font un terme sans vie ;
Pour le sçavoir plus seurement,
J'en veux le medecin entendre.
C'est à faire aux cocus à prendre
Des Excuses en payement.

Le medecin de Happelourde,
Qui fut adverty de la bourde,
A ce bon Jean dit gayement :
Mon amy, sçache que ta femme
Ne t'a point baillé par diffame
Des Excuses en payement.

Les lunes, non les mois, l'on conte;
Or, au temps que tu me raconte,
Neuf lunes sont entièrement
Certain terme où l'enfant a vie;
Prens donc de ta fidelle amie
Les Excuses en payement.

Alors ce cocu à l'espreuve
Content et allègre se treuve,
Et retourné gaillardement,
Supplia sa femme et sa mère
De vouloir prendre, sans colère,
Ses Excuses en payement.

Mignonnes, dont les belles ames
Suivent les amoureuses flames,
Tirez vos coups plus finement,
Et si l'on découvre vos braizes,
Donnez aux jaloux de vos aises
Des Excuses en payement.

LES VERRIERS.

Vous ennemis mortels de la mélancholie,
Vénérables Beuveurs aux fronts enluminez,
Embrassez les Verriers de la noble Italie,
Car ils font des Pinceaux à vous peindre le nez.

Par ces braves Pinceaux nous entendons les verres,
Verres qui parmy nous de grands miracles font;
Par eux nous oublions les malheurs de nos guerres,
Et sans eux bien souvent le Dieu Mars se morfond.

Le Verre inspire aussi les verves poëtiques,
C'estoit l'aymé joyau du bon Anacréon,
Et beaucoup trouvent plus de fureurs prophétiques
Au Verre de Bacchus qu'au Trépié d'Apollon.

Entre les verres pleins l'on fait les mariages,
Les pleiges, les marchez et les transactions,
Et les hommes vivoient agrestes et sauvages,
Quand le verre addoucit leurs rudes actions.

Il donne l'éloquence, il augmente les forces,
Il rechauffe aux vieillards leurs membres engelez,
Il provoque à l'amour, r'allume ses amorces,
Et fait trouver du feu entre deux culs gelez.

Il noye les soucis, il acquitte les debtes,
Il dissout aisément toutes difficultez,
Il fait voir les pensées des ames plus secrettes,
Et d'un oracle faux tire des veritez.

Si quelque scolarez nous objecte au contraire,
Qu'au vin, non pas au verre, appartiennent ces droits;
Nous l'envoyons teter derechef sa grammaire,
Et de la Synecdoche apprendre encor les loix.

Aussi, comme à Pallas l'olive est consacrée,
Le chesne à Jupiter, le laurier à Phœbus,
Les cornes à Vulcan, le myrthe à Cytherée,
Les verres sont aussi consacrez à Bacchus.

O gentil joly verre, ô joly gentil verre,
Joly verre gentil, gentil verre joly,
Quel plaisir reçoit-on quand la bouche on déserre,
Sur ton bord qui distille un nectar cramoisi!

Dans ces grands vases d'or, despence superfluë,
Le vin n'est si plaisant, bien qu'il soit de grand coust,
Il ne peut contenter que le goust, non la veuë,
Mais au verre il contente et la veuë et le goust.

Le haut-bois est gaillard, plaisant est la pandore,
Le cithre est argentin, le luth armonieux,
Douce est la harpe aussi, gentille la mandore,
Mais le verre cent fois est plus melodieux.

Le belliqueux soldat n'ayme tant son espée,
Le berger ne va tant son chalumeau prisant,
Le chicaneur sa plume, et l'enfant sa poupée,
Comme va le beuveur sõn verre cherissant.

Aussi la verrerie a tant de gentillesse,
Qu'elle n'es point permise aux vilains roturiers,
Car si tu n'es tout ladre, et pourry de noblesse,
Tu ne souffleras point aux moulles des verriers.

Bien est vray qu'une fois quatre nymphes jolies,
Que la discrétion nous commande celer,
Nous vindrent visiter dedans nos verreries,
Et voulurent chacune un beau verre souffler.

Un impiteux glaçon eust congelé nos ames,
Si lors nous eussions peu ces beautez refuser,
Puis les Italiens sont amoureux des femmes —
Quand ils ne trouvent point à Ganimédiser.

La plus gaillarde donc commence sans feintise,
La première à souffler nostre metail fondu,
Et le mettant au moule, à l'instant elle advise
L'arrousoir de nature à sa verge pendu.

Hé! mon Dieu, qu'est-ce là? s'écria la pauvrette,
Quand la seconde dit : Qu'avez-vous donc, ma sœur?
Là, ne faites point tant de la fille secrette,
Un vivant, bien plus gros, ne vous fait point de peur.

Je veux, mon petit cœur, imiter ton ouvrage,
Verrier, permettez-moy que je souffle le mien?
Hé, mon Dieu, qu'il est beau! vrayment j'ay l'avantage,
Car le mien est plus gros et plus long que le sien.

Vous ignorez encor toutes deux la manière
(Dit la troisième alors), le mien sera plus beau.
Voyez-vous comme il est renfoncé par derrière,
Et comme par devant il renverse la peau?

La dernière n'estant moins que les autres gaye,
Et dont les mouvements sembloient plus ravisseurs,
Si faut-il qu'en mon rang (ce dit-elle) j'essaye,
Si je le pourray faire aussi bien que mes sœurs.

Lors, prenant un peu trop de notre chaude-fonte,
La souffle, et puis la verse au fond du moule creux;
Mais soufflant à la verge, elle eut un peu de honte,
Voyant que son Priape estoit plus gros que deux.

Or, pour ces instrumens il y eut de la noise.
Le mien est le plus droit. Cestuy-là est trop lonrd.
Le sien n'est qu'un festu. Le tien est une boise,
Cestuy-cy est trop long, et cet autre est trop court.

Laissez (ce dismès nous) ce débat, belles dames,
Pour ces engins de verre, il ne vous faut fâcher.
Mettez nostre métail dedans vos rouges flames,
Et nous vous apprendrons comme on en fait de chair.

Elles qui ressentoient un semblable martire,
Donnerent pour response un souz-ris gracieux,
Et ce qu'honnestement leur bouche n'osoit dire,
Elles le firent assez entendre par les yeux.

Alors chacun prit celle où se jetta sa veuë,
Et qui fut plus sortable à son affection :
Mais, d'autant que pour lors la table estoit rompuë,
Nous fismes sur le lict nostre colation.

Le bransle estant finy, ces Pénelopes sages,
Pour faire leur retour, remirent leurs colets ;
Car avec nos métaux finirent nos ouvrages,
Comme avecques la notte on finit les ballets.

Mais, hélas ! il n'est point de plaisir sans tristesse,
Toujours après le bien le mal se fait sentir :
Nous eûmes bon marché de ces douces caresses,
Mais nous en achetons bien cher le repentir.

Nous en avons porté la robe de Mercure.
A peine en nostre bouche est resté une dent,
Si-tost n'eûmes passé le détroit de nature,
Que nous vîmes Suri, Baviere et Claquedent.

SUITTE D'EPIGRAMES.

Alix a pleine main tenoit
Le manche à Thibaut, qui fretille ;
Thibaut, du cu carillonnoit,
Comme Alix tournoit la cheville.

Vilain, vous pettez? dit la fille.
Quoy! dit Thibaut sans s'estonner,
Pensez-vous tant toucher l'aiguille
Sans faire l'orloge sonner?

TETINS MAL COMPAREZ A DES BOULLES.

N'en desplaise à Ronsard, les tetons de nos filles
A des boules ne sont comparez justement,
Car la boule ne sert que d'abbatre les quilles,
Mais un beau sein les fait redresser promptement.

D'UN BOSSU ET D'UN BOITTEUX.

Le bossu dict au boitteux, chancelant
Comme un batteau qu'on pourmeine sans peautre:
O que tu sçais des nouvelles, galand,
Toy qui tousjours vas de costé et d'autre!
Tais-toy, dit l'autre, appaize ton caquet,
Est-ce pas toy qui portes le pacquet?

DE ROBIN AU GRAND NEZ ET MARGOT A LA GRAND' BOUCHE.

Margot, qui en riant se mordoit les oreilles,
Tant la bouche elle avoit d'une énorme grandeur,
A Robin, qui avoit le nez grand à merveilles,
Reprochoit que son nez estoit un affronteur.

Puis fiez-vous, dit-elle, au proverbe menteur,
Et par l'anchre jugez de la grosseur du cable!
Tout beau, ce dit Robin, n'entre point en fureur,
Margot, accordons-nous plutost à l'amiable.

Le proverbe est-il pas en ce point veritable
Qu'a la bouche on cognoit l'orifice d'embas ?
C'est donc ta verité qui engendre ma fable :
Si mon nez est menteur, ta bouche ne l'est pas.

DE CATIN.

Pourquoy, Catin, ne fais-tu cas
Du brochet que frère Lucas
Te deguize avec tant de sausses ?
Friande, tu as plus à gré
Le pimpeneau tout embeurré
Qui se pesche au fond de ses chausses.

D'UNE EMPEZERESSE.

Je la compare a sa platine,
Cette empezeresse mutine
Qui fit tant son mary cocu.
En ce, la comparaison entre
Qu'un linge est mouillé sur son ventre,
Si tost quelle a le feu au cu.

D'UN CHASTRÉ DISSOLU EN PAROLES.

Ce chastré si souvent discour
Des fortes passions d'amour
Qu'il en a pris la caquesangue,
Mais il est heureux en ce poinct
Que sa barbe n'empesche point
Qu'il ne le face de la langue.

DE DOMP JEAN.

Domp Jean faiseit son testament,
Abhorrant le monde et les vices;

Sa garce luy dit doucement
Qu'il n'oubliast point ses services.
Domp Jean, qui n'eut le cœur d'acier,
Luy dit, en monstrant son fessier :
Voylà pour toy, ma chambriere !
Allez donc, notaire, escrivant
Que je luy donne le derriere
Dont elle a uzé le devant.

D'ALIX PRISONNIERE.

Alix, qu'on trainoit prisonniere,
A sa mere dit sans rougir :
Cessez de pleurer tant, ma mere,
Je me feray bien eslargir.

A BOTTRU.

Que sert, Bottru, que tu me montres
En tes rencontres un Caton,
Puis que rencontrant tu rencontres
Tousjours quelque coup de baston.

POUR UNE DAME FIERE.

Je n'ayme point la dame en amour si soudaine,
Puis qu'on perd sans regret ce qu'on gaigne sans peine :
Tels plaisirs sont plustost estouffez que conceuz.
La femme et le cheval sont de mesme nature,
Car plus ils sont tous deux retifs à la monture,
Plus ils bondissent haut si tost qu'on est dessus.

DE FANCHON.

Quels sorciers ont dancé sur ton chose, Fanchon,
Que le poil n'y croit point ? Auroit-il bien la teigne ?

RESPONCE.

Un fameux cabaret n'a que faire d'enseigne,
Dit-on pas qu'au bon vin ne faut point de bouchon ?

AUTRE.

Quand les mules seront sans vice,
Les chiens sans puces en juin,
Et les couleuvres sans venin,
Les femmes seront sans malice.

DE MAUBERT.

Un soir Maubert fit un faux pas,
Portant un flacon souz le bras
Plein de douce liqueur vermeille.
Lors voyant son vin renversé,
Son nez et son flacon cassé,
Dit en colere non pareille :
O Bachus ! pere de la treille,
Dieu des visages boutonnez,
Quand je me suis cassé le nez,
Que n'as-tu sauvé ma bouteille ?

AUTRE.

Vieillards qui, équenez, voulez faire l'amour,
Quelle charmeuse nuit vous desrobe le jour?
Ferez-vous, pauvre fols, formage sans presure ?
Vous n'avez point de beurre et voulez fricasser,
Vos culs sont tous rompus et vous voulez dancer :
Un viellard amoureux est un monstre en nature.

AUX VEROLLEZ.

Pretieux verollez, ne vous débauchez plus ;
Vous estes aujourd'huy du nombre des esleuz;

La belle cristaline est l'orniere lactée,
Qui vous conduit aux cieux : c'en est le droit chemin;
Car l'on ne peut passer dans le ciel empirée
Qu'on ne passe premier par le ciel cristalin.

D'UN JALOUX.

Un jour en colere un Jean Cu
Reprochoit à sa preude femme :
Est-il pas vray, paillarde infame,
Que tu m'as fait cent fois cocu ?
Mary, la fureur vous transporte.
Confesse donc ou tu es morte.
Si je le dy, que ferez-vous ?
Je te feray trencher la teste !
Je ne seray donc pas si beste
De le dire en vostre courroux.

SUR LE MESME.

Je l'ay veu, c'est assez de preuve.
Par la morbieu ! si je la treuve,
Je la feray pendre du moins !
Tu dis vray, Jean, la preuve est forte,
Car il y avoit deux temoins
Qui n'ont pas bougé de la porte.

DE PHILIS ET MARTIN.

Philis, la nuict premiere avoit,
Le cas si breneux d'avanture,
Que Martin a peine pouvoit
Ouvrir le guichet de nature.
C'est que petite est la serrure.
Non, dit Martin, tout au rebours ;
La ville est grande, je m'asseure,
Qui a de si salles faux-bourgs.

DE MADELON.

Madelon, faisant le mestier,
Disoit à Thibaut le nattier :
Vay-je pas bien à la cadence?
Ouy, dit Thibaut à Madelon :
Que maudit soit le violon
Qui premier t'en monstra la dance !

DE MARGOT.

Margot, qui se marche en triangle,
Pette tousjours quand on la sangle ;
Je ne sçay si c'est d'aize ou non,
Ou si le calibre est trop large,
Mais je sçay bien que trop de charge
Fait souvent crever le canon.

DE LUCRECE.

Tu n'as point meurtry ta beauté,
Avant ta chasteté ravie,
Mais après en avoir gousté,
Tu n'eus plus regret en ta vie.

SUR L'EQUIVOQUE DU NOM DE SOT.

C'est un songe falatieux
Que les plus sots le font le mieux,
Disoit Marthe au sieur de la Taille,
Car expres pour mary j'ay pris
L'un des plus grands sots de Paris,
Et si ne me fait rien qui vaille !

RESPONCE.

Tout beau, Marthe, distinguer faut ;
Ce nom de sot pour un lourdaut
Ou pour un cocu deshonneste ;
Lourdaux n'ont qu'une corne au cu,
Mais ton mary, comme cocu,
En porte deux dessus la teste !

A ANGELIQUE.

Quand je te carresse, Angelique,
Tu dis que ma barbe te pique ;
Ayme-tu tant le poil follet ?
Baise le trou par où je pette,
Et si tu n'en es satisfaite,
Fais-toy baiser par mon vallet !

SONNET.

Une dame tançoit sa servante, accusée
D'avoir fait en joüant ce qu'on fait de là l'eau :
Vien çà, nomme le moy, pauvre fille abusée,
Le mechant qui osa chez nous faire un bordeau.

C'est vostre mareschal, madame. O la rusée !
Combien as-tu de fois remmanché son marteau ?
Il me le fit six coups en filant ma fusée,
Et si vouloit encor lever mon devanteau.

Six coups ! ce dit la dame en extase ravie,
Une femme d'honneur en seroit bien servie :
Fuy d'icy, ta presence attise mon courroux.

La laide, la soüillon, la petite impudente,
C'est bien à telle gueuze à le faire six coups !
Je m'y passerois bien, moi qui suis presidente.

D'UNE DAME JOUANT DU LUTH AU GIRON DE SON AMY.

SONNET.

Ma dame un jour, sur mes genoux assise,
D'un luth charmoit mon esprit traversé,
Quand, pour joüer de son luth renversé,
Habilement je levay sa chemise.

Amour adonc enflame, allume, attise
Le feu qu'il a dans nos ames versé,
Je me pasmois, et ma belle Circé
Mouroit aussi, d'un mesme feu eprise.

Quey ! dis-je alors, tes doigts n'en peuvent plus ?
Dessus le manche ils languissent perclus,
Sans fredonner les accords que tu passes ?

Elle me dit : Mon desirable objet,
Mes doigts n'ont rien qu'à tenir le sujet :
Assez mon cu fredonne sur les basses.

GROTESQUES IMAGINATIONS DE TURLUPIN,

SUR LES AMOURS DE SON MAISTRE.

Mon maistre, chauve comme un œuf,
Ridé en caillette de bœuf,
Plus vieil que n'est la Passe-Meze,
Ny que la Diane d'Epheze,
Entrant comme un fourgon à four,
Est si fort constipé d'amour,
Qu'il n'en chiera de trois semaines.
L'amour lui trotte dans les veines,
Comme un balon dans un sabot.

Plus gorgias qu'un escarbot,
Plus frais que sa vieille escarcelle,
Plus affable qu'une pucelle,
Et plus sage qu'un pelerin
Qui revient de Saint-Mathurin ;
La voix accordante et hardie,
Comme un rossignol d'Arcadie ;
Sobre comme un petit pourceau,
Fameux comme l'huis d'un bordeau,
Honneste comme un pot de chambre,
Plus attrayant qu'un dizain d'ambre ;
Plus blandissant qu'un reformé,
Plus sain qu'un ladre confirmé,
Plus secret qu'un coup de tonnerre,
Plus accostable qu'un lierre.

Au demeurant toujours joly,
Plus reluisant et plus poly

Qu'Itis ny sa pierre de touche,
Les mots luy croissent dans la bouche,
Comme le musc sur un retraict.
Bref, jour et nuit, ce vieux pourtraict,
Eveillé comme un chat qu'on fesse,
Ne parle rien que de maistresse,
D'Amours, de feux, de Cupidons,
De traits, d'attraits et de brandons,
D'yeux, de soleils, d'astres, de charmes,
De feux, de martyres, de larmes,
Et autre attirail amoureux :
Jargon ordinaire à tous ceux
Qui suivent l'Enfant de Cyprine.

Poussant de sa froide poitrine
Plus de soupirs et de sanglots
Qu'un Espagnol ne fait de rots.
Ny de vesses les accouchées,
Ny qu'un lansquenet aux tranchées
Ne fait de pets quand il est sou.

Bref, je ne crois point que ce fou
N'ait tous les Diables dans le ventre,
Et que du Plutonique centre,
Cerbere ne soit déchaîné
Pour tourmenter cet obstiné,
Tant est grande d'amour la rage.

Pour moy, si ce beau Dieu volage
Venait de son poizon charmeur
Embroüiller ma gaillarde humeur,
Le chef coiffé d'une marmitte,
Sur mon ventre une lichefrite,
A grands coups de broche à rostir

Je l'en ferois bien repentir :
Puis l'ayant demonté de fleches,
D'arc, de carquois et de flamèches,
Ce bastard, ce mignon, ce nain,
S'en iroit pleurer tout soudain.
En Paphos, en Cypre, en Cythere,
Au sein de sa paillarde mere !
Ou j'envoyrois, en mon courroux,
Dans les Enfers ce Dieu des foux,
Avec Pluton et Proserpine.

Fy d'amour, vive la cuisine !
Vive les pots, vive les plats,
Andoüilles, gogues, cervelats !
Vive la chair, vive la soupe,
Et vive l'amour quand je souppe !

Car, vivre toujours sans soucy,
Avoir le ventre bien farcy,
De salmigondis, de salades,
De jambons et de carbonnades,
Et boire sec comme un sapin,
Sont les amours de Turlupin.

O que c'est une chose hydeuse
Qu'un portraict d'une ame amoureuse !
Celuy qui veut peindre un amant,
Qu'il s'imagine seulement
Ces spectres qui les nuicts entieres,
Environnans les cimetieres,
Font retentir les monumens
D'epouvantables hurlemens ;
Ou qu'il se forme une statuë,

Have, longue, maigre, pointuë,
Comme l'idole de la Faim;
Qu'il prenne encor pour son dessein
Ces squélettes anatomiques
Que l'on voit toujours aux boutiques
Des barbiers les plus ignorans
Pour se faire estimer sçavans;
Ou les carcasses decharnées
Des haridelles écorchées;
Ou ces phantosmes de drapeaux
Qui epouvantent les oiseaux.

Bref, je ne croy point qu'en ce monde,
Ny dedans la fosse profonde
Où sont les esprits tenebreux,
Se trouve rien de si affreux,
Si sec, si horrible et si maigre,
Que ces amoureux de vin-aigre.

Encor mon vaillant Franc-archer,
Qui ne sçait pas son nez moucher,
Trenche de l'Amadis de Grece,
Et pour complaire à sa maistresse
Est toujours armé jusqu'aux dents;
Ses yeux sont deux tisons ardents,
Qui leurs jalouses flâmes dardent
A ceux qui seulement regardent
La Circé qui l'a enchanté.

Un vieux registre, un cu gratté,
Bossüe devant et derriere
Comme une double gibeciere,
Le teint fletry et bazanné
Comme un vieux contract suranné,

Une furie, une megere,
Une Meduse, une sorciere,
Un vieux havre ouvert à tout vent,
Une lanterne de couvent,
Nez pourry, cu plat, fesse molle,
Sur qui la teigne et la verolle
Ont exercé leurs cruautez,
Percée à jour de tous costez,
De qui les mamelles molasses
Serviroient bien de deux bezasses,
Le menton fait en chausse-pié,
Le bas du ventre historié
Comme un bast de mulet d'Auvergne ;
De son penil pend une hargne
Qui, rencontrans deux landions,
Font, en ses brusques tordions,
Entre ses fesses applaties,
Une musique à trois parties.

Bref, ce vieux fust, ce vieux cabas,
Qui mene le branle aux sabbats,
Qu'un grand bouc parmy cette troupe
A mille fois portée en croupe,
Et qui cent fois a lachement
Baisé le diable au fondement :
Vieille aridelle de bagages,
A qui palefreniers et pages,
Laquais, soldats et pionniers
Ont monté dessus ses paniers.

Enfin, cette laide guenuche,
Le cu chaud en poule d'austruche,
Sçait si bien mon maistre piper
Et dans ses filets attraper,

Qu'il est enragé s'il n'embrasse
Toujours cette vieille carcasse.

Voilà le sujet tant aymé
Qui fait que, jour et nuict armé
En escuyer de dom Quichotte,
Et jusqu'aux genoux dans la crotte,
Je prens garde qu'en ce bordeau
Ne glisse quelque maquereau
Pour, de sa langue babillarde,
Nous emporter cette mignarde
Qui tient lié ce jobelin
Comme un asne à l'huis d'un moulin.

Au diable l'amour et les charmes,
Au diable la guerre et les armes!
Depuis que ce gentil amant
A coiffé mon entendement
De ce morion effroyable,
J'ay toujours esté miserable,
Poüilleux, crasseux, crotteux, lassé,
Plus embrené, plus harassé
Qu'un chien qui a les loups aux fesses;
Puis après ces belles proüesses,
Il faut souvent disner par cœur.

Peut-on mieux montrer sa valeur,
Et sa généreuse origine,
Que de bien frapper en cuisine?
Tailler en pieces un jambon,
Fendre jusqu'aux dents un chappon,
Rompre d'un pasté les murailles,
Fondre dans un gros de volailles,

Arranger les contre-hastiers,
Flanquer broches, pointer landiers,
Puis souffler à trongnes flambantes,
Comme celles des coribantes,
Dedans un cornet bacchanal,
Tant que le piot septembral,
Par un vineux entouziasme,
Ravisse et transporte nostre ame
Sur Cytheron, où autrefois
Se solennisoient, tous les mois,
Du pere Denis les orgies,
Lors que les Menades rougies
Crioient d'un gozier enroüé :
Io, Iacq, Evan, Evoé !

O la douce et gentille guerre !
Il n'est chamaillis que de verre,
Carrabines que de flacons,
Ny fourniments que de jambons,
Rondaches que lichefrites,
Bourguignottes que de marmites,
Escarmouches que de festins,
Bandolieres que de boudins,
Ny escharpes que de saucisses.
O cuisine ! ô douces delices !
Chez toi toûjours je me suis veu
Potelé, rebondy, fessu ;
Mais depuis que je t'ay perduë,
Toute ma graisse s'est fonduë.

Mon col ressemble un entonnoir,
Ma teste applatie en battoir
Est fichée entre mes espaules,
Comme un chardon entre deux gaules ;

L'œil hâve, le front de canard,
Le nez en coque de haumard ;
L'oreille en sifflet à moustarde,
La trongne tétrique et hagarde,
Le gosier sec en pied d'eslan,
La bouche creuse en four à ban,
Les joües molles et fanées,
Comme vessies surannées,
Le front passé en marroquin,
Les machoires en vilbrequin ;
Les narines en deux gouttieres,
Les dents en longues fourches fieres,
Les doigts creches comme havets,
Longs en manches de ganivets ;
Les deux mains comme deux estrilles,
Les deux coudes comme deux billes,
Le bras fait comme un larigot,
L'epaule pointuë en argot ;
Mes ongles sont toilles d'araignes,
Mes pieds sont deux estuis de peignes,
Mes cuisses comme deux treteaux,
Mes jambes deux gresles fuseaux ;
Ma voix semble un son de cimbales,
Ma poitrine un jeu de regales,
Mon dos ne ressemble pas mal
A l'eschine d'un vieux cheval ;
Mes spondiles maigres et creches
Sont des landiers à tourner broches ;
J'ay le nombril en bilboquet,
L'entre-fesson comme un claquet ;
Le croupion en cu de lampe,
Les fesses plates en estampe,
Et les genitoires pendans
Comme les manches des pedans,

Le trou d'ou sort le vent de bize
Comme une glace de Venise.

O grasses cuisines de cour !
Maudits soient la guerre et l'amour,
Qui m'ont transformé en gendarme !
Tu' tu' tu' tuë, alarme, alarme !
Ne vois-je pas des gens de fer ?
Pleût-il à Dieu que Lucifer,
Jusques à leur fureur passée,
M'eût mis dans sa chaire percée,
Tant je crains que maint horion
Ne pleuve sur mon morion !

CONTRASTE ENTRE CUPIDON ET LA VERTU.

CUPIDON.

Je suis le seul vainqueur des hommes et des dieux,
Je dompte sous mes loix l'air, la terre et les cieux,
J'ay cent fois Jupiter entamé de mes fleches,
Et dans son cœur divin fait des humaines breches ;
En combien de façons l'ay-je fait transformer
Pour forcer les objets qui le forçoient d'aimer ?
Tantost en gouttes d'or pour la fille d'Acrise,
Tantost en aigle, afin d'enlever par surprise,
Le beau fils de Priam, en taureau blandissant,
Pour Europe ravir qui l'alloit ravissant.

Mais Jupiter n'est seul qui redoute mes armes.
Combien le dieu guerrier a-t-il versé de larmes

Dans le sein pommelé de ma mere Venus ?
Et bien que ce bravache aux exploits tant cogneus
Ait jadis empeschè que la tourbe orgueilleuse
Des geants terre-nez n'eschellast, furieuse,
Des grands dieux immortels les palais lambrissez,
Si ne peut il gauchir à mes traicts elancez,
Et qu'au fond de son cœur un brazier je n'allume
Qui sans se consumer doucement le consume.

Et toy, fiere Diane, au beau front argenté,
Qui déesse te dis de toute chasteté,
Combien as-tu de fois, és plaines de Lathmie,
Éclos mille baisers sur la levre blemie
De ton Endymion ? Toy, guerriere Pallas,
Fus tu pas une nuict serrée entre les bras
De mon pere boiteux, quand, faisant la facheuse
Pour sa difformité, sa semence germeuse,
Boüillonnante d'esprits, en terre cheut alors,
Dont s'engendra un monstre horrible et laid de corps
Qui depuis fut placé au nombre des chandelles
Qui marquent dans le ciel leurs clartez eternelles ?
Et toy, porte-trident, nonobstant la froideur
De tes flots courroucez, n'as-tu senty l'ardeur
De mon feu doux-amer ? Toy, Pluton, dieu des ombres,
Malgré ton chien portier, tes lieux affreux et sombres,
Ton Stix, ton Acheron, ton Cocyte bourbeux,
T'ay-je pas fait sentir de mes traicts amoureux
L'attainte inevitable ? En un mot, mes amorces
Forcent de tous les dieux les indomptables forces.
Il n'y a dans le ciel, en la terre, aux enfers,
Aucune deïté qui n'adore mes fers
Et qui le nom d'Amour sainctement ne revere,
Fors toy, sotte Vertu, qui seule m'es contraire :
Temeraire, oze-tu opposer ton pouvoir

Pour obstacle à ma force? Impudente! vouloir
Enchainer soubz tes loix celuy qui les plus braves
Enchaine quand il veut, et les fait ses esclaves!

LA VERTU.

Va, petit boute-feu, petit nain avorté,
Luxurieux enfant, ton habil affeté
Ne me charmera point; car tes armes frivoles
N'eurent jamais pouvoir que sur les ames molles.
Aiguise, si tu veux, ton traict ensorcelé,
Cache-toy, si tu veux, dans le poil crespelé
D'une aimable beauté, dans ses yeux, dans sa bouche;
Campe-toy sur sa lèvre, et à ton aise touche
Ses coraus my ouverts; invente, si tu veux,
Appas dessus appas, rets sus rets, feux sus feux,
Esveille ta malice, emplis ses yeux de charmes,
Et te baignes, malin, dans ses lascives larmes,
Tu ne pourras jamais un cœur plein de vertu
Esclaver souz tes loix, ains un homme abatu,
Engourdy, casanier, dont l'ame effeminée
Languit dedans le crime aux enfers destinée,
Le vertueux ressemble un superbe rocher
Que la mer affermit à force de licher;
C'est un chesne branchu que plus le vent secoüe,
Plus sa racine avant dans la terre se joüe.
Bref, je brize ton arc, je ry de tes attraicts,
Et brave, foulle aux pieds, toy, ta trousse et tes traicts.

AMOUR.

Combien de vertueux ont senty ma puissance!
Combien se sont rangez souz mon obeissance
Qui portoient ton image empreinte dans le cœur!
Des plus braves vainqueurs n'ai-je esté le vainqueur?

Hercule, qui l'enfer effraya de sa dextre,
Qui voulut s'emparer du plutonique sceptre,
Agamemnon, Achille et mille autres héros
Qui ont senti mon feu fureter dans leurs os,
N'estoient-ils vertueux?

LA VERTU.

Non, tous ces personnages
Ne sont ny vertueux, magnanimes, ny sages;
La vertu ne consiste à seulement dompter
Les monstres furieux, encor moins à porter
Sur son chef orgueilleux un royal diademe :
Celuy est vertueux qui sçait dompter soy-mesme.
Est-ce un traict de vertu que lachement servir
A ses affections, son courage asservir
Soubz le joug d'un enfant dont l'infame naissance
Declare assez le vice et brutale puissance?
Que l'homme est aveuglé qui cest aveugle croit
Estre un dieu immortel : c'est un brazier qu'on doit
Estouffer d'heure, avant que sa lascive flame
Enfume de son noir le blanc cristal de l'ame.

LES AMATEURS DE VERTU.

AUX DAMES.

Dames dont les appas, les charmes, les blandices
Esclavent les humains de vostre amour epris,
Nous quittons Cupidon et sa mere Cipris
Pour suivre la Vertu et ses chastes delices.

Amour et la Vertu n'ont point de simpathie,
Amour epoint nos cœurs d'un lubrique plaisir,
La Vertu les epoint d'un honneste desir
De vivre apres la mort d'une immortelle vie.

Ces hommes (direz-vous) tranchent par trop des graves
De mepriser Amour et ses plaisirs si doux;
Il est vray, mais aussi vous apprendrez de nous
Que Vertu fait les rois, Cupidon les esclaves.

LA VOYAGE DE VARADES.

Apeine le soleil dorait l'herbeuse croupe
Des costeaux angevins, qu'une gaillarde troupe
De rustiques pasteurs, d'un gay musicien,
D'un folastre marchand et d'un pharmacien,
L'on vid dans Ancenis se donner des aubades
Pour aller voir Michau, le berger de Varades,
Qui leur avoit promis un solennel festin,
Et de remplir souvent leurs gondoles de vin :
Michau le biberon, qui plus de vin avale
Que des monts Appennins de neige ne devale,
Dont le gozier ressemble au Vesuve embrazé,
Qui devient plus ardant plus il est arrouzé.

Or, chacun d'eux avoit le ventre si très-linge,
Qu'un basteleur pouvoit y faire avec son singe
Maint tour de passe-passe, et ne souperent point,
Pour mieux se colonner le moule du pourpoint.

Enfin, drolles aux champs, les moustaches dressées,
Les couteaux affilez et les dents aiguisées,

L'un piquant en latin, en pedan chevauchoit,
L'autre aux flancs du cheval de ses talons touchoit;
L'un tenoit à deux mains le pommeau de la selle,
L'autre pour estrié n'avoit qu'une ficelle;
L'un en marchand de porcs attachoit d'un bouton
Son vieux manteau pelé par dessouz le menton,
Puis, tastant sa jument d'esperons sans mollette,
La faisoit en trottant servir d'escarpoulette,
Branlant de çà de là, si qu'on l'eut pris ainsi
Pour un boucher qui vient du marché de Poissy.

Pierrot le rubicon, trop carré du derriere,
Grimpant sur son bidet, rompit son estriviere :
Sainct Gerion n'avoit croupiere ny poitrail;
Le berger de Liray gourmette son cheval
D'un vieux lacet de cuir, et celuy dont l'on vante
La houlette valoir mille livres de rente,
Courbé sur les arçons, tenoit toujours aux crins
Sa quevale ombrageuse, et troussant sur ses reins
Sa longue souquenie, en ce brave equipage,
Ce rustre avoit de l'air d'un prescheur de village.

Sur tout faisoit bon voir, tout charbonné qu'il est,
Le docte Charbonneau : aussi dit-on que c'est
Un second Isocrate, un Demosthene avecques,
Et qu'il ne petite rien que des sentences grecques.
Pour le chantre quinteux qu'on nommoit Petit-pas,
C'estoit un bon falot, rebondy, gros et gras,
Qui beuvoit au matin pour charmer la brouée,
Et qui n'avoit jamais l'esguillette noüée.
Quant au marchand, l'on dit que c'estoit un asnier
Qui jamais n'affourcha qu'un roussin de meusnier ;
Mais nostre apotiquaire en valoit plus de douze;
Aussi les escoliers du Basacle, à Toulouze,

Le dresserent jadis : c'est là que ce paillard,
Voyant l'accouplement de maint asne coüillard,
Dedans sa chambre noire à l'instar baudoüine
En asne debasté sa folastre Francine.

Les voylà donc partis, tous assez mal bottez,
Et montez la pluspart sur chevaux empruntez,
Hormis le foüille-cu qui, brusque personnage,
Chevauchoit d'un asny la monture à loüage;
Aussi ce glorieux, ainsi qu'ils galopoient
Et qu'encor de Juigny la montagne ils grimpoient,
Voulant à son cheval donner une carriere,
Répandit l'hypocras dedans sa fauconniere
Signe presagieux de leur gauche destin,
Et qu'au pere Bacchus ilz n'avoient ce matin,
Pour le rendre à leurs veux tutelaire et propice,
Suffisamment offert le vineux sacrifice.

Toutes fois, consolez du banquet somptueux,
Se donnoient en chemin mille brocards joyeux,
Et chacun à l'envy disoit le mot pour rire.

Jà l'un la douce odeur des potages respire,
Jà l'autre savoureit d'un esprit arresté
La friande vapeur d'un excellent pasté;
L'un s'attend aux ragouts, l'autre aspire aux salades,
L'un aux langues de beuf, et l'autre aux carbonnades;
L'autre, moins carnacier, pour trouver le vin bon,
Mettoit jà (luy sembloit) par tranches un jambon.

Qui a veu quelques fois les chiens d'une cuisine
Les barbes se lichar, allonger leur eschine,
Et montrer en baillant leurs dentiers furieux,
Quand des contre-hastiers le son melodieux

Et les exhalaisons des grasses lichefrites
Endorment ces mastins à l'ombre des marmites,
Il a veu nos bergers qui, s'entre-consolant,
Croyant que tous les vents qu'ils humoient en allant
Feussent pigeons rostis, comme aux champs d'Idumée
Sembloit jadis la manne à l'hebraïque armée.

Or comme les nochers, pour surgir à bon port,
Prennent tousjours hauteur à l'estoille du Nord,
Aussi prenoit tousjours ceste jeune brigade
Pour estoille du Nord le clocher de Varade,
Tant qu'en fin elle arrive, où le peuple, transy
De frayeur, s'escria : Michau, sortez d'icy;
Une troupe voylà d'estrangers effroyables
(Qui ne sont pas encor si noirs comme ils sont diables)
Qui te veulent ronger aujourd'huy jusqu'aux os!
De leurs grands ventres plats et creux comme sabots
Sort un bruit eclattant comme un son de cymbales;
Ils ont l'estomac fait comme un jeu de regalles,
La bouche en four à ban, le nez à pont levis,
Mentons à cul-de-lampe et machoires à viz;
Leur peau mince ressemble au papier des lanternes
Que l'on pend à Paris aux portes des tavernes
Et chez les patissiers, où l'on void à travers
Tourner incessamment mille pourtraicts divers.

De leurs goziers beans comme seches goutieres
Sortent deux rangs confus de longues fourches fieres;
Ils ont l'œil cave et grand dans l'orbite enfoncé,
Le front aride et sec en parchemin poncé,
L'oreille en chien terrier, transparentes les tempes,
Comme un chenet fourby de fin sablon d'Estampes;
Fuy donc, pauvre Michau, si eschapper tu veux
Les fameliques dents de ces monstres affreux.

A ces mots, le berger abandonna houlette,
Son chien, sa pennetiere et sa garce Collette,
Collette, ses amours, sa colombe sans fiel,
Collette, dont les yeux font la cire et le miel;
Tendron de soixante ans, blanche comme la suye,
Blonde comme le cu d'un poisson à boüillie,
Medaille de bordeau, de qui le dos bossé
Semble un tombeau tout frais de quelque trespassé;
Collette, qui a plus escorché de priapes
Qu'un pressoir en dix ans n'a ecrazé de grappes;
Pucelle comme un tronc où chacun met dedans;
Teint de maigre bizet, les yeux clairs et ardans
Comme le cu d'un bougre, et la chair ferme et dure
Comme un papier qui boit l'encre d'une escriture;
Collette, dont l'haleine est un parfum extraict
Des arromats croissants sur l'anneau d'un retraict;
Aux coüilles d'un bellier ressemblent ses mamelles,
Sa bouche est de travers, et ses levres jumelles
Semblent au cropion d'un coq-d'inde plumé;
Son rouge nez sembloit un tison allumé,
Vermoulu par le bout d'un reste de verolle;
De sa narine ouverte une visqueuse colle
Salement descendoit, comme on voit ces glaçons
Qui pendent en hyver aux egouts des maisons;
Ses doigts croches sembloyent aux griffes des Harpies;
Ses ongles, longs et durs comme fers de toupies,
Estoyent tous rebouchez à force de gratter
Son cu, qui ne fait plus que vesser et peter;
Sur ses ongles gisoyent les sanglantes charongnes
Des poux qu'elle avoit pris aux plis des câtelognes,
Et dont elle avoit mis les tripes au soleil,
Car la bonne Collette, au visage vermeil,
N'avoit jamais lavé ses mains que dans sa soupe.
Du col escroüelleux luy pendait une louppe,

Et de son gozier sec les descharnez vaisseaux
Sembloyent un peloton de groüillants vermisseaux;
Ses gris et gras cheveux, tondus chaque semaine,
Luy sortoient par les trous d'un vieux bonnet de laine;
De sa juppe le haut estoit d'un vieux coutil
Iadis entrelassé de cordes et de fil;
Le devant du corset fut d'une serpilliere,
D'un tapis de Turquie estoit fait le derriere,
Où se voyoyent encore Holopherne et Judith,
Le tout rapetassé plus que la nef qu'on dit
Avoir dés doctes grecs epuisé la logique;
La peau d'un cormoran, sur sa poitrine ethique,
La tenoit en chaleur, et ses pieds crevassez,
Enveloppez de paille en deux sabots percez,
Rendoyent odeur semblable aux formages de Brie;
Pres d'un feu de coipeaux la vieillotte, accroupie,
De l'estoupe filloit, de qui les haridons
A sa bave collez ressembloyent ces chardons
Qui sont montez en graine, ou la gueulle emplumée
D'un chat qui a trouvé l'attrappe non fermée.

En ce splendide estat, Collette, appercevant
Entrer nos conviez, veut aller au devant,
Se leve, fait un pet, et toute equarquillée
(Bien-veignant d'un souplet la brigade eveillée),
Leur fait ceste harangue : Où allez-vous ainsi,
Mes frelauts, mes gaillards, mes enfans sans soucy?
Auroit bien Cupidon de sa vive sagette
Navré vos jeunes cœurs pour l'amour de Collette?
Ne fus-je pas jadis la Venus de ces bois?
Voire qui fourbiroit encor ce vieux harnois
Il rendroit du service, et ne faut pas (mes drolles),
Si le tripot est vieil, tirer moins de bricolles.
Une enclume ne fait que s'endurcir aux coups,

Tousjours vieille jument n'est à jetter aux loups,
Souvent un vieux creuzet resiste au feu de fonte,
Et si au jeu d'aymer je n'ay la fesse prompte,
L'eschine remuante, et que plus je ne peux
Faire quitter l'arçon à ces rables nerveux,
Pour le moins sçay-je encor tant de vieilles rubriques,
Tant de vieux tours de reins et d'appas impudiques,
Que j'en mettrois en rut les hermites reclus.

Nos rustres à ces mots demeurerent perclus ;
Leurs avides boyaux, retroissis par famine,
N'entendoyent point alors aux esbats de Cyprine :
Et comme eussent-ils peu aymer ceste Alecton?

Ce poëme est imparfait, et s'en doit esperer la fin dans la seconde edition.

LA MALICE DES FEMMES.

STANCES.

Si tost qu'un blond duvet m'eut sorty mollement
Le dieu des amoureux sa charmeresse flâme
Par mes yeux distilla dans mon cœur doucement,
D'où j'appris que le cœur est le siege de l'ame.

Car, comme à son ormeau, par un secret aimant,
La vigne avec ses doigts mollement s'entortille,
Ou, comme on voit le fer attiré par l'aimant,
Et par l'ambre doré une paille subtile ;

Ainsi fut lors l'appast d'une jeune beauté,
Mon ambre, mon ormeau, mon aimant et mes charmes,

Et je fus tellement d'un bel œil enchanté,
Que sans rendre combat je luy quittay les armes.

Mais, depuis, j'ay d'amour les fins tours decouvert,
Et de ce fin renard observé les alleures,
Car les femmes jamais ne me prendront sans vert:
Fin contre fin n'est pas bon à faire doubleures.

La femme est un Prothée, un bois à tous accords,
Un polipe inconstant qui par tout se transforme,
Un moule à tout ouvrage, un habit à tout corps,
Une forme à tout pied, un pied à toute forme.

Une bouëte peincte où le philtre est caché,
Un sepulcre blanchy plein de vers et de cendre,
La Pandore et l'escrin d'où coula le peché,
Bref, le gouffre où se perd tant de jeunesse tendre.

Quelles subtilitez, quelles ruzes, quels tours
N'invente point ce monstre à seduire les hommes?
Hé! que nous sert d'en voir les preuves tous les jours,
Puis que nous les voyons, plus aveugles nous sommes?

Ces Circés vont charmant nos sens si doucement,
Qu'au fort de nos douleurs des plaisirs il faut feindre;
Et, ravis par l'effort de cet enchantement,
Nous sentons nostre mal et n'oserions nous plaindre.

Ce pipeur animal, nous voulant decevoir,
Mille pieges trompeurs de ses beautez nous dresse;
Et si Nature avoit manqué à son devoir,
Avec l'aide de l'art ses deffauts il redresse.

De là le vermillon et le talc estimé
Les roses et les lys font croître sur sa joue,

Et d'iris blanchissant son poil est parsemé,
Que le doux alener d'un zéphire secoue.

Elle alleche nos sens d'un refus gracieux,
Et, dédaignant souvent le bien qu'elle souhaite,
Porte l'amour au cœur et la colere aux yeux,
Afin de mieux trancher de la fille secrette.

Plus elle est poursuivie et qu'elle voit mourir
Un amant insensé, plus cette dedaigneuse
Paroist fiere, revesche, et ne veut secourir
D'un salubre appareil sa blessure amoureuse.

Montre-lui les ardeurs de tes affections,
Feins de mourir le jour cent mille fois pour elle,
Elle mesprisera tes fortes passions,
Plus tu luy seras doux, plus te sera cruelle.

Mais, si elle apperçoit que tu ne l'aimes point,
C'est lors que de ton feu sa poitrine s'enflâme,
Et plus tu cacheras la douleur qui te poinct,
Plus elle montrera la fleche qui l'entame.

Mais quoy! c'est calculer tous les flambeaux des cieux,
Le sable de la mer, les fleurettes d'Erice,
Que tracer en ces vers, d'un style curieux,
Du sexe feminin l'astuce et la malice.

POUR BACCHUS.

Savoureux Bromien, dont la liqueur vermeille
D'un saint enthousiasme echauffe nos esprits,
Sans le friand nectar de ta vineuse treille,
Oysive languiroit l'amoureuse Cypris.

Evan, Iac, Evoé, Alme chasse-tristesse,
Niséen, Liséen, Bachus chasse-soucy,
Chasse-ennuy, chasse-mal, Denis donne-liesse,
Donne-amour, donne-force et donne-vie aussi.

Quel stile d'Archilocq, ou rages vomissantes
Les yambes fureurs suffiront pour punir
De ces corbeaux infects les gueules croassantes
Qui veulent de ce dieu la loüange ternir.

Critiques renfrongnez qui, pour trancher des sages
Meprisez ce doux jus que vous cherissez tant,
Vos fronts couperosez en portent tesmoignages,
Car l'eau ne peut donner ce beau lustre esclattant.

Belle et riche couleur! vermeille est l'escarlatte,
Vermeil l'œillet aymé qui se va pourprissant,
Vermeil est le ruby et la fleur qui esclatte,
Au lever du soleil son lustre rougissant.

O divine liqueur, que tu es amyable!
Si-tost que nos esprits ressentent ta vapeur,
Nous sommes enchantez d'un sommeil agreable
Et ne faisons jamais sacrifice à la peur.

Il ne nous souvient plus de procez, de querelle,
Les lys et les œillets croissent dessouz nos pas;
Nous sommes dés Crésus, encore que l'escuelle
Du pauvre Diogene à peine n'avons pas.

Petit bouc trepignant, quel heur ce fut aux hommes,
Quand gaillard tu broutas de ce pampre aigre-doux!
Sans toy, nous languirions accablez souz les sommes
Des malheurs que le Ciel pleut à seaux dessus nous.

Va donc boire en enfer, hydropote hypocrite,
Puisse-tu espuiser les eaux du Phlegeton
Faire assecher le Stix, l'Acheron, le Cocythe,
Et tarir le tetin de la fiere Alecton.

Car tant que de Bacchus la plante entortillée
Panchera souz le faix de son pampré raisin,
J'imiteray gaillard l'Evante échevelée,
Les chevaux boiront l'eau, et je boiray le vin.

LES PEINES INFERNALLES.

Des gouffres ensoufrez de l'infernalle presse,
Des flancs de Persephone et de la troupe espaisse
Des esprits criminels, où jamais le soleil
En son cours ne fait voir son visage vermeil,
Nous retournons au monde, afin que par nos peines
Le monde aille laissant ses debauches mondaines.
Mondains dans les gluaux des vices arrestez,
Croupissant souz l'egout des molles voluptez,
Voyez que, pour avoir imité vos bombances,
Vos banquets persiens, vos carnevals, vos dances,
Et l'esseim fourmillant de vos salles pechez,
Nous sommes à la mort maintenant attachez.
Qui conteroit les feux des voutes lambrissées,
Les cotonneux flocons des neiges amassées
Sur les sommets pointus des Alpes sourcilleux,
De Neptun courroussé les replis orgueilleux,
Les images divers d'une inconstante nuë,
Les boulets bondissants d'une grelle menuë ;

Bref, celuy qui pourroit l'eternité borner,
Comprendre l'infini, l'immense terminer,
Il dira les tourments et les peines cruelles
Que souffrent en enfer les ames criminelles.

Avare qui, couché sur le tas de ton or
Dormant, songes tousjours qu'on volle ton thrésor,
Qui vas idolatrant ta fragile richesse,
Decille un peu ton œil, reveille ta paresse,
Voy les cruels tourments d'un Tantale alteré,
Pour avoir comme toy son argent adoré !

Sepulchraliers vautours, Harpies carnacieres,
Qui seichez nos ruisseaux pour grossir vos rivieres.
Et qui vous faites grands au despens des petits,
Envenimez freslons, affamez appetis,
Larrons privillegez, engeance de Prothée,
Voyez, helas ! voyez ce pauvre Promethée,
A qui l'aigle vangeur becquette, ravissant,
Pour punir son larcin, le poulmon renaissant.

Vous qui trempez au sang vos dextres homicides,
Tremblez vous point, voyant ces folles Danaïdes,
Qui, pour laver leur crime aux infernalles eaux,
Pensent puiser le Stix en leurs percez vaisseaux ?
Imperits Phaetons, Icares peu habilles,
Qui eslevez trop haut de vos aisles debiles
Les hazardeux cerceaux, voyez l'affliction
Que souffre pour l'orgueil l'orgueilleux Ixion.

Voyez comme le tour d'une rapide roue,
Au lieu de la Junon de ses membres se joue,
Que, pensant embrasser la deesse souvent,
Ce temeraire enfin n'embrasse que du vent.

Sectateurs de Simon, sacrileges bigames,
Qui nous vendez si cher la pasture des ames,
Vrais pourceaux d'Epicure, engeance d'Ante-Christ,
Qui regorgeant des biens de l'espouse du Christ,
Ses membres en frustrez, jusqu'à quand, dans l'eglise,
Du sang du crucifix ferez-vous marchandise ?

Vous, docteurs, à la haste apostats malheureux,
Champignons engendrez en une nuict ou deux,
Nouveaux mignons de Dieu, venez tous, qu'on s'appro-
De porter de Sisiph' la pondereuse roche. [che,

Sus donc, filles du Stix ! sus, Eumenides sœurs;
Huchez vos cruautez, aigrissez vos fureurs,
Sonnez vos foüets sanglants, execrables lamies,
Demonstrez à ce coup vos rages ennemies;
Allumez, embrasez vos ensoufrez flambeaux,
Versez tout le venin de vos noirs coulevreaux
Sur ces nouveaux gloseurs qui, donnant la torture
Au sens des saincts cayers, corrompent l'Escriture.
Ne vous lassez jamais ces billonneurs punir :
Qu'ils aillent en enfer leurs colloques tenir ;
Donnez trève à nos maux et dardez vos tempestes
Sans intermission sur leurs coupables testes.

LA JALOUSIE.

Poëtes, peintres parlants, que vous sert de nous [feindre,
Peintres, poëtes muets, que vous sert de nous peindre
Des feux, des foüets, des fers, des vaisseaux pleins de [troux,

Des rages, des fureurs, des lieux espouvantables,
Pour exprimer l'horreur des enfers effroyables ?
Est-il enfer semblable à celuy des jaloux ?

L'aigle de Prométhé, les foüets des Euménides,
Les vaisseaux défoncez des folles Danaïdes,
D'Ixion abusé les roüés et les cloux,
Les peines de Tantal, de Sisiph, de Phlégie
Ne sont que jeux au prix de l'aspre jalousie :
Il n'est enfer semblable à celui des jaloux !

Si la nuict le jaloux tient sa femme embrassée,
Il croit, tenant le corps, qu'un autre a la pensée ;
Fût-elle à prier Dieu dans l'église à genoux,
Si du temps qu'il luy donne elle passe les bornes,
Ce Vulcan pense avoir le front tout plein de cornes,
Et se plonge insensé dans l'enfer des jaloux.

Une rare beauté, un accoustrement brave,
Une charmante voix, une démarche grave,
Un œil remply d'atraicts, un souz-rire trop doux,
Une gaillarde humeur, une larme apperceuë,
Un doux accord de luth, une œillade conceuë,
Sont les plus grands tourments de l'enfer des jaloux.

Ils sont pasles, chagrins, songeards, melancoliques,
Noisifs, capricieux, maussades, fantastiques,
Difficiles, hargneux, sauvages, loups-garoux,
L'esprit toûjours porté à quelque horrible songe,
Un vautour sans cesser les entrailles leur ronge,
Bref, il n'est tel enfer que celuy des jaloux.

Donc, vieillards refroidis, cherchez quelques Medées,
Pour faire r'ajeunir vos vieillesses ridées
Et au tripot d'amour mieux assener vos coups,

Ou bien (dagues de plomb), vostre horoscope preuve
Que vous serez bien-tost des cocus à l'epreuve,
Et que vous entrerez dans l'enfer des jaloux.

Et vous, cabas moisis, vieilles tapisseries,
Tetins moux, fronts ridez, culs plats, fesses flestries,
Yeux pleureux, cheveux gras, pourquoy espousez-vous
Ces volages poulains qu'un jeune amour enflame ?
Vous n'estes que de glace, ils ne sont que de flame,
Entrez, vieilles, entrez dans l'enfer des jaloux.

TOMBEAU DE RUD'EN-SOUPPE.

Gy gist, dans ce tombeau foireux,
Rud'en-Souppe le valeureux,
Qui, voyant la guerre entreprise
Au pays et qu'on le cerchoit,
Se cacha dessouz la chemise
De sa grand' Jeanne, qui pettoit.
Luy qui, tremblottant, escoutoit
Tant redoubler de petarades,
Saisi de peur, creut qu'il estoit
Au milieu des harquebusades.
Qu'en advint-il? Ses sens malades,
Et le trou de son cul puant
Perdant sa vertu retentrice,
Au lieu de combattre en la lice,
Il mourut de peur en chiant.

LES PALLADINS AVANTURIERS.

Poussez d'un beau desir qui nostre ame aguillonne,
Nous mellons dextrement les myrthes aux lauriers,
Et suivants les drapeaux de Mars et de Bellonne,
Nous sommes tout ensemble amoureux et guerriers

L'amour que nous portons à nos belles maistresses,
Invincibles nous rend aux plus sanglants hazards,
Et nous ne faisons moins d'excellentes prouesses
Entre les feux d'amour qu'entre les fers de Mars.

Ainsi Artus, Mambrin, Palmerin d'Angleterre,
Mandricart, Florifel et le sieur de Saint-Flour,
Harassez des travaux aux combats de la guerre,
Souloyent trouver repos aux esbats de l'amour.

Nous ne ressemblons point à ce fol Domp Quichotte,
Qui moulins pour geants prenoit effarouché;
Vray est que si les foux portoyent tous leur marotte,
Les chapeaux de castor seroyent à bon marché.

L'oppressé secourir, venger les belles dames,
Et de monstres affreux repurger l'univers, [ames,
Ce sont les poincts d'honneur dont s'echauffent nos
Les objects de nos vœux, les subjects de nos vers.

Errants par ces dezerts, ces vallons et ces plaines,
Nous vivons plus contents qu'aux Louvres des grands
Et disant aux rochers nos amoureuses peines, [rois,
Echo, fille de l'Air, nous respond quelquefois.

Mais jà cent fois Phebus a veu les eaux du Gange
Et les cristaux glacez du Strimon boreal,
Sans avoir rencontré nulle avanture estrange
Capable d'esprouver nostre bras martial.

Des qu'Amadis fut mort et la nymphe Oriane,
Nul depuis n'a passé l'arc des loyaux amants,
Et des lors Trebisonde (où commandoit Diane)
S'abismant, abisma tous nos contentements.

Depuis que le lyon, garde des lys de France,
Les renards de Samson relança dans les bois,
Nous avons veu rouiller nostre brusque vaillance
Et la nymphe Arachné filler dans nos harnois.

La terre gemissoit souz le faix des gens-darmes,
La sanglante Enyon couroit de toutes parts,
Alors qu'un vieux Nestor, las de porter les armes,
Au giron de Venus endormit le dieu Mars.

Gerion triple-corps alloit passer les bornes,
Si Cloton n'eut trempé d'aloës son ciseau,
Adonis à bon droit herita de ses cornes,
Puis qu'il l'avoit aymé jusques dans le tombeau.

Hymen, qui n'a servy qu'à dorer les bossettes
De deux asnes bridez aux murs de Montauban,
Qu'à remplumer Hylas, remeubler ses cassettes,
Et rendre sourcilleux le grand mont du Liban.

Rien n'est ferme icy bas : tout ce qui est au monde
Est subject à disgrace et fondé sur un poinct;
Aussi le monde est rond, et ceste boulle ronde
Tousjours roulle sans cesse et ne s'arreste point.

Sterope l'enfumé, Urgande la sorciere
Veirent en un clin d'œil leurs honneurs abregez ;
Puis, quand on eut jetté ces chiens à la riviere,
L'on publia par tout qu'ils estoyent enragez.

Sus! la lance en l'arrest! soit teincte aujourd'huy l'herbe
Du sang de ce geant qui n'a ny foy ny loy.
Courez apres soldats, il s'enfuit, le superbe,
Où nostre embassadeur s'exempta du tournoy.

Où va ceste furie enragément troublée,
Un tison d'une main, de l'autre un gand de fer ?
Ah ! nous la cognoissons, la folle echevelée :
Six vingts ans sont passez qu'elle sortit d'enfer.

Qui sont ces myrmidons qui, à coups de vessies,
Veulent d'un fort royal saper les fondements ?
Quand Zethe et Callais destruiront ces harpies,
Dyomede sera mangé par ses juments.

Que fait au pied d'un roc Andromede laissée
Pour assouvir la faim du Dragon marqueté !
Ne fondra point du ciel quelque vaillant Persée
Qui mette ceste vierge en pleine liberté ?

Effroyables rochers dont la cime orgueilleuse
Perce l'opaque sein des nuaux vagabonds,
Ne permettez jamais la race escrouelleuse
Venir mesler sa peste avecques nos charbons.

Nepuissions jamais voir ces tigres d'Hircanie
S'engraisser baudement de nos corps au cercueil !
O ! combien l'on feroit d'excellente mumie
Si la grand' hydre avoit les tripes au soleil !

Où fuyoyent ces fendans dans la ville voisine,
Quand la biche et le fan firent leur paction ?
Pigeons effarouchez, engeance adulterine,
Fustes vous onc aux reins d'un genereux lion ?

D'une aigle ne peut estre une colombe née :
Les coüards n'ont jamais d'assez larges plastrons;
Il faut bien que la mere ayt esté mastinée
Qui porta dans ses flancs de si lasches poltrons.

Qui sont ces six amants qui dedans ceste prée
Sont couplez deux à deux et bondissent si haut?
Est-ce point Celadon couché avec Astrée,
Angelique et Medor, Armide et son Renaud ?

Si le Beau Tenebreux n'eût eu le vent contraire,
Silvie auroit encor ses quilles et son sac ;
Tantalle, qui jamais n'eut le ciel adversaire,
Seroit-il bien contraint à porter le bissac ?

Quel temple merveilleux, quels superbes portiques,
Dont l'or élabouré rit aux flambeaux des cieux !
C'est le temple de Delphe, où nos peres antiques
Apprenoyent d'Appollon les saints decrets des dieux.

Combien de carmes grecs aux parois de ce temple
Predisent le futur d'un stille prophetic ?
Mais plus le curieux les lit et les contemple,
Moins il en peut gouster le sens enigmatic.

Quoy! nos bardes gaulois et nos doctes poëtes
Sont-ils pas truchements des grands dieux immortels?
Escrivons donc ces vers dans nos riches tablettes,
Vers tracez des destins sur le sort des mortels.

Lors que quatre serpents au tombeau mortuaire
Rendront le noir venin qu'ils vomissoyent vivant,
Un grand torrent de feu, sortant du sanctuaire,
Emportera d'Ablon le grand moulin à vent.

Lorsque les deux lions aux forces indomptées,
Par un nœud fraternel leur puissance joindront,
La Tamise verra mille fuyards Prothées,
Et tous les colombiers de Babel tomberont.

Le superbe croissant cachera lors ses cornes;
Jerusalem verra cheoir ses murs à l'envers,
Et l'empire françois n'aura plus d'autres bornes
Que les bornes que Dieu planta pour l'univers.

Babylon savoyarde et Gomorrhe gasconne,
Sodome poictevine, infideles citez,
Humbles adoreront la françoise couronne
Ou le coutre fendra leurs flancs inhabitez.

Dessus les fondements de ces villes sûperbes,
L'on verra blondoyer les cheveux de Cerez
Et le soc defricheur, en culbutant les herbes,
De la mere Cibelle escorcher les guerets.

Alep, Alger, Damas en jetteront des larmes,
Aux jardins de Memphis croistront les lys françois;
Les corps seront domptez par la force des armes,
Et les esprits vaincus par l'amorce des loix.

Vertu sera montée au zenith de la gloire,
Les vices soubz ses pieds seront assujettis,
Et Themis, colloquée en son throsne d'yvoire,
Inflexible rendra ses oracles gratis.

O venerable temple! ô bien heureux oracles!
Que ces mystiques vers nous ravissent les cœurs!
Sera-t'il des lauriers, apres tant de miracles,
Assez pour couronner le front de ces vainqueurs?

Allez donc, braves roys, poursuivez vos victoires,
Le ciel, nature, Amour y fournissent leurs vœux;
Quel destin ozeroit porter coup à vos gloires,
Ayant pour vous Amour, la nature et les cieux?

AUX DAMES.

Mignonnes, ces avanturiers,
Autant amoureux que guerriers,
Vous viennent offrir leur service,
Prests de mourir pour vos appas,
Pourveu que, vaincus en la lice,
Ils trespassent entre vos bras.

O doux sepulchre! ô douce mort!
Cupidon, charme nous si fort
En ceste agreable posture,
Que par ces enchantez jardins,
Pour mettre fin à l'advanture,
Ne passent jamais palladins.

LES NOMPAREILS.

Gros de gloire et d'honneur, braves et nompareils,
Nous ne voulons jamais paroistre qu'en soleils,
Qu'en foudres, qu'en esclairs, dont les vives lumieres
Ferment de l'envieux les prunelles sorcieres;
Tousjours sur pied, tousjours au faiste des honneurs.
Humbles en pleine vogue et roidès aux malheurs,
Cervelles à ressort, inflexibles courages
Qui joüissant du calme au milieu des orages,
N'abandonnons jamais le timon de la nef.

Ces verdoyans lauriers qui nous cernent le chef
Ont pris plus de racine aux rives du Permesse,
Qu'aux champs du Thracien; Palas (docte déesse)
Y pretend plus de part que Mars l'avantageux;
Autant fins que hardis, sages que courageux,
Nous joignons dextrement Fabrice avec Camille,
Nestor avec Ajas, Ulisse avec Achile,
Polibe à Scipion, Minerve avecques Mars.

Premier que de tenter les belliqueux hazards
Et de dompter autruy soubz nos forces supresmes,
L'Escole nous aprint à nous dompter nous mesmes,
Les lettres nous ayans rendus moins violens
Et reprimé l'ardeur de nos fougueux eslans.

Ces cruels enfans d'Ire, ames incendiaires,
Vrais pirastes vivants de flambantes coleres,
Cœurs de chaux, de bitum, flami-vomes dragons,
Qui menacent le ciel et sortent hors des gonds
Pour le bruit d'une mouche; esprits legers, fantasques,

Qui n'ayment l'Ocean qu'à cause des bourrasques ;
Mutins capricieux qui, pour un poinct d'honneur
Conçeu dedans l'enfer au sein d'une fureur,
Se portent sur le pré, envoyant, ces furies,
Leurs ames aux demons et leurs corps aux voiries.
Bref, telles gens de sang ne seroient emportez
Du cours impetueux de ces brutalitez,
S'ils avoient en naissant les astres favorables,
Et, jeunes, savouré les fruits tant desirables
Que donne la science aux esprits curieux
Qui la vont carressant et luy font les doux yeux.

Aussi nous paroissons entre les plus superbes
Comme de grands ciprez aupres de basses herbes.
Rien de bas, rien d'abject. rien qui n'aille sentant
Son cœur masle, nerveux, magnanime et constant,
Qui ne sçait point plier aux revers de fortune,
Ni pincer à la cour, d'une voix importune,
L'oreille d'un monarque, et moins en un parquet
Mercenaire revendre un sordide caquet.

Il nous importe peu à qui les braves princes
Donnent le gouvernail de leurs riches provinces,
Si l'un, pour avoir fait un message amoureux,
Est tenu à la cour au rang des bien-heureux;
Si quelque baladin, pour prix de ses gambades,
Est employé des grands aux grandes ambassades;
Si les farces en cour tiennent lieu de sermons,
Et si une beauté qui (peut estre) aux demons
Aura faict pacte exprez, y sera reverée,
Et comme une déesse à genoux adorée ;
Si Christ et Belial ont chacun leurs autelz,
Et si (comme l'encens qu'on donne aux immortels,
Qui se dissipe en l'air et jusqu'au ciel ne monte)

Le domaine des rois s'escoule en fin de conte
A créer dans l'Estat quelques jeunes bouffons
Dont les coffres trop pleins enfin jettent les fonds.

Nous ne pouvons aussi, d'une face hypocrite,
De l'aspergez de cour donner de l'eau benite,
La table ecornifler d'un riche partisan,
Ny trembler le grenot à l'huis d'un courtisan,
Bonneter tout un jour un financier superbe,
Tenir d'un importun le cheval en bonne herbe,
Aux princes aplaudir. flatter leurs passions,
Desguiser en vertus leurs imperfections,
Nous jetter en leur moulle et nos humeurs refondre,
Pour plus naïvement à leurs vices respondre,
Et bailler de la pente à nos cœurs resolus;
Non, nos courages francs, nos desirs absolus
Ne se peuvent restreindre en si petites bornes.

Que si le sort fatal nous heurte de ses cornes,
Et permette le ciel que le malheur exprez
Nous trouve embarassez aux mailles de ses rets,
Tant s'en faut que poltrons, trahissans nos merites
Nous voullions reparer par moyens illicites
Nostre honteux debris : c'est lors que, plus hardis,
Nous prestons le collet aux destins estourdis.

C'est comme font tousjours les genereux, les braves,
Qui, esclaves du sort, ne sont jamais esclaves,
Que la terre et le ciel conspirent d'un accord
A choquer la Vertu, c'est alors que plus fort
Elle bande ses nerfs pour corps à corps combattre
Dans les lices d'honneur la Fortune marastre :
Fortune en ce duel n'a jamais du meilleur;
En vain pleine de sang, de poudre, de sueur,

Luitte à bras retroussez, souslève, tire, pousse,
S'allonge, s'accourcit, et de mainte secousse
Essaye d'esbranler l'immobile Vertu.

Quand l'Olimpe sera par le foudre abbatu,
Quand tout gonflé d'orgueil le geant Encelade
L'inaccessible ciel prendra par escalade,
Quand la molle ondelette, à force de licher
Le Caucase neigeux, le fera tresbucher,
Quand des souefs zephirs les aleines fecondes
Arracheront des pins les racines profondes,
Et qu'Anthée à ses pieds Hercule foulera,
Fortune de Vertu alors triomphera.

Si par fois le Destin d'une secousse injuste
Donne le croc-en-jambe à quelque ame robuste,
Elle aussi tost sur pieds d'un revers violent
Fait mesurer la terre au Destin insolent.
Bref, contre la Vertu la volage Fortune
Est trop foible de reins; en vain ceste importune
Tire ses coups fourrez : ses traicts impetueux
Ne font que reboucher contre les vertueux.

Nostre langue n'est point à medire occupée,
Nostre plume n'est point dans l'Acheron trempée,
Ny dans le noir venin que le gozier glouton
De Cerbere vomit au portail de Pluton,
Pour noircir à jamais le renom des familles
Et drapper sur l'honneur des innocentes filles.
Nous sommes inspirez d'un plus docte Phebus,
Car en France voyant pulluler tant d'abus,
Meuz de juste douleur, nos Muses courroucées
Aujourd'huy vers le ciel ces plaintes ont poussées.

Si c'est vous, ô grands dieux! si vos divines mains
Daignent regir encor l'empire des humains,
Si l'efficace voix qui engendra feconde
Des entrailles d'un rien la machine du monde,
Tient encor les ressorts de ce rond spacieux,
Si ce qu'on fait en terre est decretté aux cieux,
Et si vous ne semblez la marastre cruelle
Qui denie à son fruict l'abondante mamelle,
Qui le chasse à nourrice et donne à ses humeurs
Par un laict estranger des estrangeres mœurs,
D'où vient que tant de mal arrive aux braves hommes,
Et que les beaux esprits en ce siecle où nous sommes
Languissent accablez souz le faix des malheurs,
Tandis que d'un plein saut grimperont aux honneurs
Desblesches qui tiendront la fortune en leur manche,
Petits mignons du ciel, fils de la poulle blanche,
A qui Zephir se plaist de baizer les habits,
Pour qui Junon ne pleut que perles et rubis,
Au reste, gens extraicts d'une obscure origine,
Qui n'eussent peu jadis dessus leur bonne mine
Emprunter un teston, ephemeres esprits,
Qui doivent leur fortune à l'enfant de Cipris?

La France n'a plus rien de sa beauté premiere,
Ce n'est plus qu'un dezert, qu'une nuict sans lumiere,
Ce n'est plus qu'un encan où se vont adjugeant
Les offices à ceux qui ont le plus d'argent;
Une blanque publique, où l'aveugle Fortune
Les billets distribue; une foire commune;
Un havre où l'on ne peut entrer qu'avec le vent;
Un jeu d'escarpoulette où les plus lourds souvent
Atteindront le plus haut; un theâtre où, pour rire,
Quelque faquin sera le monarque d'Epire.

Cette nymphe jadis d'un regard de ses yeux

Eust fait quitter le ciel à la troupe des dieux ;
Son lustre paroissoit sur les nymphes voisines
Comme un mont sourcilleux sur les basses collines ;
Si parfaicte elle estoit, que toutes nations
Se mouloyent au patron de ses perfections,
Ses lys veirent les bords des loingtaines provinces,
Aux climats reculez ses magnanimes princes
Porterent l'espouvante, et leurs guerriers exploicts
Publierent par tout la valeur des François.

Combien de fois ont ils empourpré les campagnes
Du sang des Sarrazins ? Combien fait de montagnes
Des entassez monceaux de ces chiens enragez ?
Combien redifié de temples saccagez ?
Combien par le baptesme ont couru aux remedes ?
Combien les Godefrois, les Martels, les Tancredes,
Les Charles, les Rolands, d'un beau desir portez,
Ont laissé de frayeurs à ces peuples domptez ?
Mais tout est bien changé; ce n'est plus ceste France
Dont jadis l'univers adoroit la puissance,
Nourrice des vertus, pepiniere des loix,
Et qui de sa beauté charmoit les cœurs des rois.

L'ignorant ne pouvoit aborder ceste belle
Sans fondre à ce soleil la cire de son aisle ;
Ceste vierge n'aymoit que les plus vertueux.
S'il y avoit en cour quelque presomptueux
Qui pour dire le mot, porter longue sutane,
Passer un entre-chas ou faire un vers profane,
Briguant des pensions, ce Grippé aussi tost
L'on accusoit d'avoir pissé dessus le rost ;
Les pages, les laquais luy donnoient des nazardes,
Et ne servoit alors ce mangeur de lezardes
Sinon d'un jaquemart que ces gens de loisir

Deschiroyent de brocards pour se donner plaisir.
Mais la France aujourd'huy si lasche est devenuë,
Qu'infame à tous venans elle se prostituë
Les maistres n'y sont pas preferez aux valets;
Des sifleurs d'estourneaux, Chicots et Triboulets,
Seront ses confidents, et ceste abandonnée
Ne rougira jamais de se voir mastinée
Par ces limiers d'attache! O France, hélas! pourquoy
Fais-tu si peu de cas et de nous et de toy?
Quand te resoudras-tu de rentrer en toy mesme?
Voy tu pas que ton mal est tantost à l'extresme?
Tant de loups affamez, tant d'inventeurs d'imposts
Qui devorent ta chair et te rongent les os,
Te reduiront en fin en si pauvre equipage
Qu'à peine on te pourra recognoistre au visage.

Ta noblesse n'a plus d'amour pour la Vertu,
Esclatter en clinquant, gorrierement vestu,
Piaffer en un bal, gausser, dire sornettes,
Se faire chicaner tous les jours pour ses debtes,
Sçavoir guarir la galle à quelques chiens courans,
Mener levrette en lesse, assommer paysans,
Gourmetter un cheval, monter un mors de bride,
Lire Ronsard, le Bembe et les Amours d'Armide,
Dire chouse pour chose, et courtez pour courtois,
Paresse pour parroisse, et Francez pour François,
Estre tousjours botté, en casaque, en roupille,
Battre du pied la terre en roussin qu'on estrille,
Marcher en Domp Rodrigue et souz gorge rouller
Quelques airs de Guedron, mentir, dissimuler,
Faire du Simonnet à la porte du Louvre,
Sont les perfections dont aujourd'huy se couvre
La noblesse françoise, exemptant toutes fois
Ceux qui versent leur sang au service des rois :

Puis il nous est permis d'user de sinedoche.

Quant à ces financiers de qui la griffe croche
Ravit nostre substance, et de qui les boyaux
Creveront engraissez dans les deniers royaux,
Ce ne sont que veaux d'or, guenuches reparées,
Des idoles d'argent par les fous adorées;
Ce sont oyseaux de proye aux ongles ravissans,
Des gouffres qui jamais ne s'iront emplissans,
Des abismes profonds, des gloutonnes harpies
Qui plus mangent nos chairs moins en sont assouvies.

Pour le peuple grossier, bien qu'il n'en puisse plus,
Qu'il soit taillé, sallé, et ses membres perclus,
Qu'il semble en sa misere un pauvre Promethée
Dont l'entraille renaist pour estre becquetée
Et servir de pasture aux affamez vautours,
L'insolent toutefois se laisse aller au cours
De ses debordemens; il poste à toute bride
Où son desir aveugle aveuglement le guide,
Et s'accoustume, esclave, à porter son fardeau :
Le dez. le cabaret, la paume et le bordeau
Sont ses quatre elemens, ses vertus cardinalles,
Ses joustes, ses tournois, ses lettres liberalles,
Son cirque et son lycée. Arriere les vertus !
Ce ne sont que des sots qui en sont revestus.
O fols ecervelez ! jeunesse corrompuë !
Helas ! si tu voyais la Vertu toute nuë,
Combien l'aymerois-tu? Tes esprits enchantez
Voudroyent mourir aux pieds de si chastes beautez.

LES CHEVALLIERS SANS REPROCHE.

Gronde, tempeste, enrage, abominable Envie,
Excrement de l'enfer, execrable furie,
Have, maigre, crasseuse, à la langue d'aspic,
Aux griffes de vautour, aux yeux de basilic,
Au ris sardonien, aux pleurs de crocodille
Sus ! baveuse limace et rongearde chenille,
Traine-toy sur les fleurs de nos deportemens.
Que les pasles jaloux de nos contentemens,
Esprits rebarbatifs, ames noires, revesches,
Sepulcraliers corbeaux, malheureuses chevesches,
Aguignent de travers nos belles actions,
L'invincible soleil de nos perfections
N'en prodiguera moins ses desirables flames;
Les libres passe-temps de nos gentilles ames
Feront voler la poudre aux yeux de nos censeurs.

Vous donc, petits grimaux, le deshonneur des sœurs
Cheriles, qu'Alexandre, en ses humeurs gaillardes,
Faisoit par ses laquais contenter en nazardes;
Tiercelets de poëte, entendemens forbus,
Qui croyez meriter les palmes de Phebus
Quand vous savez rimer cheville avec grenoüille,
Qui n'emportez jamais que le prix de l'andoüille,
Broüillons, allez chanter vos vers sur le pont Neuf.
Mais quoy ! vous trouveriez à tondre sur un œuf !
Rongez donc, deschirez, venimeuses harpies,
Les familles, les mœurs, les maisons et les vies ;
Nous ne vous craignons point, hiboux : vos yeux obtus
N'oseroient regarder l'esclat de nos vertus.

Vertus qui seules vont eschauffans nos courages,
Ne palliant jamais de pretendus naufrages,
L'infame banqueroute, ains pour le chapeau verd
D'honorables lauriers nostre front est couvert.

Nostre humeur joviale abhorre une ame avare,
Nous condamnons aussi l'insolence d'Icare,
L'orgueil de Phaëton; reglant nos passions,
Nous plantons une borne à nos affections.

Un affamé desir de costoyer les princes,
De tenir en nos mains le timon des provinces,
D'avoir voix en chapitre et, trop ambitieux,
Tenir les premiers rangs au tribunal des dieux,
Ne nous moleste point : ces Athlas brigue-charges,
Qui veulent tout porter sur leurs espaules larges,
Enfin ployent l'eschine, et les Cieux, estonnez
De voyr croistre si haut ces geants terre-nez,
Font pleuvoir sur leurs chefs la tempeste et le foudre.
Le tonnerre ne met que les palais en poudre,
Les taudis des pasteurs sont francs de ses revers ;
Le vent qui les sapins sape et porte à l'envers,
Pardonne au terebinthe, et ces grandeurs sublimes
Ne grimpent dans le ciel que pour cheoir aux abismes.

Les faveurs des grands roys ne sont à mespriser,
Mais c'est un bel esprit qui en sçait bien user ;
Une grande fortune est superbe et farrouche,
C'est un roide torrent, un cheval fort en bouche :
Rien de plus indomptable et de plus orgueilleux
Qu'un plebée avancé aux grades sourcilleux.

Il se faut souvenir du glaive de Damocles,
Contempler son berceau, imiter Agatocles,

Qui de fils de potier monarque devenu,
Pour n'oublier l'estoc dont il estoit venu,
Se fit tousjours servir en vaisselle de terre.

Nous allons en dançant aux perils de la guerre :
La bruyante trompette au fanfare esclatant,
Le fifre eveille-cœur, et le tambour battant,
Le gronder des canons, le cliquetis des armes,
Le hennir des chevaux et les cris des gens-darmes
Portent à vostre oreille un ton plus ravisseur
Que les pleureux accens d'un luth ensorceleur.

Les entrailles des morts nous sont des cassolettes,
La sueur nostre baing, le sang nos savonnettes;
Le salpestre nous est un musc delicieux.

Fiers, fumeux, forts, felons, foudroyans, furieux,
Fendons, fondons, froissons, foudroyons en furie
Les scadrons plus espais de l'armée ennemie.

Nous sçavons comme il faut braquer un couleuvreau,
Assieger une ville et bloquer un chasteau,
Apliquer un petard, creuzer une tranchée,
Rouler une machine et, la teste panchée,
Une bresche assaillir, lancer roide le dard,
Se parer du rondache et forcer le rempart,
Se saisir des lieux forts et, maistres de la place,
Estonner les vaincus d'une superbe audace;
Ou bien à la campagne un scadron animer,
Fondre dedans un gros, un bataillon fermer,
Visiter tous les rangs, disposer une armée,
Choisir son ennemy, chamailler de l'espée,
Faire à temps la retraite et remporter guerriers,
Les bras rouges de sang, les fronts ceintz de lauriers.

Nos ames, de tout temps preferent, martiales,
Les travaux de la guerre aux dances nuptiales,
Pourveu quelle soit juste et que pour nostre roy
Nous combattions rangez du party de la foy,
Non d'un pretexte faux, plastré d'hipocrisie,
Caphars, faire semblant d'extirper l'heresie,
Pour ne donner loisir aux fideles subjets
D'interpreter en mal nos orgueilleux projets,
Avoir intelligence avec les adversaires,
A l'Estat ebranlé nous rendre necessaires,
Fomenter les discords et bastir nos grandeurs
Du desastreux debris de nos competiteurs.

Il ne se void que trop de tels mutins au monde,
Qui, vrais monstres marins, ne sont jamais sur l'onde
Que quand il fait tourmente et que l'ambition
Pousse l'Estat en proye à la rebellion.
Non qu'ils soyent poinçonnez d'une immortelle gloire;
Mais ces rusez chameaux ne veulent jamais boire,
Si l'eau n'est agitée, et l'on void peu souvent
Ces prodiges en l'air, s'il ne fait un grand vent;
Ces rampans escargots n'ayment que les tenebres,
Ces phantosmes, tousjours hantent les lieux funebres,
Ces petits vipereaux, matricides cruelz,
Deschirent en naissant les boyaux maternels;
Si l'air n'est orageux, s'il ne fait du tonnerre,
Ces insectes jamais ne pleuvent sur la terre;
Ces affreux chahuants soufflent (du battement
De leurs aisles) la meiche, afin que dextrement
Ils se gorgent de l'huile; enfin, ces ames doubles
Ne peschent jamais mieux que quand les eaux sont
[troubles.

Nous irions volontiers nos esprits captivans
Soubz les loix de la muse, afin d'estre sçavans,

Mais l'on ne donne plus les charges honorables
A ceux qui sont notez les plus recommandables
En sagesse, doctrine et probité de mœurs.
Les lauriers des vertus, sont-ce pas les honneurs?
Vendre les dignitez, mettre en priz les offices,
Est-ce pas eriger des idoles aux vices,
Spolier la vertu et descourager ceux
Qui suivent le sentier des hommes vertueux?

Quoy donc! ces beaux esprits, ces cervelles pestries
Des mains de la vertu, ces ames enrichies
Des thresors d'Apolon, ces favoris des sœurs,
Ces doctes bouches d'or, ces hommes des-jà meurs,
De qui les actions sont autant de merveilles
Et les graves discours des paradis d'oreilles,
Ces Metelles prudents, discrets Thimoleons,
Justes Aristidés, courageux Phocions,
Bref, ces hommes, de mise incogneuz dans les villes,
Au croc d'oysiveté roüilleront inutiles;
De l'ingrate Fortune œilladez de travers,
Homeres, pour du pain composeront des vers,
La pauvreté en croupe; et tandis des gavaches,
Qui n'ont jamais appris qu'à trousser leurs moustaches,
A dompter leur rotonde, à cajoler en cour,
A godronner leur fraize et à faire l'amour,
Tiendront les premiers rangs, respondront les oracles;
Et par tels jeunes saints se feront les miracles.

S'il est quelque lourdaut estropié d'esprit,
Qui à peine son nom puisse mettre en escrit
Et qui n'ait jamais eu le foüet qu'en la cuisine,
Pourveu qu'au nombre d'or il joigne la routine
De madame Chicane, il luy sera permis
D'estre juge au village, en despit de Themis.

Qu'on aye avec Midas les oreilles d'un asne,
C'est assez de porter une longue sutane,
La robe, le bonnet, et d'un pas racourcy
Marcher en bonne morgue et froncer le sourcy.

Que l'on renverse donc les fameuses escoles
Des universitez ! Arriere les Bartoles,
Les Baldes, les Jasons et les Justinians !
L'homme est fol d'employer les meilleurs de ses ans
A tourner ces cayers et vivre en solitude
Sur les livres relants d'une poudreuse estude,
Puis qu'aux charges d'honneur l'on void doresnavant
Parvenir le plus riche et non le plus sçavant.
L'on perd l'huile et le temps à courtiser la muse,
Ouy, doctes, croyez-moy : la muse vous amuse ;
Vous ferez mieux d'aller d'une sordide voix,
Crocheter à la cour les oreilles des roys,
Contraindre vos humeurs, dissimuler le vice,
Jusques aux muletiers offrir vostre service,
Happer l'occasion, flatter les courtisans,
Voir les ambassadeurs, hanter les partisans.
Par ces inventions plustost que par science,
Vous pourrez escroquer la premiere seance
D'un splendide senat, où sans dire Febé,
Aurez pour vostre part la crosse d'un abbé.

O siecle ! ô temps ! ô mœurs ! grand roy en qui abonde
Plus de grace qu'en roy qui fut jamais au monde,
C'est de vous qu'on espere un remede à ces maux.
Reposé quelque peu des belliqueux travaux,
Quand de vos bras vainqueurs la rebelle Discorde,
Serrée estroittement, cri'ra misericorde,
Et que vous foulerez souz les pieds vos mutins,
Le bon ange royal qui ourdit vos destins

Fera que des vertus vostre ame enamourée
Revoquera des cieux la saincte vierge Astrée,
Les hommes de merite irez recompensant,
Justice et Pieté s'iront entre-baisant,
Vous cherirez la muse, et les doctes poëtes,
Saints truchements des dieux, seront vos interprettes.

Nous banissons encor' tous ces monopoleurs,
Uzuriers, publiquains, peagers, gabelleurs,
Fermiers, mallétotiers et forgeurs d'avisoires,
Stimphalides oyseaux qui de leurs griffes noires
De nostre bon Phinée empoisonnent les mets.
Abismes de l'Estat qui n'emplissent jamais,
Chancres devore-peuple, esponges alterées,
Ne serez-vous jamais jusqu'au sang pressurées ?

France (jadis sans monstre entre les nations),
Abismée aujourd'huy dans ses corruptions,
Formille de serpens, et plus qu'autre regorge
De ces loups affamez qui luy couppent la gorge,
Qui luy mangent, ingrats, la laine sur le dos,
Et luy succent le sang et la mouëlle des os.

Ses loix font le procez aux larrons domestiques,
Mais les concussions, brigandages publiques,
Sordides peculats, y sont sans chastiment.
Princes, si vous souffrez regner plus longuement
Ces pestes parmy nous, permettez que l'on die
Que c'est ouvrir la porte à toute vollerie,
Approuver le larcin et faire en ces malheurs
D'un opulent empire un dezert de volleurs :
Tout est à vendre en France, on ne fait plus qu'attendre
Que dans un escriteau soit mis : Royaume à vendre.

Combien retourne aux rois de tant et tant d'imposts,
De subsides, d'emprunts, d'amendes et de gros,
De daces, de tributs, de douannes, gabelles,
De tailles, de taillons et d'offices nouvelles ?

C'est la hydre de Lerne en testes foisonnant ;
O indomptable Hercule ! où es-tu maintenant,
Affin d'exterminer cette maudite engence ;
Mais, Louys est-il pas l'Hercule de la France ?
Facent les cieux benings que ces monstres pervers
N'ayent qu'un col ensemble, affin que d'un revers
Il en purge le monde, envoyant ces sangsues
(Du sang du pauvre peuple avidement repues),
Croistre d'imposts nouveaux le havre d'Acheron,
Et doubler le peage au nautonnier Charon.

Grand Roy, pourmenez-vous des Alpes hiberiques
Jusqu'aux derniers confins des landes Armoriques,
De la mer provençalle aux Normands belliqueux.
A qui sont ces chasteaux ? ces palais somptueux ?
Ces louvres ? ces madris ? à qui ces terres nobles ?
Ces parcs delicieux ? ces forests ? ces vignobles ?
A qui ces beaux jardins ? ces poissonneux viviers ?
Ces meubles precieux ? ce monde d'estaphiers ?
A qui ce train splendide et ces dames parées ?
Ces carosses, branquarts et litieres dorées ?
A vos financiers (sire), à ces gros partisans,
Extraicts pour la pluspart d'infimes paysans,
Champignons d'une nuict, charlatans, gens d'affaires,
Alquimistes mattois qui savent bien extraire
L'elixir de la bource et transmuer encor
Les montagnes de sel en riches fleuves d'or !
Au reste, ces frellons consomment en delices
Lo jçurnalier labeur des abeilles nourrices.

Faut-il faire piaffe en superbes harnois,
En nombre de chevaux, faire joustes, tournois,
Mascarades, festins, tenir berlans et dances,
Ces coups sont reservez à messieurs des finances,
Et puis vous serez riche ! Abus, tant de ruisseaux
Qui portent à la mer leurs tributaires eaux,
Plus riche ne font pas l'amphitrite Nerée,
Car des astres ardens la lumiere alterée
En consomme à mesure et boit plus de vapeurs
Que Thetis ne reçoit en ses vastes rondeurs
De fleuves hommagers. Aussi jusqu'à la lie
Epuisez les tresors de vostre monarchie,
Rançonnez vos subjets, levez imposts nouveaux ;
Sur les choux, les oignons, la moustarde et les aux,
Que les nopcieres loix, les tombeaux mortuaires
Et les accouchemens soient encor tributaires,
Vous serez tousjours pauvre et vos coffres seront
Les cruches de ces sœurs qui jamais n'empliront,
Tandis que l'on verra, partant d'obliques courses,
Serpenter çà et là vos pactolides sources,
Tant de ces feux gloutons à mesure humer
Les flots qui se vont rendre en vostre large mer,
Et que vous permettrez tant de mains larronnesses
Conter sur le tapis vos glueuses richesses,
Car tousjours ceste paste adhere entre les doigts,
Comme il arrive à ceux qui petrissent la poix.

En un mot, grand Louys, ceste bastarde race
De hagards esperviers ne va pas à la chasse
Que pour manger la proye, et ces chiens mastinez
Sont les premiers tousjours au gibier acharnez,
Mais c'est pour baudement en faire la curée.

Il est vray que pour rendre à jamais asseurée

Vostre double couronne, estre plus redouté,
Et garder la splendeur de vostre majesté,
Il faut que maints tresors vostre arsenac enserre
(Puis que l'or et l'argent sont les nerfs de la guerre),
Mais, nous vous dirons (sire) un salutaire advis
Pour rendre en peu de temps vos desirs assouvis,
Pour vous faire un Cresus en tresors innombrables,
Augmenter vos moyens par moyens convenables,
Vous rendre à l'estranger redoutable à jamais,
Et faire de la France un temple pour la Paix,
Sans que vos bons sujects fidelles catholiques
Servent plus de pasture à ces ours fameliques.

Suprimez tout premier les estats superflus
Des nouveaux officiers, et ne permettez plus
Diviser en ruisseaux la mer de vos finances;
Abolissez le luxe et toutes les bombances,
Ne donnez qu'aux esprits de calibre et de choix :
La liberalité est bien seante aux rois,
Pourveu qu'aux vertueux tousjours elle s'applique.

Pour ces guespes flateurs, peste de republique,
Qui de venteux discours vous repaissent souvent,
Repaissez-les aussi de promesse et de vent,
Biffez de vostre Estat ces poëtes infames,
Ces muses de bordeau, ces maquerelles ames,
Ces rabobelineurs de missives d'amour,
Ces Petrarques transis, cerveaux percez à jour,
Couratiers de Cypris, maquignons d'amourettes,
Ces momes gaudisseurs, et payez en sornettes
Un tas de basteleurs, bouffons enfarinez,
Et de coupe-jarets au meurtre destinez ;
Que ces grands avaleurs de charettes ferrées

Qui passent tout le monde au fil de leurs espées,
Ces fendeurs de nazeaux que l'on void aujourd'huy
Venger à prix d'argent les passions d'autruy,
Qui n'ont de leur estoc que l'espée et la cappe,
Gens de sac et de corde, aillent, chez le satrape,
Les fendre jusqu'aux dents, et que leurs pensions
Soyent prises desormais sur les pretentions
Du grand soudan de Perse, ou qu'ils aillent, bravaches,
Sur les murs du grand Cayre arborer leurs pennaches !

Lors ayant retranché tant d'agrestes rinceaux
Qui de seve privoyent les naturels rameaux,
Vos lys reverdiront, et leur plante feconde
D'un beau feuillage épais reverdira le monde ;
Vos planchers gemiront souz les monceaux de l'or,
Vos grands coffres de fer regorgeront encor
Et repandront, crevez, leur nombreuse chevance

Lors un siecle doré rajeunira la France,
Les destins à l'envi caresser vous viendront,
Tous les roys estrangers bien-heureux se tiendront
D'appuyer leurs Estats de vostre nom auguste.
Ils apprendront de vous comme il faut estre juste,
Et vos peuples, regis d'un monarque si bon,
N'auront au cœur gravé que *Louys de Bourbon*.

FIN.

LES GUERRIERS VOLONTAIRES.

Or qu'un feu de jeunesse en nos veines bouillonne,
Que d'une brusque ardeur l'indomptable Bellonne
Nous eschauffe le sang, grand roy, l'honneur des roys,
Puis que nous sommes nez pour fléchir souz vos loix,
Nous venons vous offrir au milieu des alarmes
Nos corps, nos biens, nos vœux et nos fideles armes,
Bien heureux de mourir de playes tout couverts
Aux pieds d'un tel monarque, honneur de l'univers,
Miroir des palladins, dont la dextre guerriere
Aux yeux des plus vaillans fait voller la poussière,
Qui s'aplanit des-jà d'un fer victorieux,
En despit de Fortune, un sentier dans les cieux.

Vous donc, enfans de Mars, rouges foudres de guerre,
La terreur et l'effroy de l'estrangere terre,
Dont les bras tant de fois ont nos champs empourprez
Du sang des ennemis, gardes des lys sacrez,
Braves et vrais François, vassaulx incorruptibles,
Donnez place parmy vos troupes invincibles
A ce scadron royal, qui brusle comme vous
D'un desir d'employer la fureur de ses coups
A repousser l'orgueil de ses subjects rebelles,
Mutins, capricieux, libertins, infideles,
Qui ne veulent des rois que pour estre fauteurs
De leurs impietez ; gentils reformateurs
Qui, secoüant les loix de nostre monarchie,
D'un royaume voudroient faire une oligarchie,
Afin qu'à la faveur de ces profusions
Pullulast le venin de leurs corruptions,

Et qu'aux troubles civils toutes mœurs debordées,
L'insolente heresie eût ses franches coudées.

L'Escosse l'esprouva quand un nommé Stuard,
Apostat frauduleux, desesperé bastard,
Abandonnant la nef de l'Eglise romaine,
Fit la guerre à sa sœur et legitime reyne.

L'Angleterre le sçait, quand son Elizabet
Du royal sang de France arrosa un gibet.

Les peuples que le Rhin de ses ondes embrasse
Sçavent bien qu'apporta la libertine audace
D'un moyne deffroqué; Thoulouze a mille fois
Pleuré les cruautez des ribaux Albigeois.

Ces flots impetueux ont esbranlé l'empire,
Frize, Brabant, Hollande en sçauroient bien que dire,
Mais la France sur tous void et sent pulluler
Ce poison dans ses reins, et n'en oze parler.

Combien de fois nos champs ont servy de theatres
Aux tragiques complots de ces opiniastres?
Combien de fois la terre a gemy sous le faix
Des soldats revoltez? O mutins trouble-paix!
Rongerez vous toujours (engeance de vipere)
Le ventre nourricier de vostre pauvre mere,
De France, qui vous a si doucement traictez!
De quelle fiere rage estes vous transportez,
Deschirer la patrie en vos griffes cruelles?
Ayant succé le laict, arracher les mamelles?

Quoy! faut-il cependant que tant de nations
Fument sous le brazier de nos dissentions,

Le Turc double sa force, et que jusqu'à nos portes
Retentisse le bruit de ses fieres cohortes ?
Donc, faut-il que ces chiens, à l'aize triomphans,
Viennent ravir le pain de la main des enfans,
Non contens qu'autre fois nos guerres intestines
Les permirent rentrer aux terres Palestines ?

Le Turc est maintenant le favory des cieux,
Le chery de Fortune et le mignon des dieux ;
Toutes les nations tremblent espouvantées
Au bruit prodigieux de ses armes vantées.
L'Orient, l'Occident, le Midy, l'Aquilon,
Ont oüy son tonnerre, et depuis le sablon
Du Strimon glacial jusqu'aux rives du Gange,
Tout redit ses vertus, tout chante sa loüange.

L'Egiptien le craint, le Hun, le Libien,
Le More, le Cretois, le Juif, le Phrigien,
Le Perse, le Medois, le Bactre, le Sarmate,
Le Scithe, le nomade et le fier Sauromate.

Bref, tout cela qu'enceint l'Inde, fleuve perleux,
L'Euphrate aux longs replis, le Tigre impetueux,
Le Nil aux sept canaux, le flot Tiberiade,
Le Palus Meotide et la mer Caspiade,
Le Danube, l'Hipane et le sacré Jordain,
Adorent son croissant, et semble qu'en sa main
La Fortune enchaisnée après son char galoppe ;
Mais un petit royaume enfermé dans l'Europe
Luy donne l'espouvante, et peut, audacieux,
Arracher ses lauriers d'un bras victorieux.

C'est le brave François, nation magnanime,
Superbe, belliqueuse, et qui fait moins d'estime
Des orages de Mars que des vents du printemps :

La guerre et les combats sont ses dous passetemps;
Mais ce brave Isadas, ce geant, ce collosse,
Qui met Athos sur Pinde et Pelion sur Osse
Pour escheller le ciel ; cet athlette indompté,
Surmontant tout le monde et de nul surmonté,
Se surmonte soy mesme, et, cruelle furie,
Avec ses propres mains il s'arrache la vie

Cessez, Poulpes, cessez de vous manger les bras ;
Touchez d'un repentir, jettez les armes bas ;
Les deux genoux flechis, les yeux baignés de larmes
Implorez la mercy de ce grand roy des armes,
Ou cantant de Marot le psalme armonieux,
Criez : *Misericorde aux pauvres vicieux*,
Nostre prince est tout bon ; helas ! vos recidives
N'ont que trop esprouvé ses bontés excessives.

Ce lion genereux n'a point de cruauté,
Ce foudre ne peut rien contre l'humilité,
Ne cerchez d'aignillon à ce roy des abeilles.
Comme ses actions sont toutes des merveilles,
Il est dans les combats un rapide torrent
Qui renverse, saccage et brise, violent,
Tout obstacle opposé. Mais sonnez la retraitte,
Vainqueur, il semble alors une mole ondelette
Dont le cristal roulant sur des petits cailloux
Nous provoque au sommeil par son murmure doux.

Ne vous flattez donc pas : ce prince très auguste
Est clement, il est vray, mais aussi est-il juste ;
S'il a des pieds de plomb, il a des bras de fer
Pour vous noircir de coups et pour vous estouffer.

Puis il ne faut jamais se joüer à son maistre.

Ces courages de chaux, ces esprits de salpestre,
Qui comme les dauphins n'ont jamais de repos
S'ils se sont agitez et bercez par les flots
De la sedition, pestes de republique,
Boute-feux de l'Estat, semence diabolique,
Infames criminels de leze majesté,
Je dy, ces Rochellois, qui meuz de nouveauté,
Ont cent fois secoüé le joug de nos monarques,
Porteront quelque jour les vergongneuses marques
De leur rebellion empreintes sur leurs fronts,
Quand le *Juste Louys*, lassé de tant d'affronts,
Noyera dans le sang ceste ville rebelle.

Nos neveux diront lors : Icy fut la Rochelle,
Retraitte de brigands, spelonque de mutins
Qui vouloyent, impudens, gourmander les destins,
Et (contempteurs des roys) vouloient, pleins d'arrogance,
Bastir une Venise au milieu de la France,
Qui rongeoient leur patrie et qui n'estoient jamais
En paix que dans la guerre, en guerre qu'en la paix.

Que ces membres pourris extirpez de l'Église
Aillent empoisonner les flots de la Tamise
(Dira lors nostre Roy), aillent du Prestre-Jean
Vindiquer les abus, reformer l'Alcoran,
Catéchiser le Turc, convertir les nomades,
Et arborer la foy dans les isles Ciclades;
Bref, que le Rochellois aille chercher un roy
Qui fasse comme luy banqueroute à la Foy.
Aussi bien n'ay-je peu soubs mon obeissance
Dompter de ce mutin la mutine arrogance,
Ny captiver le cœur de ce peuple insolent.
C'est un vent d'aquilon qui est trop violent,
Un cheval eschappé qui sans resne et sans bride

Brutalement galoppe où son instinct le guide,
Qui mord, bondit, regimbe et s'effarouche, alors
Qu'on veut l'enchevestrer et lui mettre le mords ;
Un disciple de Bache, une Evante enragée
Qui a, le thirse au poing, sa race saccagée ;
Un jeune cerf en rut qui brame, brise, rompt
Tout cela qui s'oppose aux branches de son front;
Bref, cet acariastre en veut faire à sa mode :
Tous rois lui sont suspects, toute loy incommode ;
Il abhorre sur tout les supresmes degrez,
Tant ceux du seculier que des ordres sacrez ;
Cet esprit possedé d'une infernale rage
Ne veut point d'autre loy que le libertinage ;
Tout servage il deteste, et son ambition
Ne respire que meurtre et que rebellion.

N'aprehendez-vous point ce foudroyant tonnerre ?
Qu'attendez-vous encor? Ceste maudite guerre
N'a t'elle assez versé de sang de toutes parts?
Ne vous suffit-il point que vos ingrats remparts
Ont veu meurtrir la fleur des plus courageux princes
Qui regirent jamais les gauloises provinces ?
Craignez-vous point son sang vous estre cher vendu ?
Pensez-vous que la France en sa perte ayt perdu
Tout espoir de vengeance, et que les justes astres
Ne repleuvent sur vous ces publiques desastres ?

C'est le fort bras de Dieu qui combat pour Louys.
Les cris des bons François dedans le Ciel oüis
Obtiennent du Très Haut journaliere assistance ;
L'ange conservateur du sceptre de la France
Marche tousjours en teste et maintient en tout lieu
Le party de nos roys, roys images de Dieu
Où sont gravez les traicts de sa grandeur en terre.

Puis, se peut-il trouver une plus juste guerre ?
Où trouvez-vous escrit aux cayers de la Foy
Qu'un vassal soit permis d'armer contre son roy,
Se deffier de luy, tenir villes d'ostage,
Canceller ses edits, troubler son heritage,
Partager son royaume et glisser dans les cœurs
D'un peuple fausse-foy de paniques terreurs ?
Que diroit-on aux pieds s'ils vouloient entreprendre
Sur l'office du chef? Si l'œil vouloit entendre
Et les mains discourir, leur sereit-il permis ?

Quand sera vostre esprit à la raison soumis ?
Quand vous contiendrez-vous dans l'enclos de vos bornes ?
Quand rabaisserez-vous vos orgueilleuses cornes ?

Mais j'adresse, grand Roy, aux rochers mes discours,
Je flatte un maniaque et sermonne les sours :
Le mal est en l'extresme, il y faut le cautere.
Puis on a beau prescher qui n'a soin de bien faire,
Assez ma langue n'a de ravissans chainons ;
Il y faut employer la bouche des canons,
Traicter la paix en roy : Cesar avec Pompée
Ne doit capituler, sinon à coups d'epée.

Mais il faut des soldats, et non pas des voleurs,
Il faut des conseillers, et non pas des flatteurs,
Davantage de guerre et moins de pillerie :
Se faire des mignons d'une race aguerrie,
Et non de ces doüillets, effeminez esprits,
Qui n'ont de la valeur qu'aux combats de Cipris,
Dont l'epée est pucelle et dont la chair molasse
Ne sceut jamais porter le faix d'une cuirasse

Pour nous, epoinçonnez d'une louable ardeur,
Nous offrons à servir vostre illustre grandeur,

Promettant sur l'autel de vos loix souveraines
Que tant qu'il y aura du sang dedans nos veines
Nous irons l'espanchant (légitimes François)
Pour maintenir la Foy, la Patrie et nos Roys.

FRINGALET.

Nopce, nopce, par la morgoy !
A un bel esprit comme moy,
Fortune est toûjours favorable.
O l'estat sur tous honorable,
O que de biens, ô que d'honneurs,
Que de presens, que de faveurs,
De reverences, de promesses,
D'applaudissemens, de caresses,
Depuis que j'obtins à la cour
L'estat de messager d'amour,
Et qu'Angoulevent l'autentique
En la faculté venerique
Me fit passer en un bordeau
Mes licences de maquereau !

Ce fut chez la dame Isabelle
Qu'un jour de feste solennelle
Vindrent bien cinquante putains
De Paris et des lieux prochains.

Il y avoit des villageoises,
Des chambrieres, des bourgeoises,
Des damoiselles de trois jours,

J'en vis maintes dont les atours,
La noblesse et la seigneurie

Relevoient de la friperie ;
Entr'autres deux belles estoient,
Qui d'habits pompeux esclattoient,
Que je vy après par fortune
Au cloistre de Sainte Opportune ;
Je vy la belle Jeanneton
S'abandonner pour un teston ;
Puis, aupres de la cheminée,
La grand' damoiselle Renée,
Qui discouroit de ses amours
Avec un soldat de velours.
En un des angles de la salle,
Je vy la grosse Mareschale
Qui rempendantoit quatre dents,
Pour reparer les accidens
De sa bouche demantelée.
Après, je vy une assemblee
De dames qui tenoient leurs plaids ;
C'estoient mercieres du palais
Qui discouroient de leurs malices,
De leurs fards, de leurs artifices,
Et des bons tours qu'ils mettent sus
Pour faire leurs maris cornus.
J'en vy deux qui se vermeillonnent.
Et leurs cheveux passe-fillonnent,
Pour mieux les marchands allecher.
J'en vy une autre se cacher,
Honteuse de se voir ridée
Comme une aposteme vuidée,
Et que son corps vieillard n'est plus
Propre aux tordions de Venus.

J'en vy deux plus cointes et gentes
Qui se lavoient d'eaux astringentes,

Et devenoient en s'etuvant
Pucelles comme auparavant.

Puis, je vy deux Orléanoises,
En grandes et cruelles noises,
A qui leveroit le plus haut
L'echine en l'amoureux assaut.

Une autre, devant une glace,
Composoit son ris et sa grace,
Et montroit à ses yeux mignards
Comme il faut feindre des regards
Pleins de feux, d'appas et de charmes.
D'autres pleuroient à chaudes larmes,
Voyant leurs ventres augmenter.
D'autres en du pain à chanter
Faisant une assez laide mine,
Prenoient de la therebentine.
D'autres, de plus palle couleur,
La bouche de puante odeur,
La teste chauve et la peau molle,
Venoient de suer la verolle,
D'autres, qui n'avoient que des peaux,
Se faisoient un sein de drapeaux.
Une autre avec une rotie,
Frottoit sa machoire moisie.
Une autre, ayant le front ridé,
Le tenoit jour et nuict bandé.
Une autre, aux vanitez aprise,
Calcinoit le talc de Venise,
Et se l'appliquoit à tastons
Sur son nez, tout plein de boutons.

Une autre enrageoit toute vive
De se voir, si jeune, captive

Sous les loix d'un facheux mary.

L'autre asseuroit son favory
De l'aimer d'une amour certaine
Tant que sa bourse seroit pleine,
Mais que, si son argent failloit,
Son amour aussi failliroit.

L'autre disoit, toute follastre,
Que son mary estoit de plastre,
Et qu'elle aymoit autant coucher
Pres d'un insensible rocher.

Une autre disoit, dépiteuse,
Qu'elle n'estoit point amoureuse,
Mais qu'elle avoit ecrit au cœur :
Plus de profit et moins d'honneur.

J'en vy une autre plus poupine
Qui se vantoit à sa voisine
Qu'elle sçavoit du jeu d'amours
Toutes les ruses et les tours :
Comme il faut feindre, d'un œil louche,
Une pamoison sur la couche,
Comme il faut faire les doux yeux ;
Puis, tout flambans et furieux,
Faire semblant d'estre en colere,
Afin de mieux taster l'artere
Des pauvres amoureux transis ;
Comme il faut voûter ses sourcils
Et les cambrer en petite arche,
Danser en lascive demarche,
Branler le corps, porter son bois
Comme une amazone aux tournois.

Je vy une jeune deesse
Qui laissoit flotter de sa tresse
Des petits frangeons d'or épars,
Qui, secoüez de toutes parts
Du vent qui, follastre, s'en joüe,
Ombrageoient les lys de sa joüe.
Ses yeux estoient deux beaux soleils,
Ses levres deux coraux vermeils ;
Ses dents, blanches et yvoirines,
Sont deux rangs de perlettes fines,
Son beau sein flottoit jumelet
En deux montagnettes de laict ;
Sa gorge blanche aux veines noires
Ressemble ces pilliers d'yvoire,
Par l'expert graveur ombragez
De filets d'ébene rangez.
Celle-cy disoit, arrogante,
Qu'elle estoit bien la plus sçavante
Aux embrassemens amoureux,
Et qu'en ces plaisirs doucereux
Elle restoit infatigable.
Allez, vilaine insatiable,
Ce dit la Du Moulin alors,
J'employe en ces brusques efforts
Aussi bien que vous ma journée !

Va, farcineuse haquenée!
(Ce dit la fringante Catin),
Les postures de l'Aretin
Tu ne mis jamais en usage.
Vrayment, tu as un beau visage,
Si la verolle ne rongeoit
Ton nez, qui jadis s'allongeoit
Comme la peautre d'une toüe,

Et toy, dont la pendante joue
Semble aux machoires d'un limier,
Ta bouche, l'odeur d'un fumier,
Bossuë devant et derriere,
Comme une double gibeciere.

Ma foy ! ce dit la vieille Alix,
Vous estes en mache-coulis :
Le haut defend du bas l'entrée.

Tais-toy, maquerelle effrontée !
(Dit la Greniere aux gros tetins)
Tu feras l'un de ces matins
La procession par la ville,
Pour avoir debauché la fille
D'un archange du Chastelet.
Alors mes garces au collet,
A belles dents et aux injures,
S'entre-peignoient leurs chevelures,
A coups de poings, de pieds, de grifs
S'entre-dechiroient leurs habits ;
Perruque en l'air, perruque en terre,
Tout estoit lors de bonne guerre.

L'une, au lieu de son scoffion,
Prenoit quelque gras chapperon ;
Une autre, au lieu de son aiguille,
Arrachoit une peccadille ;
L'autre prenoit pour son butin
Les poches d'un vertugadin ;
L'autre, pour sa glace cassée,
Prenoit une echarpe frangée ;
L'autre, pour son bust egaré,
Un vieil eventail dechiré.

Or, pour calmer ceste querelle,
Chacun à son ayde m'appelle :
Fringalet cy, Fringalet là,
Fringalet, faites le holà !
Fringalet, où sont mes pantoufles ?
Fringalet, j'ay perdu mes moufles ;
Fringalet, ramasse mes nœuds
Et le ruban de mes cheveux.

Donc, embezongné de la sorte,
Voicy que l'on frappe à la porte ;
Je l'ouvre, il entre à poinct nommé
Un galand assez renommé,
Un financier à deux estages,
Un enfonceur de pucelages,
Un furet aux connils privez,
Un denicheur d'oiseaux couvez,
Un succe-levre, un taste-cuisses,
Un carrillonneur de nourrices,
Un fringant redresseur de lits,
Un grand defonceur de chalits,
Un Rodomont souz les courtines,
Un fumeur de terres voisines,
Un rembourreur de jeunes basts,
Un voltigeur entre les draps,
Un grand embrocheur de pucelles,
Un arrondisseur de mamelles,
Un reboucheur de trous vivants,
Un grand rammonneur de devants,
Un metteur de ventres en presses
Et grand persecuteur de fesses.

Au demeurant, ce Goguelu,
Cet Adonis, ce fafelu,
Ce beau fils allumeur de cierges,

Amoureux d'onze mille vierges,
Estoit gay, goffré, testonné.
Brave comme un chou godronné!
Le manteau à la balagnie,
Le soulier à l'academie,
Dedans la mule de velours,
Les jartiers à tours et retours,
Bouffans en deux roses enflées,
Comme deux laictuves pommées,
Le bas de Milan, le castor
Orné d'un riche cordon d'or;
L'ondoyant et venteux pennache
Donnoit du galbe à ce bravache;
Un long floccon de poil natté,
En petits anneaux frizoté,
Pris au bout de tresse vermeille,
Descendoit de sa gauche oreille;
Son collet, bien vuidé d'empois
Et dentelé de quatre doigts,
Se couchoit sur la peccadille,
Comme un hareng sur une grille;
D'un soyeux et riche tabit
Estoit composé son habit;
Le pourpoint en taillade grande,
D'où la chemise de Hollande
Ronfloit en beaux boüillons neigeux,
Comme petits flots ecumeux;
Le haut de chausse à fond de cuve;
La moustache en barbier d'estuve
Et recoquillée à l'écart,
Comme les gardes d'un poignard;
La barbe confuse et grillée
En piramide estoit taillée,
Ou en pointe de diamant.

Ce mignon allait parfumant
Le lieu de son odeur musquée.
La mouche, à la tempe appliquée,
L'ombrageant d'un peu de noirceur,
Donnoit du lustre à sa blancheur ;
De sa gorge il faisoit sans cesse
Rouler : Adorable princesse !
Cessez, mortels... Fascheux amour ;
Et plusieurs autres airs de cour,
Et machoit, à bouche declose,
Un cure-dent de bois de rose.

Au reste, ce beau gaudisseur,
Ce papelard, ce cajolleur,
Sçavoit tout l'Art d'aimer d'Ovide,
Les Adventures de Floride,
Nerveze, Ronsard, Tahureau,
Amadis, Astrée et Belleau.

Il sçavoit courtiser les dames,
Se feindre des feux et des flames,
Composer en prose et en vers,
Ecrire la lettre à l'envers,
Et casser dessouz la moustache
L'anis confit et la pistache.

Il sçavoit d'un baiser larron
Derober l'ame et la raison ;
Il en donnoit de toutes sortes :
Tantost avec etreintes fortes,
Tantost ne touchant qu'à demy
Le jumeau d'un corail blemy ;
Tantost un sec, puis un humide,

Tantost un prompt, puis un languide ;
Tantost en Mars, puis en Adon,
Puis en Cypris, puis en Junon ;
Tantost en levres toutes closes,
Quelques fois à demy decloses,
Humant goulument tour à tour
La douce poison de l'amour ;
Tantost de sa langue paillarde
Entr'ouvrant la levre mignarde,
Cherchoit, d'un baiser picoreur,
L'ame et l'amour au fond du cœur ;
Puis, si les deux pointes glueuses
De ces deux langues amoureuses
S'entre-rencontrent en baisant,
O le combat doux et plaisant !
L'une roidit, l'autre tremousse,
L'une pousse, l'autre repousse,
L'une lasche, l'autre tient fort,
Et, d'un alternatif effort,
En suçant elles s'entretirent,
Puis toutes moites se retirent.
Bref, je vous livre ce galand
Pour estre bien le plus fringand
Et le plus brusque personnage
Qui jamais fut mis en ouvrage
Au doux attelier de Cypris.
Enfin, ce cavalier sans prix,
Ayant fait en ceste equipage
La reverence à double estage,
De mille discours affetez
Aborda ces jeunes beautez ;
Et lors, de ses mains liberales,
J'eus abondance de reales,
Pour banqueter splendidement.

Voylà mon premier document;
Et le premier college où, sage,
J'appris l'art de maquerellage;
Bel art timbré par l'univers
De mille épithetes divers!

C'est nous qui sommes les oracles
De l'amour et de ses miracles;
Repertoires d'invention,
Registres de production.
Sont-ce pas les darfolettes
Et les messagers d'amourettes
Qui peuplent France de cocus,
Et qui accrochent plus de cus
Que Democrit par ses phantosmes
N'accrocha de menus atosmes?
Qui ont tant planté de croissants
Sur les testes des plus puissants?
Qui ont mis en prix les pistoles?
Qui ont tant appris de bricoles
Et de tordions dru-menus
A nos devotes de Venus?

O bel estat! puisque Mercure,
Dieu de si gentille nature,
Ne dedaigne pas dans les cieux
Estre le maquereau des dieux:
Maquereau fut Jupin encore,
Quant à Vulcan, Ciclope more,
Il fit sa Minerve embrasser,
Afin de le recompenser
Des foudres forgez en la guerre
Contre les geans de la terre.
Et Phebus, qui fait tant du beau,

Fut-il pas encor maquereau,
Quand dans les forests d'Ericine
Il trouva Mars et sa Ciprine
Qui faisoient la beste à deux dos ?
Le dieu qu'on adore en Paphos,
Ce Cupidon que l'on revere,
N'est-il maquereau de sa mère?
Et, si la doüillette Venus
Pouvoit voir ses cheveux chenus,
Et qu'elle cessast d'estre belle,
Seroit-elle pas maquerelle ?
Bref, il n'est pas dessous les eaux
Que les peinturez maquereaux
N'esclattent leurs couleurs insignes ;
Et qui doubte qu'entre les signes,
Ces deux poissons tant lumineux
Ne soient deux maquereaux fameux ?

L'AMOUREUSE HYDROPISIE.

Quel poëte facond ! quelle muse gaillarde
Ce doux mal chantera sans soy-mesme enchan-
Mercure n'eust jamais la voix assez mignarde, [ter ?
Pour ce sujet mignard mignardement chanter.

Mal qui, au commencer, est autant agreable
Qu'en sa declinaison il semble douloureux ;
Mais comment sçauroit-on l'amour estre amiable,
S'il ne meloit du fiel en son miel savoureux ?

Nous, filles qui bruslons de flames amoureuses,
N'estimant en ce monde un plus doux paradis;
Helas ! que nous serions en aymant bien heureuses,
Si nos tetins n'enfloient leurs boulets arrondis !

Ce seroit un beau jeu, si nostre flame prompte
Ne rencontroit de chance au choc de ce poison;
Mais l'excez du plaisir nostre crainte surmonte,
Et nos esprits pasmez y perdent la raison.

Nous benirions l'amour, ses charmes, ses pointures,
Ses fleches, son carquois et ses traicts assassins,
S'il ne falloit jamais allonger nos ceintures,
Ny decouvrir au jour nos amoureux larcins.

Si ce nectar germeux, sans enfler nostre ventre,
Finissoit sa vertu en la fin du desir,
Ou bien s'il en sortoit aussi doux qu'il y entre,
Nous aurions peu de crainte et beaucoup de plaisir.

O levain trop fecond, ô dangereuse enfleure,
Que vous nous vendez cher nos esbats amoureux !
Helas ! qui eust pensé que si douce piqueure
Eust trainé quant et soy tant d'effets douloureux ?

Celle à qui un mary luy sert de couverture
Ne trouble comme nous son plaisir d'un ennuy;
Ains, un sot à l'espreuve admire la peinture
D'un pourtraict façonné par le pinceau d'autruy.

Mais ce qui plus nous fache est de voir que nos meres
Nous martellent de coups sans leur avoir forfaict,
Si ce n'est un forfaict que d'estre debonnaires,
Logeant l'aveugle, ainsi qu'autres fois ils ont faict.

Meres, pour un plaisir, ne causez tant de troubles ;
Si nous vous imitons, pourquoy vous fachez-vous ?
Le conseil en est pris, le feu est aux estoubles ;
Nous faisons comme vous, vous fistes comme nous.

Vien ça, nous disent-elles (escumantes de rage),
Dy-nous qui t'a vollé ta fresle chasteté,
Afin que le manteau d'un sacré mariage
Couvre le rapt honteux de ta pudicité !

Alors, si nos amans legers et variables
Ne veulent accepter ce joug tant estimé,
Il faut que nous servions de jouets et de fables
Au lubrique examen d'un notaire affamé.

Et bien, la belle fille, où fut-ce, en quelle place
Cet hydropique mal vous vint-il rencontrer ?
Le sentistes-vous point un peu plus chaud que glace ?
Vous promit-il sa foy avant que d'y entrer ?

De semblables fatras, ces aleges de bourse
Drappent sur nostre honneur ; mais si, sans nul espoir,
L'enfant chasse le pere et qu'il prenne la course,
Nos maux sont à l'extresme et nous au desespoir.

Helas (disons-nous lors) ! qu'indiscrettes nous sommes,
De nous laisser surprendre aux rets de ces pipeurs ;
Mal-heureux qui se fie aux promesses des hommes,
Qui n'ont rien plus constant qu'estre constants trompeurs !

Mais en vain nous semons ces plaintes et ces larmes,
Ces imprecations ne nous guarissent point ;
Il n'y a jus, racine, enchantemens ny charmes,
Qui puissent alentir la douleur qui nous poinct.

Or, si la fille est riche et de bon lieu sortie,
Bien devant que le terme on perçoive approcher,
Pelerine d'amour, en quelque metairie,
Comme un sainct de caresme il la convient cacher,

Où ayant achevé ce beau pelerinage,
Et son ventre alegé de son faix de neuf mois,
Il n'y paroit non plus qu'un nez en un visage
Et son vice est remis pour la premiere fois.

Puis, accroissant le prix d'un nopcier hymenée,
De son honneur perdu l'on sauve la moitié,
Car à quelque lourdaut pour femme elle est donnée,
Qui se void aussi-tost cocu que marié.

Si tu trouves (amy) ta besongne parfaicte,
Tu ne dois t'en facher, ni courroucer si fort :
La ville se prend mieux lorsque la breche est faicte,
Le bourg demantelé resiste à moindre effort.

Mais, las ! si l'hydropique est pauvre et dizetteuse,
Elle vend à vil prix si peu qu'elle a de bien,
Et puis chez la grand' Barbe ou chez la fourbisseuse,
Implore le secours de l'art Dictynien.

De ces patrons d'Amour, durant ceste gezine,
Elle apprend mille tours, mille subtilitez,
Et tous les jeux mignards de la belle Ciprine,
Pour vendre la moisson de ses lubricitez.

Courage, disent lors ces sangsuës gloutonnes,
Il ne faut qu'un bon coup pour payer tous ces frais ;
Ne prodiguez donc plus vos jeunesses (mignonnes),
Joignez l'utilité au plaisir desormais.

Le temps fait comme l'ombre, et ces merveilles roses
Qui peignent vostre face enfin se terniront;
Ces beaux œillets declos sur vos levres decloses
Souz l'acier du faucheur quelque jour passeront.

Vos beaux cheveux espars par ondes crespelées,
Qu'un zephire mignard secouë mollement,
Un jour seront tout gris, et leurs tresses meslées
Crasseuses tomberont par faute d'aliment.

Le ruban incarnat de vos levres jumelles
Perdra son vermeillon perdant vostre printemps,
Et les tertres bessons de vos fermes mamelles,
Molasses et fletris deviendront par le temps.

Les fredons decoupez de vos voix amiables
Comme chants de hibou seront mal gracieux;
Vos fronts seront ridez et vos yeux agreables
Deviendront enfoncez, haves et chassieux.

Lors, si la pauvreté talonne vos vieillesses,
Vous maudirez le jour que vous avez ployé
Soubz le joug amoureux vos aymables jeunesses,
En regrettant le temps qu'avez mal employé.

Ainsi, du Far-Messin ces sirenes trompeuses,
Ces esprits peu rusez enchantent tellement,
Qu'ils n'ont si-tost perdu leurs grossesses honteuses,
Qu'ils sont filles de bien comme au commencement.

La faveur qu'ils avoient à un seul departie,
Ils prodiguent à tous pour un prix lucratif,
Et ne retombent plus en leur hydropisie,
Car le melange esteint l'esprit generatif.

Filles, qu'un feu d'amour enflame la poictrine,
Pour crainte de ce mal, ne laissez pas d'aymer ;
Ne perdez à cueillir la rose pour l'espine,
Le plaisir pour la peine, et le doux pour l'amer.

Que si le doux nectar dont vous estes goulues
Dilate quelquefois vostre ventre puceau,
Du sang de vostre sang vos mains ne soient polluës,
Et ne luy servez pas de biere et de berceau.

COMPLAINTE DE LA FRANCE

EN L'AN 1615.

Jusqu'a quand, esprits factieux,
Ressemblerez-vous la vipere,
En deschirant, seditieux,
Les flancs de vostre propre mere ?

Rebelles, que vous ay-je faict ?
Suis-je une marastre cruelle ?
Après m'avoir succé le laict,
Faut-il m'arracher la mamelle ?

Ne sera jamais vostre faim
De mon sang innocent repue ?
Faut-il que j'aye dans mon sein
Nourry le serpent qui me tue ?

Ingrats, est-ce là le support
Que vous devez à la patrie ?
Pourquoy me donnez-vous la mort ?
Vous ay-je pas donné la vie ?

A voir vos gestes triomphans,
J'esperois fortune prospere,
Mais on a veu que tant d'enfans
N'ont fait que destruire la mere.

Si, bons enfans, vous desiriez
Voir ma gloire un jour sans seconde,
Planter mes bornes vous yriez
Au delà des bornes du monde.

Je serois peinte en mille vers
Tracez du fer de vostre lance,
La France seroit l'univers,
Et l'univers seroit la France.

Tous estes d'accord contre moy;
Mais, à part, chaqu'un est contraire,
Et je ne sçay qui seroit roy,
Si vous aviez les lots à faire.

Je verrois demembrer mon corps
En autant de parts que de princes,
Voire j'aurois par vos discors
Autant de roys que de provinces.

Mais si j'entens bien mon calcul,
Si le cerf on juge aux fumées,
Telz geant prez de mon Hercul'
Ne me semblent que des pygmées.

Les princes sont grands, je le croy:
Ce sont petits dieux que j'adore;
Mais font-ils la guerre à mon roy,
Ce sont des demons que j'abhorre.

Que leur sert de voir d'un plein sault
Au ciel leurs grandeurs parvenues,
Puis qu'Ephialte creut si haut
Qu'il fut assommé dans les nues?

Grands princes, que la vanité
Ne vous enfle point le courage :
Plus le soleil est haut monté,
Moins sur la terre il fait d'ombrage.

Quoy ! me saccagez-vous, affin
D'acquerir un renom prophane?
Herostrate pour mesme fin
Brulla le temple de Diane.

Mais soit, rendez-vous immortels ;
Pour moy, dans ces rigueurs si dures,
Je ne sçaurois sur vos autelz
Sacrifier que des injures.

C'est pour venger Henry le Grand,
Voylà le fard qui vous colore;
Ravaillac le tua vivant,
Et, mort, vous le tuez encore.

En luy s'accomplit tous les jours
La fable d'Ovide chantée,
Vous estes les cruels vautours,
Et luy le pauvre Promethée.

Quand vous pointez à tous propos
Contre ses enfans vos batailles,
Est-ce pas troubler son repos
Et ronger encor ses entrailles?

C'est Dieu qui va vos cœurs touchant,
Afin de me rendre plus sage ;
Mais gardez bien, en me mouchant,
De me diffamer le visage.

Mon beau Pactole, dites-vous,
Destourne ailleurs sa riche course ;
Mais ce ruisseau vous fut si doux :
En voulez-vous tarir la source ?

Si le Nil des deniers royaux
N'est plus qu'une vague petite,
Reportez-y tous les ruisseaux
Dont il engraisse vostre Egipte.

Si mon tresor croît ou decroît,
Si quelqu'un j'abaisse ou je monte,
Où trouvez-vous que le roy soit
Tenu de vous en rendre conte ?

Contables ne sont pas les roys,
Que ces chimeres ne vous trompent ;
N'obligez point les roys aux loix :
Les roys font les loix et les rompent.

Leurs liberalitez borner,
C'est estre jaloux qu'on les serve,
C'est Apolon illuminer,
Et vouloir enseigner Minerve.

Mais mon roy dissipe le sien,
Ses mignons trop haut il advance :
Chacun de vous souffriroit bien
Qu'on luy fist present de la France.

Ce n'est pas pour vous ce morceau ;
N'ayez peur que ce coup vous greve :
Tous ceux qui ont part au gasteau
Ne sont pas les roys de la feve.

Vous voulez, c'est nostre debat,
De l'Estat faire à vostre guise,
Reformer l'Estat hors l'Estat,
Et l'Eglise hors de l'Eglise.

Ce sont ces beaux reformateurs
Qui vous coiffent de ce pretexte ;
Les croyez vous ? Sont des menteurs
Dont la gloze passe le texte.

Ces fusils de sedition,
Ces amphibenes au cœur double.
N'ayment que la dissention,
Affin de pescher en eau trouble.

Je sçay qu'il vous fache beaucoup
De voir en cour tant de desordre ;
Mais tout chien qui abboye au loup,
N'a pas tousjours dessein de mordre.

Puis, voulez-vous, petits Phebus,
Dissipper ces sotizes vaines ?
Dissipez premier les abus
Dont vos maisons sont toutes pleines.

Et vous, petits gentils-hommeaux,
Qui me vendez la paix si chere,
Gardez bien que de tous ces maux
Vous ne portiez la folle-enchere.

Vous dites mes princes avoir
Quelque raison en leur discorde :
Tenez-vous en vostre devoir,
Et ne touchez pas ceste corde.

Le roy sçait bien comme il les doit
Ranger par amour ou par force :
Fol est celuy qui met son doigt
Entre le bois et son escorce.

L'aragne attrape les bibets
Sans plus en ses toiles subtiles,
Petits larrons sont aux gibets
Et les plus gros sont dans les villes.

L'on dit que le foudre n'abat
Que les arbres les plus superbes,
Mais le tonnerre de l'Estat
Ne fond que sur les basses herbes.

Maint Phaeton regir voudroit
Le char de nostre republique ;
Mais en tresbuschant on craindroit
Qu'il ne fist de France une Affrique.

Icares, vous volez trop haut,
Vous bornez trop loing vos conquestes ;
Gardez que sur un eschaffaut,
L'on ne face voler vos testes.

Vous esperez vostre rachapt
Des princes; mais, ne vous deplaize :
Le singe, des pattes du chat,
Tire les marrons de la braize.

Que chacun face son mestier :
Ce n'est aux chats à porter mouffles ;
Parle de ses beufs le chartier,
Le cordonnier de ses pantoufles.

Bref, qui veut surgir à bon port,
Durant ceste tempeste folle,
Louys est l'estoile du Nort
Où l'on doit tourner sa boussole.

Il sera l'astre nompareil
Qui accoizera ces orages,
Et le soleil est le seul œil
Qui fera fondre ces nuages.

PHILIPE DE MACEDOINE

A SON FILS ALEXANDRE.

ELEGIE.

Le venerable dieu qui lance le tonnerre,
Le grand Mars qui préside aux horreurs de la [guerre,
Phebus aux cheveux d'or, Mercure aux pieds legers,
La dive qui la nuict esclaire aux voyagers,
Le gentil Cupidon à la perruque rousse,
Porte-reths, porte-traits, porte-feux, porte-trousse,
Hymen, le dieu nopcier, le gaillard Bromien,
L'amoureuse Cipris, le dieu Raguzien,
La blediere Cerez aux tresses jaunissantes,
Le puissant gouverneur des vagues mugissantes,

Hercul', le parangon des braves demy-dieux
Dont les noms sont gravez dans le lambris des cieux,
L'opulente Junon, la sçavante Minerve,
Et si le monde encor de plus grands dieux reserve,
Tous ensemble (mon filz) ma priere exauçans,
Veuillent te seconder de leurs bras tout-puissans,
Cizeler ton renom sur un durable cuivre,
Eux mesmes t'enseigner les regles de bien vivre,
Appuyer ta fortune et t'enrichir aussi
De leurs dons immortels, affin, mon cher soucy,
Que, comblé de vertus, ta gaillarde jeunesse
Soit un jour le support de ma foible vieillesse,
Que tu sois le blason de mes caduques ans,
Et qu'imittant de prez mes actes triomphans,
Tu hausses jusqu'au Ciel l'orgueil de ma couronne,
Pour faire en ton printemps revivre mon automne.

Non que ce soit assez pour estre vertueux
Des dons de la nature et des graces des dieux
Il faut de nostre part quelque chose entreprendre :
Les dieux vendent les biens (comme a chanté Menandre,
Aux mortels souffreteux au prix de la sueur.
Ainsi ce n'est assez que la chaude lueur
Du meurissant soleil sur nos vendanges donne :
Il les faut pressoirer et mettre dans la tonne.
Que proffite aux mortelz si Veste en ses boyaux
Recelle avarement les precieux metaux,
Et que le diamant dans ses flancs estincelle,
Sy l'on n'ouvre jamais les roignons de Cibelle,
Pour ces riches tresors arracher genereux
Des pattes des griffons et des dragons affreux ?
Agreable est l'odeur des roses purpurines,
Mais il les faut cueillir en despit des espines :
Entre les pierres croit le vin delicieux.

Le temple de l'honneur superbe et glorieux
Paroit haut eslevé sur un mont dont la pente
Aux courages rancis donne de l'espouvente
A ces aiglons bastards qui n'ozent tenir l'œil
Immobile aux rayons d'un si brillant soleil.

Cet effroyable mont, inaccessible aux vices,
Est tout environné de mortels precipices,
Le pied toujours battu de flots et de sablons,
Et le chef secoüé de grondans aquilons,
Aspre, roide, espineux, où croit la mandragore,
L'aconit, la ciguë et le noir hellebore,
Ou maint affreux buisson recelle dans son flanc
La siflante couleuvre et l'aspic fige-sang,
Que le sorcier effondre en grommelant ses charmes.
Deux penibles sentiers, les lettres et les armes,
Conduisent à ce temple, où ne montent, legers,
Que ceux qui vont passant sur le ventre aux dangers,
S'engraissent aux travaux, soleils infatigables,
Oyseaux de paradis, athletes indomptables
Qui ne se baignent point qu'en leurs tiedes sueurs,
Et dont les passetemps sont dedans les labeurs.

Car ces beaux, ces doüillets, ces freslons inutilles
Qui vivent du labeur des abeilles fertiles,
Bref, ces ames de phlegme et ces courages bas,
Les premiers au butin, les derniers aux combats,
Ne grimperont jamais sur ce mont honorable,
Et jamais ne verront sur la paroy durable
De ce temple estoffé de marbre pretieux
Engraver leur image au mesme rang des dieux :
Telles gens sont de terre, et leur ame grossiere,
Mourant avec le corps, est reduitte en poussiere.

Alcide grimpa bien sur le mont des vertus,
Mais après avoir tant de monstres combatus,
Qu'il eut demachoiré le lion de Nemée,
Qu'il eut tranché le col à l'hidre envenimée,
Qu'il eut accravanté Gerion triple-corps,
Affronté le portier du royaume des morts,
Phynée delivré des oyseaux stymphalides,
Cüeilli les pommes d'or des jardins Hesperides,
Du grand fleuve Achelois dompté les changemens,
Fait manger Diomede à ses propres jumens,
Terrassé soubz ses pieds l'amazone vaillante,
Combatu corps à corps le sanglier d'Erimanthe,
Repurgé les horreurs de l'egout Augien ;
Bref, tant d'autres labeurs ce grand Olympien
Executa vaillant, ains que de voir sa gloire
Gravée en lettres d'or au temple de Memoire.

Mais, d'autant qu'en naissant nostre ignorant esprit
N'est qu'une carte blanche où n'y a rien d'escrit,
Un jeune et souple ozier qui comme on veut se plie,
Une table d'attente, une planche polie,
Une mazure en friche où l'architecte peut
Construire à peu de frais tel bastiment qu'il veut.

Qui laisseroit aussi ceste aage vagabonde
Flotter à l'abandon sur l'Ocean du monde,
Bien tost feroit naufrage, et dès le premier banc
Ce mal conduit vaisseau se briseroit le flanc.
Ce ne seroit jamais qu'un esprit raze-terre,
Un lion en la paix, un lievre en la guerre,
Un malheureux aveugle, un galetas poudreux,
Un sterille dezert, un tronc infructueux.

Car jaçoit qu'en nostre ame existent les semences

Ou principes formels de toutes les sciences,
Voire bien qu'il fut vray que tout l'humain sçavoir
D'un sçavoir oublié fust le ramentevoir,
Et que nostre ame fust toute docte et sçavante
Avant que d'informer ceste masse pesante.
L'homme est porté au mal par des secrettes loix,
Si la sage raison ne sert de contre poids,
Raison qui, de bonne heure à la vertu dressée,
Peut quitter rarement sa route commencée ;
Les premiers documens occupent tout le cœur,
Le vaisseau tient tousjours sa premiere liqueur,
L'arc ne perd aysement sa premiere courbeure,
Le camelot son ply, l'enfant sa nourriture.

Ne fait-il pas bon voir dedans un jeune corps
Loger un vieil esprit dont les prudens accords
Mattent virilement du frein de la sagesse
Le fougueux naturel d'une brusque jeunesse ?
Sagesse anticipée offrant avant saison
Les delectables fruicts d'une docte raison.

Mais quoy ! la vigne soit en terre franche et grasse,
Son tronc soit succulent, son plant de bonne race :
Si l'expert vigneron ne la fume parfois,
Provigne, emonde, houë et retaille son bois,
Jamais n'apportera que lambruches au maistre.
Et le champ fromentier, que luy serviroit d'estre
De nature fecond, si les coutres trenchans
N'ecorchoient ses guerets plusieurs fois tous les ans,
Et si le laboureur n'espandoit aux semailles
Une bonne semence en ses grasses entrailles ?

Ainsi, l'enfant extraict de parens vertueux
N'est pas moins entraisné du cours impetueux
De ses proclivitez, si la verge des sages

Ne tient la bride ferme à ses humeurs volages,
Defriche ceste lande et sarcle entierement
Les espineux chardons de ce neuf jugement,
De peur qu'en ces halliers la doctrine espanduë
Ne soit à l'advenir infeconde renduë.

Et comme tous les jours le rustic mesnager,
Visitant le complant de son jeune verger,
Regarde tous les rangs de ses entes venuës,
De bonne heure en abbat les branches superfluës.

Leurs tiges il esmonde, arrache, curieux,
Tous les rameaux qu'il void pousser, luxurieux,
Du pied de l'arbrisseau et qui font mourir l'ente,
En destournant pour eux la seve succulente ;
Puis, pour les preserver des bestes d'alentour,
D'un espineux buisson les arme tout au tour,
Toutes il les espluche et de ses mains habiles
Oste les pelotons des rongeardes chenilles
Qu'il escraze des pieds, et pour mieux empescher
Ces vers velus d'aller sur sa greffe nicher,
Il en cerne le tronc d'une glueuse graisse ;
Puis, afin que tousjours son jeune arbre se dresse,
Et que tous ses rameaux soient vers le ciel portez,
Il fiche des appuis aux contraires costez
D'où il panche le plus, et l'y attache à force
D'un fort lien de paille, et de peur que l'escorce
Ne s'écorche en touchant le pivot rabotteux,
D'un coussinet de mousse il garnit l'entre-deux.

Exemple familier à qui veut entreprendre
De perfectionner une jeunesse tendre,
Car l'enfant n'est encor qu'un jeune sauvageau,
Qu'une ente delicate, un floüet arbrisseau,
Aussi pres de sa mort qu'il est de sa naissance,

La vanité, le vice et l'aveugle ignorance,
C'est le vent, c'est le ver, c'est le venin caché,
Qui l'abat, qui le ronge et qui le rend seché;
Mais la verge, la voix et la vertu du maistre
Le redresse, l'emonde et donne estre à son estre.

C'est pourquoy je te veux donner un precepteur
Pour conduire à son poinct ta future grandeur :
C'est le grand Aristote, en qui les doctes muses
Ont toutes à l'envy leurs sciences infuses,
Qui s'assied quand il veut dans le throsne des dieux,
Arpente l'univers, escalade les cieux,
Void les feux, vole aux airs, vogue aux eaux maritimes,
Foüille au sein de la terre et sonde les abismes ;
Truchement de nature à qui sont les mortelz
Obligez de bastir un temple et des autelz,
Parangon des sçavans, abregé de science,
Magasin de vertu, thresor de sapience,
L'ornement de nostre aage et dont les beaux escrits
Exigeront tribut des plus rares esprits.

Ce vieillard tiedira l'ardeur de ton courage,
Il versera le glas sur le feu de ton aage,
Tu apprendras de luy à composer tes mœurs,
Dompter tes appetits et regler tes humeurs,
A serener ton front, refrener ta colere.
Porter patiemment la fortune adversaire,
Estre tousjours tranquille et sans esbranlement,
Monstrer mesme visage à tout evenement,
Embrasser la vertu, abominer le vice,
Faire espaule à nos loix, maintenir la justice,
Chastier les meschans, les justes guerdonner,
Tardif à la veangeance et prompt à pardonner,
Abhorrer les flateurs, cigales importunes,

La ruyne des grands et des grandes fortunes,
Fuir les voluptez qui ont souventes fois
Enervé le courage aux plus superbes rois,
Noircy leur renommée, abastardy leur gloire,
Estouffé leurs vertus et fletry leur memoire.

Les rois voluptueux, qui preferent, coüards,
Les rages de l'amour aux orages de Mars,
Les myrthes aux lauriers, les dances aux alarmes,
Les festins aux combats, les bouffons aux gendarmes,
Les violes au pifre et les luths aux tambours,
Sont en mauvais odeur à leurs peuples tousjours.
Mourant sur le duvet, ces monstres de nature
Sont tousjours en horreur à la race future.
Leur vie est effacée, et l'histoire s'en taist,
Sinon pour detester les crimes qu'ils ont faict.
Tel les aymoit vivans qui alors s'en elongne,
Et n'en veut que de loing regarder la charongne.
Ce sont des esperviers que l'on tient sur le poin
Et qui, morts, sont jettez sur quelque tas de foin :
Piteuse catastrophe et la fin deplorable
Qu'aprez soy va trainant la vie abominable
Des princes casaniers, lachement emportez
Au courant debordé des molles voluptez.

Mais l'on oze nommer à la barbe des Parques
La glorieuse mort des genereux monarques :
Le juste ne meurt point, il sommeille engourdy.

Ce soleil est plus clair au couchant qu'au midy.
Les magnanimes rois en leurs peuples revivent,
Revivent aux cayers des doctes qui escrivent
L'abregé de leur vie, où mille beaux lauriers
Cernent les fronts vainqueurs de ces braves guerriers,

Où de mille beaux traicts sont tracez leurs images
Et les hardis exploits de leurs masles courages.

Le poëte excellent, sur l'aisle de ses vers,
Les porte aux quatre coings de ce grand univers,
Le peintre et le graveur à l'envy les font vivre,
Les emaux, les couleurs, l'or, le marbre et le cuivre
En gardent les portraicts, malgré la faux du temps,
Les griffes de l'envie et la lime des ans :
Voilà comme des dieux la brigade immortelle
Les rois immortalise et prend en sa tutelle.

Mon Alexandre donc, mon sang, ma chair, mes os,
Mes delices, mon soing, mon soulas, mon repos,
Mon esperé support, ma douce geniture,
Le port, la rade, l'anchre et le cable où j'asseure
La nef de mon royaume et le salut des miens ;
Puis que tu dois bientost heriter de mes biens,
Gouverner tout mon peuple, et que ce riche sceptre
Tout chargé de lauriers doit tomber en ta dextre,
Que tu dois commander à tant de puissans rois,
Tant de peuples courber souz le joug de tes loix,
Que le soleil et toy partagerez le monde,
Luy regira le ciel, toy la terre feconde,
Voudrois-tu rencontrer ton pareil en vertu ?
Faut-il pas que le vice, à tes piedz abbatu,
Soit lors ton ieroglife, et que dans les alarmes
Ta sagesse reluize à l'egal de tes armes ?

Le bon prince est la glace où chacun son deffaut
Essaye d'amender, un soleil monté haut
Qui eclaire par tout et que chacun contemple ;
C'est l'unique modelle où tous prennent exemple,
Le patron où chacun desire se mouler,

Une source qui doit en tous lieux ruisseler;
C'est le compas, la regle et l'esquerre plus seure
Où chacun à l'envy redresse sa courbeure,
Un miracle excellent digne d'estre admiré,
Un dieu, un petit dieu des hommes adoré.

Mais est-il ignorant, voluptueux et lasche,
Ce n'est plus qu'un idole, un prodige, un gavache,
Une regle tortüe, un patron de peché,
Un modelle de vice, un miroir tout taché,
Un compas tout rompu, une esquerre gauchere,
Une source sans eau, un soleil sans lumiere.

Malheureuse la nef qu'un piloté estourdy
Conduit à boule-veüe, et malheureux je dy
Celuy qui, peu soigneux du salut de sa vie,
Permet qu'un charlatan traicte sa maladie;
Malheureux le soldat qui se void gouverné
Par un chef imperit, fantasque et mutiné,
L'aveugle malheureux qu'un autre aveugle guide,
Malheureux le senat où l'ignorant preside;
Mais j'estime pour moy plus malheureux cent fois
Les royaumes regis par de volages roys,
Ignorans, turbulens, stupides, sans science,
Sans conseil, sans raison et sans experience.

Tel empire ressemble un chaos embrouillé,
Un orloge de qui le ressort est rouillé,
C'est un monstre sans teste, un amas tout difforme,
Un pays de conquest, une matiere informe,
Le coche de Phebus conduit par Phaëton,
Le champ semé des dents du grand serpent Python,
Un concert sans mesure, une barque sans rame,
Un troupeau sans berger; bref, c'est un corps sans
[ame.

Ce n'est assez qu'un roy soit bien advantageux,
Que ses yeux soyent de feu, que d'un foudre orageux
Son invincible dextre, au sang accoustumée,
Fende et froisse les rangs d'une adversaire armée.
Non, ce n'est pas assez qu'au milieu des combats
Il face tout trembler des efforts de son bras,
Qu'il jonche de corps morts les sanglantes campagnes,
Qu'il se face un chemin au travers les montagnes,
Qu'il aille des lauriers et des palmes cercher
Chez les roys, ses voisins, leurs sceptres arracher,
Que tout soüillé de sang, de poussiere et de crasse,
Il abbate, renverse, acravante, terrasse
Tout ce qui luy fait teste et tente, audacieux,
Le foudre de ses bras et l'esclair de ses yeux,
Non autrement qu'on void, quand bergers et bergeres
Folastrent sans soucy souz les fraisches fougeres,
Un grand loup affamé deschirer les troupeaux,
Et bœufs, brebis et boucs demembrer à morceaux.

Bref, que ce Rodomont ne trouve qui l'abborde,
Qu'il face aux plus mauvais crier misericorde,
Tout cela ne suffit : ses lauriers les plus verts
Ne sçauroyent subsister au choc de deux yvers.
Il void bientost fletrir le lustre de sa gloire,
S'il ne sçait comme il faut user de la victoire,
Mesnager son bonheur, domter ses passions,
Tenir la bride haute à ses ambitions,
Reprimer son orgueil, n'esclater ses trophées,
Contenir ses desirs, resserrer les bouffées
De son fougueux courage, et, remaschant son frein,
Revoquer sa raison, la remettre en son train,
Se vendiquer le moins de la victoire aquise,
Departir la despoüille à qui l'a mieux conquise,
Pardonner aux vaincus et, le glaive remis,

Monter des champs de Mars au throsne de Themis,
Ordonner meurement des affaires publiques,
Reformer son estat, payer ses domestiques,
Soulager ses subjects, grand juge, grand guerrier,
Enter sur mesme tronc l'olive et le laurier,
Faire chommer la paix au plus fort des alarmes,
Dextrement marier les lettres et les armes,
Planter la pieté dans le cœur des soldats,
Et reporter aux Dieux l'honneur de ses combats,
Voilà comme, malgré les courses des années,
Un roy ne void jamais ses victoires fanées,
Comme il doit conserver sa royalle grandeur
Et comme la prudence illustre la valeur.

Mais, ces ecervelez, ces fendans, ces bravaches,
Qui n'ont de leurs fureurs jamais les cordes laches,
Tout pareils à ces eaux de l'Ocean chenu,
Qui, l'orage accoisé et le calme venu,
Longtemps encor après s'horriblent vagabondes
Et haussent jusqu'au ciel leurs effroyables ondes,
Ou comme ces beffrois, après les coups cessez,
Deschirent l'air encor et beuglent courroucez ;
Bref, ces hommes de chaux, ces ames de salpestre
En font tant, qu'à la fin ilz rencontrent leur maistre ;
Ces vaisseaux tant recuits au feu d'ambition,
Et qui ne sont lutez que de presomption,
S'ecartellent souvent à la honte du monde.

Il n'y a de l'Estat racinne si profonde
Que ce grand vent n'arrache, et le foudre tousjours
Se plaist à ruiner les orgueilleuses tours.

Plus aimable est cent fois le prince debonnaire
Qui merite des siens l'epithete de pere,

Qui bastit, justicier, ses genereux exploits
Sur l'immobile roc des equitables loix,
Aussi doux que vaillant, dont la majesté saincte
Se fait mieux obeir par amour que par crainte,
Qui distingue, prudent, le flateur de l'amy,
Qui conserve la foy promise à l'ennemy,
Qui sçait dompter les cœurs par l'amorce des charmes,
Comme il dompte les corps par la force des armes,
Un prince clair-voyant de qui les yeux de linx
Penetrent d'un regard ces courages de sphinx,
Ces thraistres tourne-peaux, dont les ames fardées
Se fondent aussi-tost qu'elles sont regardées
D'un œil majestatif; bref, pour estre un bon roy,
Il faut craindre les dieux, laisser prendre à la loy
Le vent à pleine voille, et faire un hymenée
De Mars le furibond avec la belle Astrée.

L'ESCUELLE.

Qui loge l'amour dans son ame
Souspire l'amoureuse flame;
Qui voudra d'un ton spandeen
Le cothurne sophocleen
Faire haut retentir et bruire,
Roidisse les nerfs de sa lire,
Et que, par ses nombreuses loix,
Il trace les gestes des roys;
Qui est guerrier, guerrier entonne,
Le sang, la mort, Mars et Bellonne.

Pour moi, d'un autre air agité,

Je chanteray la dignité
De l'escuelle large et profonde,
Et publieray par tout le monde
Son antiquité, ses splendeurs,
Miracles, vertus et candeurs ;
Emaillant de couleurs si vives
Ses loüables prerogatives,
Qu'elle excellera dans ces vers
Tous les tresors de l'Univers.

Escuelle friande et suave,
Escuelle convexe et concave,
Faite sur le patron des cieux ;
Car tous ces orbes radieux,
Où reluisent tant de chandelles,
Ne sont qu'une pile d'escuelles
L'une dans l'autre s'enchassant ;
Pourquoy ne dit-on le croissant,
En sa rondeur orbiculaire,
Et l'astre qui le jour esclaire,
Sembler des escuelles de bois,
Puis que le resveur Abderois
La forme d'un sabot leur baille ?

Examinons son antiquaille :
Aussi-tost qu'Adam eut peché,
Et ses triquebilles caché,
Son premier et plus riche ouvrage
Fut l'escuelle à manger potage ;
Aussi nos patriarches vieux,
Peregrinant en mille lieux,
Sous la juste loy de nature,
L'avoient penduë à leur ceinture.

Abraham l'eut du bon Lamech

Pour donner à Melchisedec ;
Jacob, le bien aymé des filles,
La donna, pleine de lentilles,
A son germain aux bras velus ;
Benjamin eut les sens perclus,
Craignant un infame reproche,
Alors qu'on trouva dans sa poche
L'escuelle thresor ancien
Du gouverneur egyptien
(Bien que l'interprete infidelle
Ayt tourné tasse pour escuelle).

Israël, au fond des deserts,
Ayant passé les Rouges mers,
Ne regrettoit que la marmite
Et les escuelles de l'Egypte ;
Mais laissons les cayers sacrez.

Ce grand mangeur de poix sucrez,
Denis, tiran de la Sicile,
Chassé de sa natale ville,
Et devenu en ses vieux ans
Un foüetteur de petits enfans,
Fut-il pas reduit à l'escuelle ?

Au sac de Mégare la belle,
Stilpon perdit tous ses thresors,
Fors son escuelle aux larges bors ;
Bias et Bion, philosophes,
En leurs tragiques catastrophes,
Et sur le declin de leurs jours,
N'avoient qu'en l'escuelle recours ;
Le venerable Diogene,
Celebre lumiere d'Athene,

TAYLOR INST. OXFORD

La sceut jadis tant loüanger,
Qu'il ne l'eust pas voulu changer
A tous les thresors d'Alexandre.
L'eloquent chantre de Cassandre,
Homere, dont les doctes vers
Ont porté par tout l'univers
Les feux d'Ilion embrazée,
Ne possedoit au bourg d'Ascrée,
Et dans tout le terroir gregeois,
Qu'une escuelle à manger ses poix.

Aussi l'escuelle que je trace
Est tout le meuble du Parnasse ;
C'est la guirlande, l'ornement,
La couronne, le diamant,
La legitime, l'heritage,
Le noble fief et l'appennage
Des mignons d'Apollon le beau.
Et les vierges du Mont-jumeau,
Que donnent-elles aux poëtes,
Leurs truchemens et leurs prophetes,
Après avoir tant travaillé,
Tant rimé et tant rimaillé,
Tant composé de poësies,
Chanté de longues elegies,
Tant d'odes et tant de rondeaux,
De triolets, de chants royaux,
De madrigales, d'epigrames,
Et tant refriné d'anagrames?
Bref, après que ces beaux rimeurs
Ont tant courtisé les neuf sœurs,
Tant bruslé d'huyle et de chandelle,
Que remportent-ils? Une escuelle.
Je dis une escuelle de bois.

Les cheveux gris, la goutte aux doigts,
La pierre aux reins et la roupie
Au bout du nez toute leur vie ;
Car les estats, les dignitez,
La richesse et les qualitez
(Comme biens sujets à fortune)
Sont reservez pour la commune ;
Les dissimulez, les menteurs,
Les maquereaux et les flatteurs
S'en font les plus beaux fils du monde.

Qui sçait bien dompter sa rotonde,
Negliger un peu ses rebras,
Bransler le corps, faire un cinq pas,
Trousser les crocs de sa moustache,
Leurrer l'oyseau, porter pennache,
Mordre en riant, pezer ses mots,
Et dire chouze à tous propos,
Il est en la France un grand maistre.

Toutesfois on voit disparoistre
Souvent ces comettes de cour ;
Ces petits champignons d'un jour
Se flétrissent au premier hale ;
Ce vent incontinent s'exale ;
Ces Phaëtons ambitieux
Tombent souvent du haut des cieux ;
Ces aiglons bastards et farouches
N'ozent, de leurs prunelles louches,
Regarder Phœbus fixement ;
Enfin, ne peuvent longuement,
Ces espaules foibles et minces,
Porter des fortunes de princes,
Et remuer si grands fardeaux.

Tels, nagueres, de leurs cerceaux,
Fendoient les sourcilleuses nuës,
De qui les grandeurs, parvenuës
Jusques à leur poinct limité,
Tombent d'un cours precipité;
Comme on void un esclat de foudre
Les hautes tours reduire en poudre,
Ou bien ces orgueilleux torrens
(Après que leurs flots violens
Ont volé l'honneur des campagnes)
Se precipiter des montagnes,
Et tout à coup dans un escueil
Perdre leurs flots et leur orgueil.

Bref, cette brigade infidelle
Portera peut-estre l'escuelle
A son rang aussi bien que nous.
L'escuelle est un azile à tous;
C'est le sucre de nostre absinthe,
Le miel de nostre coloquinte,
Le refrigere de nos maux,
Le doux soulas de nos travaux,
La planche et la table feconde,
Après les naufrages du monde,
La derniere ancre des mortels,
Digne de temples et d'autels.

Aussi, je gageray ma vie
(Quoy qu'Hesiode autrement die)
Que, quand Epimethée ouvrit
Le fatal escrin d'où sortit,
Au val de misere où nous sommes,
Tant de desastres sur les hommes,

L'escuelle, precieux joyau,
Resta seule au fond du vaisseau
De la malheureuse Pandore ;
Ou bien, si l'Esperance encore
Y demeura (comme a chanté
Ce grand poëte tant vanté),
Cette humaine et courtoise fée,
Dessous sa cotte degraffée,
Portait une escuelle de bois.

Sus donc, chantons à haute voix
L'escuelle en tout temps secourable ;
C'est le domaine inseparable
Et le patrimoine en effet
De tous les enfans de Ja-fait.
A l'escuelle, tous cabalistes,
Croquans, vespiegles, rabelistes,
Blesches, fripons, escornifleurs,
Bouffons, charlatans, gaudisseurs,
Basteurs de pavé, tire-laines,
A l'escuelle, belles mondaines,
Dariolettes, maquereaux,
Infames pilliers de bordeaux,
Courtiers de culs, gueux de l'ostiere!
Et vous, pelerins de Baviere,
Gentils verolez precieux,
Viendrez-vous pas, devotieux,
Faire à l'escuelle sacrifices
Après que tant de chaudepisses
Vous auront vermoulu les reins,
Que les chancres et les poulains
Vous auront pourry la nature,
Et que le penetrant mercure
Vous aura fait cracher, filer,

Et par la bouche distiler
Le puant limon verolique ?

A l'escuelle, gens de pratique,
Fesse-cayers, rats de palais !
Et vous, mignons, qui, en ballets,
En confitures, en pistaches,
En cassolettes, en pennaches,
En poudre de Chipre et d'iris,
En estafiers, en favoris,
En festins et en train superbe,
Avez mangé vos bleds en herbe,
Venez, le reste de vos jours,
De l'escuelle implorer secours.

Et vous, effroyables phantosmes,
Plus maigres que des saints Jerosmes,
Pauvres plaideurs qui, sans repos,
Tourmentez vos carcasses d'os
Autour de nos cours justicieres,
Comme la nuit, aux cimetieres,
Vont rodant maints ombres sans corps,
A l'entour des tombeaux des morts :
Qu'esperez-vous, ô Promethées !
Après que vos chairs becquetées
Par tant de carnaciers vautours,
Vous ressusciterez tousjours
A nouveaux tourmens et supplices;
Après tant de frais, tant d'espices,
De repits, de sommations,
D'appels, d'anticipations,
D'executoires, de repliques,
De relevemens, de dupliques,
De requestes et de faetons !

Et vous, porteurs de rogatons,
Mascarades à la douzaine,
Qui, d'une miserable veine,
Veine sterile et sans humeur,
Portez les vers ; vers qu'un rimeur.
Un poëte de triquenique,
Saisi d'une fureur bachique,
En ses grimaces va dolant ;
Vers rude, flasque, peu coulant,
Insipide et trainant les aisles,
Vers à faire chansons nouvelles,
Des haguignettes ou rebus
Que jamais n'inspira Phœbus ;
Vers qui ne prit onc origine
Que d'une infecte camarine,
Non de ces ondes de cristal
Dont le Pegase pied-fatal
Arroze la double montagne
Et la beotide campagne
Où le castalide trouppeau,
Conduit du délien flambeau,
Dance, avec les doctes poëtes,
Sur le riche email des fleurettes.

Mais où me traine ce discours?
Mon vers, en son rapide cours,
T'emportoit, escuelle plaisante
Que Beatrix la remuante
Ayma jadis plus que ses yeux ;
Tu fus son joyau precieux,
Son tout, son amour, ses delices,
Tu lui servois à tant d'offices !
De bust, d'oreiller, de coussin,
De plat, d'assiette, de bassin ;

De ventouse pour sa colique,
De fourreure à son ventre etique,
De contenance, de miroir,
De drageoir, d'estuy, d'esventoir,
De mortier, de pot, de marmite,
De reschaux et de lichefrite,
De platine pour empezer,
De boucal, de pot à pisser;
Puis, quand elle estoit trop pressée,
Tu estois sa chaire percée.

Des vers donc, Thespiades sœurs;
Je ne suis au bout des honneurs
De l'escuelle vaste fonsuë,
Rezonnante, creuze, bossuë;
Argument plus riche cent fois
Que tous les paladins gregeois;
Escuelle, l'unique esperance
De tous les gueux qui sont en France,
L'azile des banqueroutiers,
Pipeurs de dez et vieux routiers,
La sphere où l'horoscope on fonde
De toutes les garces du monde,
Car, disoit Robin fesse-pain,
Quinze ans pucelle, autant putain,
Quinze ans après en maquerelle,
Quinze ans encor portant l'escuelle,
Puis pourrir après tant de mal
Sur les degrez d'un hospital:
C'est le destin et l'advanture
Des filles de chaude nature.

Aussi l'escuelle doit tousjours
Estre mise au temple d'amours,

Comme precieuse relique,
Puis qu'au plaisant jeu venerique
Le succulent satirion,
Gingembre confit, le pignon,
Ny les genitoires d'un bievre,
D'un cocq, d'un blereau, ny d'un lievre,
Les jaunes d'œufs, les artichaux,
Les cardes, les trufes, les aux,
Les dactes, les œufs d'escrevices,
Les cantarides, les espices,
Ny les quatre mirobolains,
Pour extraire l'huyle des reins,
N'ont tant de pouvoir que l'escuelle,
Source de chaleur naturelle :
Aussi voit-on pas tous les ans
Faire de gros et gras enfans,
A ces garces grosses et grasses
Qui les portent dans leurs bezaces
Plus drus que pivoines en mars?

Qui desrouille les braquemars?
Qui rend fecondes nos vestalles,
Sinon les souppes clericales?

En l'escuelle est une vertu
Plus forte qu'au pampre tortu,
Ou proprieté vivifique
Comme latente et specifique ;
Aussi, l'aymant n'attire pas
Si bien le fer par ses appas,
Ny l'ambre la paille ou l'estoupe
Que l'escuelle attire la souppe.

Le coupe-bourse, le voleur
Et le gendarme picoreur,

Pardonnent tousjours à l'escuelle ;
Elle est en reverence telle,
Aux sergeans les plus inhumains,
Qu'ils n'osent y mettre les mains,
Et l'estiment chose sacrée :
Aussi est-elle consacrée,
Pure victime, au dieu Gaster,
Comme le chesne à Jupiter,
L'olive à Pallas desarmée,
Les brayettes à Cytherée,
Le laurier au blond Cinthien
Et le verre au bon Bromien.

DISCOURS DES SONGES.

A MONSIEUR BERAULT. M.

Berault, tu me disois qu'aux cervelles de marque,
En l'esprit relevé d'un genereux monarque,
Tomboit aussi souvent le songe fabuleux
Qu'au stupide cerveau d'un peuple paresseux ;
Et pour donner couleur à ton paralogisme,
Tu me fis sur le champ ce captieux sophisme :

A sa cause tousjours est conforme l'effect.
Or, l'imagination est la cause qui faict
Le songe imaginé : la vapeur qui arrive
Au cerveau du dormant, c'est la cause passive.
Donc le grand et le moindre, ayans mesmes rapports
Aux sens imaginant, mesmes vapeurs au corps,
Sont egaulx (disois-tu) en songes phantastiques.

Mais toutes les chaleurs des pressantes logiques
Ne m'empescheront pas de croire quelques fois
Aux songes pondereux des princes et des rois.
Les petits et les grands de songes sont capables,
Mais les petits des faux, les grands des veritables.
Les roys sont rarement par songes abbusez :
Tesmoing en est Priam et ses murs embrasez,
Tesmoing la triste reyne en chienne convertie,
Le tyran de l'Egypte et le roy d'Assirie,
Le dictateur romain, Lothaire, Childebert,
Clovis, Hugues le grand et l'enfant Dagobert,
Car les divinitez des royaumes tutrices
Aux roys plutost qu'au peuple annoncent les indices
Des accidents futurs par songes apparens,
Non que par fois Morphée en l'ame des plus grands
Par la porte d'ivoire incertain ne se plonge.

Les doctes escrivains ont tousjours fait du songe
Quatre divers scadrons : les uns sont naturels
Creez de la vapeur des humeurs corporels,
Vapeur qui de l'humeur retenant la nature,
Se concreant, concrée au cerveau, la figure
Qui rapporte le mieux à l'humeur du dormant.

De là, le bilieux, petulent, prompt, fumant,
Ne songe que des feux, des batailles rangées,
Des debats, des combats, des villes assiegées;
Le sanguin, jovial, gaillard, frisque, amoureux,
Ne songe que plaisirs, que delices, que jeux,
Que dances, que festins, que discours, qu'acolades,
Que musiques, jardins, berceaux et pallissades;
Le pesant phlegmatic ne songe que des ponts,
Des navires, des mers et des fleuves profonds;
Le noir melancolie, maussade, solitaire,

Studieux, taciturne, ombrageux, sedentaire,
A des songes beaucoup plus estranges que tous :
Il ne void que serpents, que chats, que rats, que loups,
Que fantosmes affreux, que spectres, que tenebres,
Que corps morts, que linceuls, que vestements funebres,
Que lugubres tombeaux, que sepulchres béants.

Et si ces froids humeurs se vont torre-fiants
(Comme il advient souvent à l'hypocondriaque),
Dormant, il est saisy d'un songe maniaque,
Car si tost cet aduste et violent humeur
Au cerveau n'a porté sa maligne vapeur,
Que nostre loup-garou se leve, et par la rüe,
Il court, il crie, il choque, il saute, il frappe, il rüe,
Il se veautre en la fange, il se plonge au ruisseau,
Homme, cerf, thoreau, chien, loup, lyon et pourceau,
Rit, brame, beugle, jappe, urle, rugit, grommelle;
Bref, comme un fier tyran qui ses subjects bourrelle,
Ce tyrannique humeur sappe et porte à l'envers
Les plus forts fondemens du petit univers.

Mais si tost que le sang, doux et paisible prince,
Commence à dominer en l'humaine province
Sur ses autres germains, à l'instant tout est coy;
L'esprit du lycantrope alors rentre chez soy,
Qui, sentant du sommeil sa paupiere pressée,
Oublie à son reveil la bourrasque passée,
Comme le marinier, le calme succedant,
Ne se resouvient plus du danger precedent :
Des songes voylà donc une espece expliquée.

D'icelle la seconde est souvent compliquée,
Car comme celle-là suit les divers accords
Et les complexions naturelles du corps,

Ceste-cy va fuyant de l'ame l'habitude :
Tous ces songes nageans aux flots d'incertitude,
Pestris du mol brouillis d'idoles vagabonds,
L'humeur fait les premiers, et les mœurs les seconds.

Ainsi du vertueux l'equitable pensée
De songes importuns n'est jamais traversée :
Celuy songe fort peu qui vid frugalement ;
Le devot en songeant a de l'abouchement
Souvent avec son Dieu ; une chaste poictrine
Ne songe qu'à l'amour de l'essence divine ;
Le songer des sçavans n'est qu'un resouvenir
De leurs doctes leçons, un doux entretenir
Des labeurs de Platon, d'Homere et de Virgile.

Du grave magistrat l'entendement agile
Gouste en songe les fruicts d'une publique paix ;
Les princes vigilans ne sommeillent jamais
Que sur l'escu d'Achille où est peint tout le monde :
Ces grands dieux sans repos font jour et nuit la ronde
A l'entour de leur peuple, et leurs songes de poids
Ne sont que des lauriers, des palmes et des lois.
Au rebours, les esprits enclins aux malefices
Ont en songeant commerce avec leurs propres vices ;
De là, l'effeminé d'un songe vitieux
Se chatoüille en dormant l'esprit luxurieux ;
Tantost il baisera sa Circe enchanteresse,
S'enlacera le col de sa flotante tresse,
Luy serrera les doigts, pincera son menton,
Succera goulument le bout de son teton ;
Puis apres le combat, pour marque de conqueste,
Au mary plantera deux cornes sur la teste ;
Mais au reveil ne reste à ce sale Ixion
Qu'un sale souvenir de sa polution.

L'Icare ambitieux, brigue-estats, brigue-charges,
Athlas qui veut porter sur ses espaules larges
Tout un ciel de grandeurs. Phaeton orgueilleux
Qui envie à Phebus son coche perilleux ;
Enfin ce remuant, en songes chimeriques,
Ne void que factions, rebelles republiques,
Que ligues, que complots, qu'abrogemens de loix,
Que des rois sans royaume, et royaûmes sans rois,
Bref, que bourbiers emeuz pour pescher en eau trouble.

L'envieux front blafard, dent-pointue, ame-double,
Ne songera jamais qu'au mal de son voisin :
Ses troupeaux seront morts, un scrophuleux farcin
Pourrira ses chevaux, ses vignes sont gelées,
Ses maisons sont en feu, ses moissons sont greslées,
Ses arbres sont broüis, son procez est perdu.

L'epicure gourmaud, au grand ventre tendu
Caligule friand, songe tousjours qu'il entre
Mille mets delicats dedans son large ventre,
Qu'il entonne à longs traicts dans son corps crapuleux,
Par son col de heron, le bruvage fumeux
Du dangereux enfant de Semelle embrasée.

L'avare fouille-terre, ame d'usure uzée,
Geoscope mesquin, Tantale ayme-tresor,
Dragon tousjours veillant dessus les pommes d'or,
Ne songe que lingots, que cedules esehuës,
Qu'usuraires contracts, que navires venuës
Du Peru, de la Chine et de ces bords dorez
Des rayons cinthiens les premiers colorez :
Pour les songes seconds, ces exemples suffisent.

Il faut parler des tiers qui nos esprits seduisent :

Ceux-ci sont proprement nommez illusion.
Forgez par l'entremise et par l'invention
D'un follastre demon qui follastrement noüe
Dans l'imaginative et de l'esprit se joüe,
Ces rustres quelques fois, pour nous espouventer,
A nos sens endormis viennent representer
(Se servant toutes fois des vapeurs corporelles)
Des cerberes affreux, des megeres bourrelles,
Des æoles bouffans, des satyres barbus,
Des faunes ergotez; puis, sitost que Phebus
Reveille à son reveil l'ame au somme charmée,
Ces images trompeurs se perdent en fumée;
Mais de l'ordre dernier les songes sont certains,
Revelez par les dieux aux fragiles humains,
Pour prevoir, prevenir, predire veritables
Des insolens destins les courses immuables.

Or est-il trois degrez de revelation :
La premiere se fait par l'inspiration
De quelque bon genie, et s'appelle mentalle;
La seconde par voix, que j'appelle vocale;
La troisieme est visible : or, soit que (l'œil pressé
Du somme engourdissant) l'esprit embarassé
Discoure rudement de ces secrettes choses,
Ou que l'œil les regarde à paupieres descloses,
Ou que l'oreille ouverte en discerne les voix,
Mon Berault, il est vray que plus souvent aux roix,
Aux sages magistrats, aux gouverneurs, aux princes,
Qui tiennent en leurs mains le timon des provinces,
Ces inspirations, ces sons articulez
Et ces visibles corps paroissent desvoilez;
Et que plutost leurs sens, leurs yeux et leurs oreilles
En perçoivent le sens, la veuë et les merveilles.

Mais d'autant que souvent et sans distinction

L'illusion se prend pour vraye vision :
Pour tirer ce rideau qui nostre œil enveloppe
Et lever cette pierre où l'esprit souvent choppe,
Il me semble à propos de discourir comment
L'une de l'autre on peut separer proprement.

Triple est la vision : l'une intellectuelle,
Spirituelle l'autre, et l'autre corporelle ;
La premiere se fait veillant ou sommeillant,
La seconde en dormant, et la tierce en veillant ;
Certaines toutes trois, oracles veritables,
Horribles à l'abbord, au depart agreables,
Extazent les esprits, tiennent l'ame en suspens,
Paroissent plusieurs fois et n'ont qu'un simple sens,
Blanches le plus souvent, claires et lumineuses.

Mais les illusions sont choses tenebreuses,
Emblesmes à tous sens, phantomes mensongers,
Idoles monstrueux, fantasques et legers,
Concepts extravagans, chimeres incertaines,
Rauques et casse-voix, volages, vagues, vaines.

LES GAUTIERS GARGUILLES.

Ces vieux penards dont le babil
Vous les fendent jusqu'au nombril,
En mauvais jeu font bonne mine,
Et tousjours ont (quoy qu'il en soit),
Comme pincettes de cuisine,
Le bec chaud et le manche froid.

Mais, de ce malheur general
Le ciel, par un don special,
Exempte ces Gautiers Garguilles,
Rables triez sur le vollet,
Et plus grands abbateurs de quilles
Que ces mentons à poil follet.

Un bon chien a tousjours bon nez :
Ces jeunes levrons mastinez
Ont l'encoleure un peu trop linge ;
Niais est le jeune espervier :
Il n'est bon tour que de vieux singe
Ny chasse que de vieux limier.

Or si quelque tendron ruzé
Dit que le menton frais-razé
De Gautier Garguille la pique :
Son cul, doüillet comme un castor,
Il luy monstre, et dit : Angelique,
Voylà vostre amoureux Medor.

Jamais n'eschet d'occasion
Pour exprimer sa passion,
Qu'un Gautier Garguille n'empoigne ;
Car c'est l'artisan mieux appris
Qui fut jamais mis en besongne
Au grand attellier de Cypris.

Aussi, au maneige d'amour
Il n'y a saccade ou destour
Dont nous ne baillons tablature,
Et sans chevestre ou cavesson,
Francisque n'a point de monture
Qui nous fasse perdre l'arçon.

Nous n'avons le discours choisy
D'un Petrarque, amoureux transy,
Pour cajoller les damoiselles ;
Car, les premiers complimens faicts,
Laissant les paroles femelles,
Nous venons aux masles effects.

Tandis qu'on va tant discourant,
La bresche se va reparant ;
Puis, conter les maux qu'on enserre,
Ce n'est pas y remedier :
En cour, en amour et en guerre,
Plumez la poule sans crier.

Grotesquement sommes vestus,
Mais nous n'avons moins de vertus
Que ceux qui osent tant despendre,
Et peut-estre que dès demain
Beaucoup seront contrains de vendre
Leur clinquant pour avoir du pain.

Quelle plus grand' sottize encor
D'estre habillé de toille d'or
Comme un vieux comte de l'Enclastre,
Pour se ranger souz le drapeau
Des vers qu'un failly poëtastre
Se forge en sa teste de veau !

Que diroit le picquant Botru,
Voyant, sous un vers malotru,
Marcher ces bombances prophanes ?
Diroit-il pas à leurs guidons :
Où menez-vous paistre ces asnes
Qui sont si friands de chardons?

Tous ces rapetasseurs de vers
Qui empoisonnent l'univers,
Ne sont que des stupides buzes;
Apollon ne les veid jamais,
Et jamais n'eurent d'autres muses
Que les grenoüilles d'un marais.

Taisez-vous donc, petits broüillons,
Ne trenchez plus des Apollons,
Car vos rimes, qui sont plus froides
Que la brayette d'un cocu,
Feroient venir les hemorroïdes
A qui s'en torcheroit le cu.

Or, pour ne rien dire des mœurs
De ces miserables rimeurs,
Revenons à Gautier Garguille,
Et le voyons, saisi d'amours,
Aborder quelque jeune fille
Avec ce fantasque discours :

Si le vilbrequin de vos yeux
N'eust estocadé, furieux,
Le vieux palletot de mon ame,
Le serrurier de ma douleur
Ne vous ouvriroit pas, madame,
La fauconniere de mon cœur.

Que j'auray de plaisir un jour,
Quand le fourgon de mon amour
Raclant le four de vos delices,
Le boulanger de mes desirs
Cuira, du feu de vos blandices,
Le pain de mes menus plaisirs !

Si mon dodrental braquemart
Fourbissoit vostre jacquemart,
Tost seroit expiré mon charme,
Et le toxin de mes langueurs
Ne donneroit jamais l'alarme
Au regiment de vos rigueurs.

Quoy! faut-il que le tire-fond
De vos vertus culbute au fond
Les casemates de ma vie?
Esclaterez-vous jour et nuict
Du petard de vostre furie
Le tape-cu de mon deduit?

Si-tost que, sur le pont-levis
De vos beautez, rouler je fis
La machine de ma constance,
Le canonnier des chastetez
Me promit de battre à outrance
Le parapet de vos beautez.

Quoy! ma Perrine, mon trongnon,
Gautier Garguille, ton mignon,
Fera-t'il point cricon criquette?
Çà! foy d'homme, l'humeur m'en prend!
Que, du hansard de ma brayette,
Je mette en deux ton os bertrand.

Sus donc, Amour, loge un cartier
De mon pilon en son mortier;
Que je trempe en sa lichefrite
Mon lardon, ou, petit badin,
Permets qu'au fond de sa marmite
Je fasse crever mon boudin.

Qu'alaigre, en caleçons vestu,
La raquette de ma vertu
Bricole au jeu de son merite,
Et que d'un air plein de roideur
Je pousse six coups tout de suite
Au petit trou de son honneur.

Relançons doncques le goujon.
Par le sainct trepié d'Apollon!
Si ne distille mon andoüille
Dans son escuelle aux larges bords,
Je mourray, comme une citroüille,
La semence dedans le corps.

C'est comme il faut faire l'amour,
Et non pas pleurer nuict et jour
Au traistre sein de ces Faustines.
Ces Lucresses à bas collet
Le maistre rejettent, mutines,
Et s'abandonnent au valet.

LES AMOUREUSES TAPISSIERES.

Entre tous les mestiers que Minerve la sage
Inventa pour tromper la morne oysiveté,
L'art de tapisserie emporte l'advantage,
Car il joint le plaisir avec l'utilité.

Les tapissieres sont sçavantes en histoire,
Et peuvent discourir de cent sortes d'amours;
Ils cognoissent Cypris, Cupidon, ses victoires,
Sa trousse, son bandeau, ses ruses, ses fins tours.

Ouy, nous devons sçavoir maintes gentilles choses,
Si nous voulons atteindre à la perfection,
Estudier Ovide en ses Metamorphoses,
Et sur tout retenir la fable d'Acteon.

Nous sçavons les amours de Pirame et Tisbée,
Et comme Pasiphæ s'accouple d'un taureau,
Au sein de Damé la pluye d'or tombée,
Et Leandre amoureux fendre les flos de l'eau.

La guerre d'Ilion nous doit estre cognuë,
Le debat de la pomme avec son jugement,
Mais si nous voulons voir Cyprine toute nuë,
Nous jettons à l'escart chemise et vestement.

Nous sçavons bien aussi comme ceste deesse
Plante un double pennache au front de son cornu ;
Comme lasse de Mars, Anchise elle caresse,
En quittant le premier pour le dernier venu.

Nous sçavons qu'Icarus, prenant trop haut son erre,
Puny de son orgueil, dedans la mer fondit ;
Donc pour ne choir plus bas que du lict en la terre,
Nous ne volons plus haut que de la terre au lict.

Or afin d'enseigner les plus jeunes novices,
Et leur faire sçavoir nostre estat tout entier,
Nous voulons aujourd'huy monstrer nos artifices
Et descouvrir à tous les secrets du mestier.

Dans ce mestier de bois premierement s'enferme
Le canevas pourtraict et roullé par les bouts;
Puis nous le roidissons et bandons fort et ferme,
Afin de mieux passer l'aiguille dans les trous.

Le canevas plus net rend plus nette l'ouvrage ;
S'il est gros et ouvert, on ne l'estend si fort ;
S'il est estroit et mince, on l'estend d'avantage,
Tant que le plus souvent on deschire le bord.

Selon le canevas on choisit les aiguilles,
Les fines pour les fins, les grosses pour les gros,
Au petit poinct, il faut besongner des subtiles,
Mais les plus grosses sont au gros point à-propos.

Nous faisons si souvent nostre aiguille affilée,
Par dessus et dessouz nos canevas passer,
Que nostre laine estant jusqu'au cul employée,
Il nous faut par le cul l'aiguille repasser.

Nous ne nous servons point d'une morte teincture,
Car d'autant qu'en nostre art la nature imitons
Et que le vif est propre à la vive nature,
Nous choisissons le vif, et le mort rejettons.

Le bleu, le colombin sont des couleurs aimables ;
Riche est l'incarnadin, le gris est honoré ;
Mais les couleurs que plus nous avons agreables,
Sont les couleurs de chair et le jaune doré.

Le verd est la couleur de tous la mieux voulue,
Mais le jaune doré n'a pas moins de vigueur ;
Si le premier egaye et conforte la veuë,
L'autre egaye et conforte et la veuë et le cœur.

Mais nous ne travaillons tous en mesmes ouvrages :
L'une fait des lyons, des ours, des elephans,
L'autre se plaist aux fruicts, l'autre aux grands perso-
Et l'autre ne se plaist qu'à faire des enfans. [nages,

AUX FILLES DE CHAMBRE.

Filles de chambre, dites-nous,
Qu'aymez-vous mieux, ou le vin doux,
Le sucre, la patisserie,
Ou le faire, en ce carnaval,
Deux ou trois coups durant le bal,
Derriere la tapisserie?

L'ENFER DE L'ADVOCAT DE MONTAUBAN.

A TOUS LES PARLEMENS DE FRANCE.

A vous, tuteurs des rois, oracles de Themis,
Inflexibles Senats, l'effroy des ennemis,
Pour mon prince offencé je demande vengeance
Contre le plus meschant qui soit en l'univers,
Qui, fuyant les esclairs des juges de la France,
N'eschapera jamais le foudre de mes vers

Muse, foüette tes flancs pour eveiller ta rage,
Damne, condamne tout, tonne, estonne, saccage;
Mon encre soit de sang, et ma plume, de fer,
Que j'horrible en ces vers un formidable enfer
Pour y plonger vivant le plus abominable
Qui soit dessouz les cieux, un rebelle execrable,
Un perfide vassal qui dechire en ses vers
L'honneur du plus grand Roy qui soit en l'univers.

De mon brave Louys, l'ame de la vaillance,
L'Alcide acravanteur des monstres de la France,
Le portraict racourcy des rois plus accomplis,
La terreur des mutins, l'honneur des fleurs de lys,
Les delices du ciel, les amours de la terre,
L'olive de la paix, le foudre de la guerre,
L'arc bouttant de la foy, l'espoir des bons François,
Le grand restaurateur de l'Eglise et des loix,
Et le plus juste Roy qui jamais porta sceptre.
O grand Dieu ! que fait donc ta justiciere dextre,
Oysive dans ton sein? Pourquoy n'abismes-tu
Cet ennemy juré de la mesme vertu?
Tu ne saurois jamais mieux employer ton foudre
Qu'à broyer cet ingrat et le reduire en poudre.
Soleil, ne luy fay plus ta lumiere sentir,
Terre, creve tes flancs afin de l'engloutir,
Pleuve l'air dessus luy les esclairs et les souffres,
Tombe le feu du ciel, ouvre l'enfer ses gouffres,
Que la mer se desborde, afin de l'abismer,
Bref, ô enfer, soleil, air, feu, ciel, terre, mer,
Bourrelle, offusque, tüe, embraze, engouffre, abisme
Ce deloyal subject, dont l'effroyable crime
Fait dresser les cheveux à ceux qui, vrays François,
Portent au cœur gravé le saint nom de nos rois!

France, aurois-tu porté ce serpent dans ton ventre?
Non, ce monstre est sorty du plutonique centre ;
C'est l'Ante-Christ conceu, au sein de Lucifer,
Du sale accouplement d'une rage d'enfer,
Le venin d'Alecton, l'escume de Cerbere,
Ou bien, quand distilloit, au giron de Megere,
Le sang de Ravaillac, un incube, je crois,
En incarna ce diable ennemy de mon Roy.
Le couteau du meurtrier au pere osta la vie,

La plume du second aujourd'huy par envie
Veut arracher du fils et la vie et l'honneur,
Honneur, le diamant, la gloire, la splendeur,
L'aigrette, le pennache et le brillant des princes.

Pourrez-vous donc souffrir, catholiques provinces,
Diffamer vostre Roy? Un thraistre injurieux
L'appelle en ses escrits double, fallacieux,
Infidele, tiran, trompeur et sanguinaire!
Brullez, brisez, broyez, boüillez ce temeraire :
Pour son crime il n'est point d'assez rudes tourmens.
Juges, les dieux du monde, augustes parlemens,
Splendides magistrats, ces horreurs nompareilles
N'ont encore frappé vos prudentes oreilles,
Ces relentes vapeurs n'ont monté jusqu'à vous,
Ces blasphemes secrets, pullulans parmi nous,
N'ont encore approché de vos pourpres royales;
Vous aymez trop mon Roy, et vos ames loyalles
Ne souffriront jamais que ces vassaux ingrats
Deshonorent le chef dont vous estes le bras,
Vous estes le bras droit de ceste monarchie;
Mais mon prince est le cœur qui vous donne la vie,
Le chef qui vous anime et l'astre des honneurs
De qui vous empruntez vos plus vives splendeurs.

Mais je reviens à toy, rimeur à la douzaine;
De quel bourbier jaillit ta sacrilege veine?
Quel enragé demon possede tes esprits?
Jamais d'un feu divin ton cœur ne fut epris;
Ton vers ne coule point de ces sources limpides
Qui tombent du sommet des rochers pegazides;
Ton Pegaze est le Stix, ton Phebus un bourreau,
Ta muse une fureur, ton laurier un cordeau,
Montfaucon ton Parnasse où les chiens de voirie

Rongeront, carnaciers, ta charongne pourrie,
Où croassants corbeaux tes obseques diront
Et ton ame maudite aux enfers conduiront.

Lorsque tu affilois ta langue serpentine
Pour blesser en ton Roy la majesté divine,
Et que tu vomissois tes blasphemes pervers,
Craignois-tu point qu'un jour le roy de l'univers,
Voyant sa vive image ici-bas outragée
Du mordicant prurit de ta verre enragée,
N'escarboüillast ton chef d'un tonnerre grondant,
Ou qu'un docte escrivain, mieux que toy s'entendant
Aux concerts mesurez dont les neuf Simpleades
Font Pinde rezonner durant leurs serenades,
Ne te fist repentir de ta temerité ?
Tremble, infame poltron, heretique effronté,
Qu'il t'avienne, lisant ce furieux yambe,
Ce qui jadis advint au malheureux Lycambe,
Qui les vers d'Archiloq ayant leu, se pendit.
Pens-toy, desesperé, que le jour soit maudit
Qui jamais t'a veu naistre, et maudite la mere
Qui porta dans ses flancs un si cruel vipere !

Que t'a fait ce bon Roy, denaturé François?
Que trouves-tu d'injuste en ses royalles loix ?
S'il veut que tout son peuple à luy seul obeisse,
S'il ne peut voir sa France, ainsi que la Suisse,
Par cantons divisée, a-t'il pas bien raison?
Un chacun (ce me semble) est maistre en sa maison.

Mais ces crapaux enflez, ces enfans du tonnerre,
Quels pretextes ont-ils de luy faire la guerre?
Et pourquoy tant de fois avant ces remu'mens
Se sont-ils assemblez sans ses commandemens,

Ont-ils éleu des chefs, fortifié ses villes,
Et r'allumé le feu de nos guerres civilles?

Alexandre le Grand disoit que deux pareils
Ne se pouvoient souffrir non plus que deux soleils,
Et qu'un roy suffisoit pour gouverner le monde,
Comme pour l'esclairer suffit la torche blonde
De l'unique Apollon : cependant mon grand Roy,
Capable de regir cent peuples souz sa loy,
Permettra ses vassaux partager son royaume!
Ce ne fut pas l'advis du bon maistre Guillaume,
Quand monsieur son amy, la perle des guerriers
(Pour qui France jamais n'eut assez de lauriers),
Permit, pour quelque cause à luy seul reservée,
Cantonner l'hérétique, et donna main levée
A ces pestes d'Estat, qui temerairement
Se disoient les degrez de son avancement,
Les nerfs de la fortune, et que leur force extreme
Luy mettoit sur le front le royal diademe.

Imcomparable orgueil, grossiere absurdité!
Non, non, le roy des rois, qui à sa volonté
Gouverne souverain tous les sceptres du monde,
Qui ballotte en ses mains comme une boule ronde
L'empire des mortels, et dont les propres doigts
Seuls ourdissent la vie et les destins des rois,
Faché qu'un si grand roy, un si brave courage,
Croupissoit si longtemps dans le libertinage,
Afin d'illuminer les yeux de sa raison,
Et pour le delivrer de cette orde prison,
Enflamma tout soudain sa guerriere poictrine
Du feu inspiratif de la grace divine.
Lors quittant l'heresie et ses trompeurs appas,
L'Eglise le reçoit, France luy tend les bras;

L'on croize les fleurets, villes et places fortes
Chantent : Vive le roy ! et luy ouvrent les portes.
Ainsi n'y eut jamais que sa conversion
Qui conduit ce grand œuvre à sa perfection.

Bien loing d'estre obligé à ces demoniacles,
Ils ont esté dix ans les malheureux obstacles
Opposez à sa gloire, et sans ces obstinez,
Il eust dix ans plus tost les François gouvernez.

O manes qui gisez dans ce royal sepulchre, [lucre,
Grand roy qui n'eus jamais que l'honneur pour ton
Ton ame dans le ciel maintenant peut bien voir
(Puis qu'on void tout en Dieu comme en un beau mi-
Combien le Calviniste, infernale furie, [roir)
Faict pleuvoir de malheurs sur ta chere patrie,
Combien nous vient de maux pour avoir en ton sein
Trop tendrement nourry ce serpent inhumain !

De ce qu'il t'a presté nous payons bien la somme ;
Ce ver que tu laissas dans le cœur de la pomme,
La ronge maintenant ; ces jeunes louveteaux
Tes entrailles voudroyent deschirer à morceaux ;
Ce feu que tu permis jadis si loin s'epandre,
Veut mettre tes enfans et ton empire en cendre ;
Ce venim a desjà ravagé tout le corps ;
Ces geants terre-nez, nourris dans les discords,
Sentent desjà si haut leurs masses parvenües,
Que s'ils ne sont bien tost assommez dans les nües
De leur ambition, ou si le bras de Dieu
(Seule clef de la vouste et l'immobile essieu
Sur qui roule des rois les fortunes sublimes)
Ne faict à ces mutins mesurer les abismes ;
Nous servirons bien tost de proye à l'estranger.

Sacrée Majesté, destourne ce danger ;
Mon Hercule, mon Mars, mon Ajax, mon Pelée,
Ceste affreuse harpie à tes pieds soit foulée :
C'est de toy que la France implore son secours.

L'heretique blafard, qui explique à rebours
La parole de Dieu et qui en sa maniere
L'allonge et l'accourcit à mode d'estriviere,
Qui la met à la gehenne et l'accuse de faux,
Qui, prophane, s'en sert de selle à tous chevaux,
Qui la tire à cheveux, qui l'habille en sa guise,
Bref, qui veut, effronté, l'Escriture et l'Eglise
Regler sur le compas de son esprit tortu :
Feignant de courtiser la morale vertu,
Afin d'attirer mieux les simples à la trape,
Bouleverse la foy, met l'Eglise à la sape,
Fait sauter les autels, pollüe les saincts lieux,
Vierges, prestres corrompt, secouë, imperieux
Les plus vieux fondemens des Estats monarchiques,
Embraze les citez, subvertit republiques,
Seme guerres, discords, caballes, factions,
Ligues et atténtats, mille religions
Introduit pour la vraye, en nouveautez abonde,
Et, tout difforme, veut reformer tout le monde,
Reguer quoy qu'il en soit, preferant, apostat,
Aux preceptes de Dieu les maximes d'Estat !
De là est la grand porte ouverte à l'atheisme,
De là, l'impieté, l'insolence, le schisme,
Le luxe, le debort, l'abrogement des loix,
Le rabais de justice et le mepris des rois :
Voylà les beaux exploicts de ces ames caphardes
Et les fruicts venimeux de ces plantes bastardes.

Mais, je te pry', dy moy, bel advocat de foin

(Car la saincte Themis n'a jamais eu le soin
D'une ame si perverse : une louve cruelle
Te donna dans les bois sa sanglante mamelle),
Dy moy, dis-je, impudent, qui cause tes clameurs ?
Qui jette en ton esprit ces paniques terreurs ?
Qui t'a ensorcelé ? Quelle ardeur maniaque
Detraque ta raison hors de son zodiaque ?
Tu as peur de ton ombre et tu crains que rendant
Les villes que tu tiens, les nostres, cependant
Ton sang sur les gazons, d'une main vainqueresse,
Par force ou par amour, te traisent à la messe.

Mais, regarde, insensé, nos villes où les tiens
Ne sont pas les plus forts, diras-tu qu'en leurs biens,
Corps, familles, humeurs, ils souffrent de l'esclandre ?
Si quelques avollez ont ozé entreprendre
De troubler leur repos, aussi tost n'ont-ils pas
Veu fondre sur leurs chefs la main des magistrats,
Et ces perturbateurs, qui s'ingeroient de faire
La moisson avant l'aoust, souffrir mort exemplaire ?

Le temps fera venir toute chose à son poinct :
Avant les raizins meurs vendanger ne faut point ;
Puis jà trop de païs ravage ceste laye ;
Il est bien mal aysé de sarcler ceste yvraye
Sans arracher le bled, mais du Dieu souverain
Le bras la peut confondre en moins d'un tourne-main ;
L'heresie a son terme et ses superbes cornes
S'ecrazeront au choc de ses fatales bornes ;
Jà foible, elle chancelle et tremblante voit-on
Ceste vieille Daucis n'aller plus qu'au baston,
Ne nager que d'un bras, ne battre que d'une aisle,
Tousjours au quart, au guet, soupçonneuse en cervelle,
Qui ne sçait plus (voyant son declin approcher)
De quel bois faire fleche, ou de quel pied clocher.

Le mal est en sa crize et les anges supresmes
Ne sçauroient plus souffrir ces horribles blasphemes,
L'air en jette des pleurs, les cieux en ont horreur,
La terre n'en peut plus souffrir la puanteur.
Que fera-t'elle donc si le ciel et la terre
Se bandent aujourd'huy pour luy faire la guerre?

Toutesfois, il ne faut, catholiques françois,
Courir sus à ce monstre et le mettre aux abbois;
C'est de quoy je vous veux advertir dans ces carmes:
Je parle pour ceux-là qui n'ont levé les armes
Contre Sa Majesté (bien que traistres pourtant
Les rebelles souz main vont encor assistant).
Laissons les commencer, ou plutost à mains jointes,
Importunons le ciel de charitables plaintes,
Prions Dieu que bien tost il les vueille inspirer,
Qu'il ne permette plus son sainct nom deschirer
Par ces mal-advisez, afin qu'en cest empire
Chacun d'un mesme cœur un mesme Dieu respire,
Que la France n'ayt plus qu'une foy, qu'une loy,
Qu'un bapteme, qu'un Dieu, qu'une Eglise, qu'un roy,
Et que tous reunis dans nos temples antiques
Nous facions jusqu'au ciel retentir nos cantiques,
Ou, si ces furieux foulent sa grace aux pieds,
Qu'ils soient en un clin d'œil d'un foudre estropiez,
Le ciel vengeur se fende et de rouges tempestes
Creve soudain cet hydre aux renaissantes testes.

Mais les seditieux qui se sont soulevez,
Qui veulent obliger à leurs conseils privez
Des monarques françois la puissance absoluë,
Qui ozent (tant l'orgueil leur a bandé la veüe)
Appeller Dieu fauteur de leurs rebellions,
Ce sont ceux-là, mon roy, qu'il faut à millions

Terrasser à tes pieds; fay leur mordre la terre,
Que ces chiens enragez qui te livrent la guerre
Redoutent à jamais l'aigreur de ton courroux,
Se trainent sur le ventre, et tout nuds, à genoux,
Les yeux cavez de pleurs, ces ames desloyalles
Viennent tost implorer tes clemences royalles
Et t'apportant les clefs des villes; desormais,
Que ces cameleons n'y commandent jamais,
Ces renards de Sanson cerchent d'autres tasnieres,
Et qu'hazardant leur vie aux ondes marinieres,
Au delà du Japon à jamais releguez,
Traittent comme ils voudront les païs subjuguez;
Que s'ils ozent heurter ta belliqueuse armée,
Et qu'au prix de son sang ta noblesse animée
Les surmonte de force, il les faut sans mercy
Envoyer aux cachots du royaume noircy;
Que de ces revoltez le sang par tout ruisselle,
Qu'il ne reste sur pieds nulle ville infidelle,
Qu'on die à l'advenir après l'arriere-ban:
Icy fut la Rochelle et là fut Montauban!

Que le coutre à jamais les guerets ne defriche;
Ouy, monarque, il te faut monstrer un peu plus chiche
De ta grande clemence envers ces vagabonds:
Estant bon aux meschans, l'on est meschant aux bons,
Car l'extresme vertu en vice degenere.
La clemence est aux rois la lune qui tempere
Les troubles de l'esprit, il est vray, mais pourtant,
Comme le temps n'est rien qu'un impartible instant,
Les parfaictes vertus ont un poinct d'excellence
Qu'ils ne peuvent jamais exceder sans offence
De leur integrité: il faut estre clement,
Mais justice imployable en tout gouvernement
Veut tenir le haut-bout. Est-il pas vray, ô sire!

Que si tu n'eusses point espargné en ton ire
Les rebelles vaincus de Sainct Jean d'Angely,
Clerac n'eust point tenu, Montauban eust pally
A l'effroyable abbord de tes royales armes,
Soubize n'auroit point jetté de ses gens d'armes
Jusqu'aux faux-bourgs de Nante, et jà les Rochellois
Peut-estre se seroient enrollez souz tes loix.

Sur tout, que la pitié de nos peines nombreuses
A jamais ne t'oblige à des clauses honteuses,
A une infame paix ; que jamais tel affront
Le traistre ne nous puisse imprimer sur le front.
Nous n'avons rien plus cher que ta gloire, mon brave :
Le François ayme mieux se voir tousjours esclave,
Et de cent coups mortels l'estomach traversé,
Que ton los tant soit peu y soit interessé.
Les siecles à venir, que diroient-ils, mon prince?
Que la lie et le son d'une ingratte province
T'auroit donné la loy, et après tant d'assaux
Contraint de demander la paix à tes vassaux.

C'est dommage, grand roy, que ce peuple superbe
Ne fust victorieux, il feroit croistre l'herbe
Aux marchez populeux de nos riches citez.
Bien tost seroit la France en feu de tous costez,
Les oyseaux se paistroient de nos chairs massacrées,
Les rivieres de sang regorgeroient pourprées,
Il faudroit inventer des supplices nouveaux,
Evocquer des enfers les plus sanglans bourreaux!
Adieu la monarchie, et ta guerriere dextre
Pourroit bien conquester ailleurs un autre sceptre :
La France n'auroit tant de temples que de lois,
De testes que d'avis, de villes que de rois.

Je ne veux pour tesmoins que les places rebelles
Où de ces vipereaux les vengeances cruelles
Feroient trembler d'horreur les demons furieux.
Le catholique à peine oze-il lever les yeux,
L'Hebreu ne fut jamais tant esclave en Egypte,
Le Nomade, le Turc, le Gelon et le Scithe,
Ne sont point si cruels; et puis, ces Lestrigons
Se disent reformez! O tigres! ô dragons!
Helas! combien de fois vos sanglantes furies
De nos temples sacrez ont fait des boucheries!
Le sang y fume encor, et sans verser des pleurs,
Je n'en peux dans ces vers exprimer les malheurs,
Malheurs qui, par le temps, s'oubliroyent en nos ames,
Si vous n'en r'alumiez les homicides flames.

Quoy! secouer le joug des monarques puissans,
Mesurer vostre foy à l'aune de vos sens,
Vous donner tout en proye aux charnelles delices,
Violer nos tombeaux, derober nos calices,
Fouler l'hostie aux pieds, enfoncer, inhumains,
Au sang des innocens vos fratricides mains,
Et medire des roys d'une rage animée,
Apellez-vous cela Eglise reformée!

Vous nous reprocherez la Sainct Barthelemy,
Mais ce brazier ne fut allumé qu'à demy;
C'estoit lors que devoit et que pouvoit la France
Exterminer ce monstre au point de sa naissance.
Ce feu devoit s'esteindre avant qu'il fust plus grand:
Par trop flatter la playe incurable on la rend.
La moisson, dira-t'on, n'estoit pas encor meure;
Si falloit-il ce chancre amputer de bonne heure:
Il n'auroit pas gaigné les membres principaux.

Mais tu n'es pas encor au bout de tes travaux,
Advocat endiablé ! Sus, bourrelles Furies,
Redoublez vos horreurs et vos forceneries.
Muse, retire-toy, tes discours sont trop doux
Pour bastir un enfer. Rages, où estes-vous ?
Empoignez ce meschant de vos rouges tenailles ;
Arrachez-luy les yeux, devorez ses entrailles,
Tronçonnez luy la langue en cent morceaux espars,
Faites luy ruisseler le sang de toutes parts,
Qu'engouffré dans le souffre, ensouffré dans le gouffre,
Seul de tous les damnez les supplices il souffre,
Et qu'à jamais maudit, son crime detesté
Semble prodigieux à la posterité !

Toutes fois seroit bon, pour retenir en crainte
Toute ame qui seroit de ce venim atteinte
Et pour servir d'exemple à tels seditieux,
Qu'au monde il commençast son enfer furieux.

Sus donc à ce felon, juges incorruptibles,
Des horribles tourmens pour ses crimes horribles,
Soit escorché tout vif, soit trainé sur la clef;
Qu'on luy brise les os, qu'on luy flambe le chef,
Qu'on luy couppe la main dont il tenoit sa plume,
Qu'on le tire à chevaux, qu'un grand feu l'on allume
Pour son procez et luy en cendre consommer,
Et pour le souvenir à jamais abismer
D'un attentat si grand, la cendre au vent jettée,
Soit par quelque demon aux enfers emportée !

EPITAPHE

DE L'ADVOCAT DE MONTAUBAN ET AUTRES MÉDISANS DE SA CABALE.

Ces corbeaux, nourris au carnage,
Fondent sur l'honneur de mon roy;
Ces chiens, mastins saizis de rage,
Mordent les pilliers de la Foy ;
Ces loups d'une gueule affamée
Vont dechirant la renommée
Des princes dedans les tombeaux :
Faut-il donc pas que les entrailles
Des loups, des chiens et des corbeaux
Soyent les tombeaux de ces canailles ?

LE BONNET.

Ostez vous, je suis en colere
Contre une execrable megere
Qui, crochetant mon cabinet,
Les oreilles de mon bonnet
A mis en brague de Suisse :
Voyez-vous comme ceste lice
L'a balaffré de son ciseau ?
C'estoit le bonnet le plus beau,
Que jamais bonneta nature,

Car il prenoit toute figure :
Tantost il estoit à plein fond,
Tantost en cercle, en demy rond,
Puis en carré, puis en ovale,
Puis en forme piramidale ;
Ses bords, retroussez de trois doigts,
Faisoient une escuelle de bois ;
Puis, quand on relevoit son feste,
C'estoit un pasté de requeste ;
Ou le faisoit en cervelat
Ou en chaperon d'advocat,
En calotte, en bonnet à prestre,
En mortier à piler salpestre,
En pain de sucre, en entonnoir,
En brayette, en vis de pressoir,
En capuchon, en coqueluche,
En chausse d'Ipocras, en ruche ;
Puis, qui le vouloit enfoncer,
Il sembloit d'un pot à pisser
Ou d'un chapeau à la Ronisque.

O gentil petit bonnet frisque,
Bonnet gaillard, bonnet mignon,
Bonnet gay comme un papillon,
Bonnet des bonnets l'excellence,
Bonnet qui avois la puissance
D'infuser les doctes ardeurs
De Phœbus et de ses neuf sœurs,
Et qui d'un docte entousiasme
Ravissois si doucement d'ame
De ceux dont tu couvrois le chef !

Mais, las ! ô lugubre meschef !
En toute la mondaine dance,

Rien n'est constant que l'inconstance :
C'est au front des plus hautes tours
Que le tonnerre en veut toujours.
Est-il pas vrai, bonnet aimable ?
Beau bonnet, le plus honorable
Que bonnetier qui bonnet a
Jamais bonnetant bonneta.

Avant que ceste affreuse Harpie
Ravit ta bonnetiere vie,
Et que son ciseau enroüillé
T'eust fait un here essoreillé,
Que tu avois de bons offices !
Tu estois toutes les delices
De ton maistre, qui t'aimoit mieux
Que la prunelle de ses yeux.
S'il dormoit durant les nuits sombres,
Ta vertu dechassoit les ombres,
Les spectres, les mauvais esprits ;
Si parfois il estoit espris
Des feux d'une rageuse flame,
Et s'il sentoit dedans son ame
Flamber le cyprien tizon,
Tu estois son contre-poison,
Car, en te mettant sur sa teste,
Son Priape baissoit la creste :
Aussi, tant qu'il t'eust, beau bonnet,
Il eut tousjours son beau bout net.

Si par fois le fils de Semelle
Broüilloit sa gaillarde cervelle
De son nectar delicieux,
O beau bonnet venu des cieux !
Mieux que la froide chicorée,

Que la plante à Denis sacrée,
Que l'ametiste, ny encor
L'herbe qui porte la fleur d'or,
Tu faisois passer son yvresse.

S'il vouloit charmer sa tristesse,
Et tromper les soucis cuisans
Qui fletrissoient ses jeunes ans,
Jettant son chapeau sur la table,
O gentil bonnet venerable !
Il te mettoit lors sur son front,
O gentil petit bonnet rond !
Puis au glou-glou d'une bouteille,
A l'ombre d'une epaisse treille,
Entre les tasses et les pots,
Les cerises, les abricots,
Les cervelats et la salade,
Tu charmois ses esprits malades.

Je t'appellois mon gaudium,
Tu fus mon manicordium,
Tu fus ma guirlande plus rare,
Mon diademe, ma thiare,
Et de toy j'estois plus content
Que d'un mortier à president :
L'enfant n'aime tant sa poupée,
Ny le gendarme son espée,
Ny tant le veneur son cornet,
Comme j'aymois ce beau bonnet

Aussi n'estoit-ce pas sans cause ;
Si j'eusse dormy une pauze
Sans avoir ce bonnet au front,
Aussi-tost un vent brusque et prompt
Beugloit dans mes boyaux malades,

Et d'effroyables petarades
Tonnoit, grondoit, carillonnoit
Si fort que cil' qui l'entendoit
Croyoit que ce fust le tonnerre.
Mais ceste intestinale guerre,
Ce cliquetis de pets mutins,
Ce tintamarre de boudins,
Ce bruit de tripes engelées
Et ces voix mal articulées
Cessoient si-tost qu'on appliquoit
Ce bonnet, qui me rechauffoit,
Sur mon ventre, comme on applique
Une ventouse à la colique.

Mais la plus grand' proprieté
De ce bonnet par moy chanté,
C'est qu'il appaisoit les tranchées
Des pauvres femmes accouchées,
Appliqué chaud sur le devant.
Aussi disoit Angoulevent
Que de ce bonnet l'origine
Venoit du dieu de medecine,
Et que quand l'Epidaurien
Dedans le temple delphien,
Recueillit et mit en lumiere
Les secrets d'Apollon, son pere,
Il trouva sur un tribunal
Ce beau bonnet medicinal,
Le prit et le mit sur sa teste :
Il en faisoit sa bonne feste.
Et puis l'on dit que quand Jappin
Eut foudroyé ce medecin
Qui guarit le chaste Hippolite,
Ce bonnet de puissance elite

Tomba par hazard, ce dit-on,
Aux mains de l'expert Machaon,
De Machaon à Podalire,
Puis au sage enfant de Philire,
Chiron centaure, precepteur
Du grand Achille, belliqueur.

Mais quand les argoliques flames
Eurent mis à sac les Pergames,
Et que Pâris par trahison
Eut frappé Achille au talon,
L'on dit que Chiron l'admirable,
Voyant cette playe incurable,
Et que son sçavoir ne pust pas
Sauver son prince du trepas,
Boüillant de rage furibonde,
Il jetta ce bonnet dans l'onde
Qui, servant de joüet aux flots,
Vint surgir en l'isle de Cos,
Où pour lors le Grec Hypocrate,
A l'ayde de la triple Hecate,
Sortoit du ventre maternel.

Or dejà ce petit mortel
Sembloit bien quelque grand miracle.
Aussi l'on consulta l'oracle
Pour sçavoir ce qu'il deviendroit.
L'oracle repond qu'il seroit
Le plus grand medecin du monde,
Mais que ceste grace profonde
Luy viendroit portant pour beguin
Ce bonnet qu'un fatal destin
Avoit fait aborder dans l'isle.
Ainsi, peu à peu, file à file,

Diocles fut le possesseur
De ce bonnet tout plein d'honneur ;
Puis il echeut à Caristie,
Puis au savant Apollonie,
Qui le donne à Proxagoras,
Et Proxagore à Glaucias,
Erasistrate le possede,
Puis à Herophile il succede,
A Themison, à Crisipus,
Enfin le docte Artorius
Le donna, dans son lit malade,
A l'heritier d'Asclepiade,
Qui par testament le laissa
Au bon Anthonius Musa,
Qui le perdit chez Matheolle
Quand Manard sua la verolle.
L'Alexandrin Serapion
L'eut en son rang, Valgie, Acron,
Euphorbius, l'heureux Cassie
Et le bien disant Cornelie.

D'autres ce bonnet ancien
Donnent au sçavant Galien,
Puis Avicenne en fut le maistre,
Albucasis le fit remettre
En sa splendeur, et le donna
A l'Averrois, qui le laissa
Pour Oribase ; Æce le treuve
Qui le presente à Ville-Neufve,
Ville-Neufve à l'expert Guidon,
Guidon à Bernard de Gordon,
Puis Falope l'anatomiste
L'eut de Theophraste alquimiste,
Pour le donner à Rondelet.

Enfin ce glorieux bonnet,
Tout barbouillé de medecine
Comme un bluteau est de farine,
Et tout gras des termes de l'art,
Echeut à Paumier par hazard,
Qui ne l'eut pas si tost en teste,
Qu'il voulut trancher de la beste ;
Et tout enflé d'ambition,
D'orgueil et de presomption,
Ce brave docteur ephemere
Escrit un livre, par colere,
Où il voulut, tant il fut fat,
Corriger le Magnificat,
Et pocher les yeux par son stile
Aux medecins de ceste ville ;
Mais, ayant mis le parlement
Son jugement en jugement,
Au front de cet Aristophane
Parurent deux oreilles d'asne,
Et ce Midas fut condamné,
D'autant qu'il avoit profané
Ce gentil bonnet venerable,
A luy faire amende honorable,
Car ce bonnet estoit trop beau
Pour couvrir la teste d'un veau.

Je sçay qu'il avoit la puissance
D'infuser beaucoup de science ;
Il est vray, mais c'est supposé
Que le subjet fust disposé;
Autrement, ainsi qu'une espée
Avantageuse et bien trempée
Est nuisible aux mains d'un enfant,
Ainsi, ce bonnet triomphant

Ne faisoit que mettre en furie
Une cervelle mal pestrie.

AMOUREUSE POURSUITE,
OU
LA CHASTETÉ VICTORIEUSE.

LE COURTISAN.

Madame, s'il est vraysemblable
Ce que nous raconte la fable
D'un Acteon en cerf changé
Et par ses propres chiens mangé,
Pour avoir veu, soubz forme humaine,
Diane nuë en la fontaine,
Qui par ses nymphes se faisoit
Laver son beau corps, qui luysoit
Comme la nuict sa flame blonde
Reluyt sur le cristal de l'onde;

S'il est encor vray qu'Ixion,
Emporté de presomption,
Embrassant la fuyarde nue
Au lieu de Junon toute nue,
Est dans les enfers tourmenté
Pour punir sa temerité;
S'il est vray que l'enfant de Mirrhe
Se fit cruellement occire
De la dent d'un sanglier fumeux,
Pour avoir esté l'amoureux

De la deesse Citherée,
Et l'avoir parfois carressée
Dans les vergers Idaliens,
En Miscale, aux champs Gnidiens,
En Paphos, en Cipre, en Erice,
Sejours d'agreable delice.
Où ceste mignarde tousjours
Cueilloit le fruict de ses amours;

Il faut, deesse, que j'avoüe
Qu'il n'y a supplice ny roüe,
Sanglier ny dogue furieux,
Pour cet amant audacieux
Punir à l'egal de sa faute,
Qui d'une entreprise trop haute
Oze aborder vostre beauté,
Qui tient de la divinité,
Beauté que le ciel n'a créée
Que pour estre au monde adorée,
Et qui peut d'un clin de ses yeux
Charmer le cœur de tous les dieux.

Mais si ces fables mensongeres
Sont pour les cervelles legeres,
Et si c'est honneur à l'amant
D'asseoir ses pensers hautement,
J'oze esperer mille trophées,
Mille couronnes estophées
Et mille lauriers immortelz,
D'avoir aproché les autelz
D'une divinité si grande,
Et de vous donner pour offrande,
En holocauste nuict et jour,
Mon cœur tout enflamé d'amour.

Aussi, plus la chose est parfaicte
Et plus nostre ame la souhaite,
La beauté cause le desir,
Le desir aspire au plaisir,
Et le plaisir l'amour augmente.
Ostez le beau, l'amour s'absente,
Car ensemble l'on voit toujours
Beauté, desir, plaisir, amour.

Il est vray que ces ames basses,
Le rebut des dernieres classes,
Que le jeune enfant de Cipris
D'un beau feu n'a jamais epris,
Se contentent d'aymer, coüardes,
Ces passables beautez, hagardes,
Maussades, fieres, dont le cœur
N'est plein que de fielleuse aigreur.
Mais l'ame qui est bien assise
N'astreint qu'en bon lieu sa franchise;
Elle n'a poinct de passion
Si non pour la perfection,
Et si la cire de ses aisles
Se fond aux vives estincelles
D'une rare et grande beauté,
Benissant sa temerité,
Elle fait sa gloire et son lucre
D'un si honorable sepulchre,
Bien heureuse de s'abismer
En si grande et fameuse mer.

Ne vous estonnez donc, madame,
Si la vive et charmeuse flame
Qui sort de vos yeux, mes soleils,
M'embrazant de feux nompareils,
Je cerche au mal qui me possede

En vous mon unique remede,
Et si au fort de mes douleurs
J'implore vos rares faveurs.

LA DAME.

Monsieur, ces facondes merveilles
Dont vous repaissez mes oreilles
Ne me touchent point jusqu'au cœur.
Je croy que d'un stile mocqueur,
Passant de l'honneur la barriere,
Vostre esprit se donne carriere,
Et que toutes ces passions
Ces beautez, ces perfections,
Ces feux, cet amour, ce martire,
Sont fragments de vostre bien dire
Et l'ornement de vos discours.

LE COURTISAN.

Hélas ! mes severes amours,
Que vous dissimulez bien aise
Le feu qui me brusle, mauvaise !

LA DAME.

Monsieur, je ne voy point de feu
Qui vous enflame tant soit peu :
Il faudroit tenir ce langage
A une plus belle et moins sage.

LE COURTISAN.

A une plus belle, bons dieux !
Ostez ces eclairs de vos yeux,

Ostez vostre voix charmeresse,
Les blonds cordons de vostre tresse,
Ostez la glace de ce front,
De ce sourcy le demy rond,
Les œillets, les lis et les roses,
Qui sont sur vostre face ecloses,
Ostez l'albastre de ce sein
Et l'ivoire de ceste main,
Ostez le cinabre qui touche
Et rougit vostre belle bouche,
Ostez ces perles d'Orient,
Ostez donc ce sous-ris friant,
Ostez le musc de vostre aleine,
Et le tissu de mainte veine
Qui semble nager dans le laict
De ce col si gras et doüillet,
Ostez ces framboises nouvelles,
Ostez ces enfleures jumelles
Qui vont et viennent lentement
Comme le vagueux element
Va et vient d'alleure tardive
Pres de la sablonneuse rive;
Puis, quand vous aurez tout osté,
Je verray si quelque beauté
Surpassera la vostre encore.
Mais tandis, ma divine Aurore.
Que je verray en vos beautez
Luire tant de divinitez,
Si je vous nomme ma maistresse,
Ne rabroüez ma hardiesse :
Excusez ma temerité
En accusant vostre beauté.

LA DAME.

Ma beauté de rien je n'accuse,
Mais vostre faute est sans excuse
Qui, esclavant vostre raison
Dans une si orde prison,
Voulez encor par vos blandices
M'attirer en vos precipices ;
Et par vos alèchans discours,
Vous pensez trouver du secours
A vostre playe envenimée
Aux despens de ma renommée.

LE COURTISAN.

Brisez là : vostre honneur je tien
Mile fois plus cher que le mien.
La terre plustost m'engloutisse,
Que l'enfer contre moy vomisse
Tout ce qu'il a de furieux,
Facent encor les justes cieux
Pleuvoir sur ma coupable teste
Le feu, le foudre et la tempeste,
Si je vous joüe un mauvais tour
Et si jamais d'un autre amour
Mon ame se voit possedée !

LA DAME.

Didon, Ariadne, Medée
Sçavent combien est dangereux
De cheoir aux filets amoureux,
Et comme peu sages nous sommes
De croire à ces parjures hommes,
A ces dissimulez amans
Dont les infidelles sermens

Semblent ces responces Delphiques
Dont les sens amphibologiques
S'interpretent diversement.

LE COURTISAN.

C'est juger trop legerement
Des habitudes naturelles :
Toutes fautes sont personnelles ;
Puis l'argument n'est pas formel
Qui conclud à l'universel
Par une preuve singuliere,
Veu qu'il n'est regle si entiere
Qu'il n'y ait de l'exception.
Ainsi, la mauvaise action
D'Enée, Jason et Thesée,
Ne doit pas estre attribuée
A tout le genre des esprits
Qui suivent la douce Cipris.

LA DAME.

L'erreur des autres me rend sage,
Je feray mon aprentissage
Du mal d'autruy d'oresnavant.

LE COURTISAN.

Amour en a dompté souvent
D'aussi superbes et farouches.

LA DAME.

C'est à faire à ces ames louches
Qui n'ozent parer à ses coups.

LE COURTISAN.

Le combat d'amour est si doux !

LA DAME.

Si doux qu'à vomir il provocque.

LE COURTISAN.

Gardez qu'un jour il ne se mocque
De vos amoureuses langueurs,
Vous faisant gouster les rigueurs
D'un amy d'ingrate nature
Qui vous rendra avec usure
Les maux que vous m'avez prestez.

LA DAME.

Les maux preveuz sont evitez.

LE COURTISAN.

Ce dieu a bien de l'artifice.

LA DAME.

Il faut prevenir sa malice.

LE COURTISAN.

Son feu brusle insensiblement.

LA DAME.

Il faut l'estouffer promptement.

LE COURTISAN.

Ses traits ont beaucoup de puissance.

LA DAME.

Aveugle est l'archer qui les lance.

LE COURTISAN.

Si donne t'il tousjours au cœur.

LA DAME.

Aussi, pour vaincre ce vainqueur,
Il faut qu'habile on le combate ;
A la façon de l'Andabate,
En fuyant et les yeux bandez.
Autrement, si vous regardez
Ce sorcier couvert de ses armes,
Vostre œil, enfasciné de charmes,
Comme un sentinelle endormy,
Livre la place à l'ennemy,
Qui la donne en pillage aux vices.
Ainsi nous sommes les complices
De nos malheurs, car par nos yeux
Entre ce feu contagieux
Qui nous enflame les mouelles
Et brusle nos ames charnelles.

LE COURTISAN.

Il faut que tout cede à l'amour :
C'est un soleil, dont le beau jour
Penetre au fond de nos entrailles,
Un linx qui perce nos murailles,
Un archer adroit et certain
Qui ne tire jamais en vain,
Dont les traicts sont inevitables
Et les blessures incurables ;
Bref, amour semble ces torrens
Qui deviennent plus violens
Tant plus à leurs courses rapides
S'oppozent d'obstacles solides.

LA DAME.

La chasteté semble un rocher

Que les torrens ont beau licher
Avant que d'ébranler son feste,
Et qui ne craint point la tempeste
Des flotantes affections.

LE COURTISAN.

Les amoureuses passions
Ressemblent ces foudres superbes
Qui pardonnent aux basses herbes,
Mais brizent et broyent tousjours
Le front des orgueilleuses tours.

LA DAME.

Et moy, qui a l'honneur pour phare,
La dame chaste je compare
Au veau marin et au laurier,
Qui sont par un don singulier
Exempts de l'effroyable foudre.

LE COURTISAN.

Le vent semble espargner la poudre,
Mais il arrache, furieux,
Les racines des chesnes vieux.

LA DAME.

Cette comparaison je loüe
Ingenument, et je l'avoüe,
Car cet amour tant rechanté
N'est que vent et que vanité.

LE COURTISAN.

C'est un feu gregeois qui s'enflame
Plus on verse d'eau dans sa flame.

LA DAME.

Et moy, la chasteté je tien
Semblable à ce lin indien
Dedans les feux incombustible;
C'est une lampe inconsomptible,
C'est le sacré paladion
Sauvé des cendres d'Ilion;
C'est une froide salamandre;
Sur qui le feu ne sçauroit prendre.

LE COURTISAN.

Quoy que c'en soit, mon petit cœur,
Jamais ce genereux vainqueur
N'en veut qu'aux ames de merite;
Il n'y a que les cœurs d'elite
Qui se rangent dessouz ses loix,
Tesmoing ce palladin gregeois,
L'effroy des murailles troyennes,
Dompteur des terres phrigiennes,
Achil', dont les puissants revers
Firent trembler tout l'univers,
Dès que ce dieu un traict lui lance,
Le voilà sans armet, sans lance,
Sans rondache et sans coutelas,
Pasmé d'amour entre les bras
De Brizeis, douce guerriere,
Prisonnier de sa prisonniere.

Hercule, le soleil des preux,
Ce dompte-monstre aux bras nerveux,
Après avoir, tout plein d'audace,
Des coups de sa noüeuse masse
Fait trembler la terre et les cieux,
Enfin, le grand maistre des dieux

Luy darde une fleche émoulue
Dedans sa poictrine veluë ;
Lors ses yeux, qui la mort dardoyent
A tous ceux qui le regardoyent,
Devindrent doux et pleins de charmes;
De ses doigts endurcis aux armes
Il se frisoit en damoiseau,
Courbé, ramassoit le fuseau
D'Omphale, sa nouvelle amie,
Baisottoit sa bouche blemie,
Et de tant de labeurs passez
Reposoit ses membres lassez,
Tant Amour reputoit à gloire
D'avoir obtenu la victoire
Sur ce parangon des guerriers,
Changeant en myrthes ses lauriers.

Anthoine, fleau de la vie
Des deux thraistres Brute et Cassie,
Auquel les rebelles romains,
Espouventez, tendoient les mains,
N'eut pas honte d'estre idolatre
De la beauté de Cleopatre,
Et d'abandonner ses vaisseaux
Au danger des feux et des eaux,
Pour courir esteindre la flame
Que l'œil amoureux de sa dame
Dans son jeune cœur attisoit
Et qui ses desirs maistrisoit.

C'est pourquoy les peintres nous peignent
Et que les poëtes nous feignent
Que Mars le grand dieu des combats,
Ayant jetté les armes bas,

Oubliant sa fureur guerriere,
Tout plein de sang et de poussiere,
Recrée ses fougueux esprits
Au sein de la belle Cypris,
Pour monstrer l'estroite alliance
De l'amour et de la vaillance.

LA DAME.

Ces beaux mots tant bien empoulez
Ressemblent ces ballons enflez
Qui n'ont que du vent dans le ventre;
Car, qui sondera jusqu'au centre,
L'esprit exempt de passions,
Ces chimeriques fictions,
Il dira ce discours prophane
N'estre qu'un conte de Peau d'asne,
Ou que ces hommes glorieux,
Pestris des propres mains des dieux,
N'ont jamais esté si peu sages,
Ny si traistres en leurs courages,
Que ployer leurs cols indomptez
Sous le joug des moles beautez;
Et jaçoit qu'il fust veritable,
Je diray ce feu detestable,
Qui bruloit ces avanturiers,
Avoir fletry tous leurs lauriers,
Broüy leurs palmes et leurs gloires
Et terny toutes leurs victoires;
Joint que pour ces trois insensez
L'histoire m'en fournit assez
Qui contre-carrent leur folie.

Ce grand conquesteur de l'Asie,
Alexandre, l'honneur des rois,

Qui jadis regit souz ses loix
La plus grande part de la terre,
Invincible foudre de guerre
Qui se fachoit que les combats
Duroyent si peu devant son bras,
Quelle continence exemplaire
Montra-t-il aux filles de Daire,
Dont les beaux yeux estoient si clairs,
Si pleins de foudroyans esclairs,
Qu'il souloit dire à la traverse
Que les belles dames de Perse
Aux yeux des Grecs causoyent du mal?

Et l'infatigable Annibal,
Qui les sourcilleuses montagnes
Applanit en razes campagnes,
Pour planter son drapeau mutin
Au cœur de l'empire latin,
Dit-on qu'Amour, brulant ses veines,
Soulageoit ses nombreuses peines?

Dit-on encor que Scipion
Fut serf de ceste passion,
Et que quand sa force heroïque
Dans les boüillans dezerts d'Affrique
Eut arboré ses pannonceaux,
Amour, pour charmer ses travaux,
Rendit sa belle ame captive
Au sein d'une dame lascive?

Et Cesar, ce puissant Athlas,
Qui premier soustint de son bras
La dictature souveraine
De la republique romaine,

Dit-on que jamais ce poison
Ayt ensorcelé sa raison?
Où trouvez-vous que les Ulisses,
Les Themistocles, les Fabrices,
Les Metelles, les Phocions,
Les Pyrrhes, les Timoleons,
Les Seleuques, les Aristides,
Les Hectors et les Æacides,
Virent jamais leur liberté
Esclave d'impudicité?

Trop bien un Heliogabale,
Un Neron, un Sardanapale,
Un Clodius, un Catilin,
Un Paris, un Sexte Tarquin,
Un Jacques d'Escosse, un Tybere,
Un Herode, un Achab severe,
Un Mahomet, un Othoman,
Un Bajazet, un Soliman,
Et autres monstres de nature
De la cabale d'Epicure.

Aussi que sert d'estre un grand roy,
De donner aux autres la loy,
De se voir adoré des princes,
De commander à cent provinces,
De faire d'un clin d'œil mouvoir
Mille peuples souz son pouvoir
Et n'estre pas roy sur soy-mesme?
De voir un monarque supresme
Estre vainqueur des nations
Et vaincu de ses passions?
Avoir tous les destins propices
Et d'estre esclave de ses vices?

Triompher plein de majesté
Et servir à la volupté?
Estre environné de gens d'armes
Et, poltron, jetter bas les armes?

Je ne suis que fille et, partant,
L'esprit moins solide et constant,
Mais si une telle folie
Venoit troubler ma fantasie,
Je la sçaurois bien surmonter,
Et, vertueuse, resister
A ceste fantastique flame.

LE COURTISAN.

Helas! que dites-vous, madame?
Vous pourriez surmonter un dieu?
Amour le centre et le milieu
Des perfections de ce monde,
Amour qui commande dans l'onde,
Dessus la terre, dans les airs?
Car par tout ce grand univers,
Ce n'est qu'Amour: c'est luy qui lie
Et qui garde la simmethrie
De ce grand tout qui en un jour
Periroit perissant l'Amour.

Aussi, les plus cruelles feres,
Les ours, les lions, les pantheres
Luy font hommage dans les bois.
Voyez vous pas en ce beau mois,
Dessus les branches maquerelles,
Les oyseaux tremoussant les aisles
Et à petits bonds fretillarts

Se pasmer en ces jeux mignards?

Voyez la colombe amoureuse,
Sa façon de baiser charmeuse,
Plongeant, eprise d'amitié,
Son bec au bec de sa moitié,
Puis d'une gaillarde secousse
Gouster ceste liqueur si douce!
Voyez le lascif passereau,
Sur la mole rive de l'eau,
Combien en une heure il se couple
De fois sur sa femelle souple!

Or, ce seroit encore peu
Si la puissance de ce feu
N'agissoit qu'aux choses sensibles,
Et si les corps plus insensibles
Estoient affranchis de la loy
Et de l'empire de ce roy.

Mais voyez le fer qui petille,
Qui saute, bondit et fretille
A la presence de l'aymant;
L'ambre est de la paille l'amant:
Aussi, l'approchant, elle y volle,
Elle s'y unit et s'y colle,
Et si on ne l'en separoit,
Tousjours elle le baiseroit;
Mais, voyez l'amoureuse vigne
Comme elle s'alonge et provigne
Les petits doigts de ses rameaux,
Afin d'embrasser les ormeaux;
Dites moy encor qui accorde
Des quatre elements la discorde,
Si non l'Amour qui les epoinct

Et qui les contraires conjoinct ?
Qui fait aussi que le ciel erre
Tousjours à l'entour de la terre,
Et l'œillade de tant de feux,
Sinon qu'il en est amoureux ?
Qui fait que la lumiere blonde
De ceste grand' lampe du monde
Diversifie les saisons ?
Qui grille en esté nos moissons ?
Qui fait que la terre se pare
Au printemps d'un habit si rare ?
Qui camelote ainsi nos prez
De ces chamarres bigarrez ?
Qui meurit ainsi nos vandanges ?
Qui fait ces merveilles estranges,
Sinon Amour, qui tout maintient,
Qui tout nourrit, qui tout soustient,
Et qui par poids, nombre et mesure,
Conserve nature en nature ?

LA DAME.

Monsieur, c'est pocher lourdement
Les yeux à vostre jugement,
En ce que, manquant de prudence,
Vous ostez à la Providence
De Dieu le reglement divers
De cest admirable univers,
Pour le donner, à la volée,
A une deïté moulée
Dedans quelques cerveaux malsains,
Qui pourtant ont esté contraints,
Pour monstrer qu'Amour n'est pas sage,
De le peindre en enfant volage.

Deux aisles ils luy ont planté,
Signes de sa legereté;
Puis ils lui banderent la veuë,
Pour nous mónstrer qu'à boule-veuë
Dans les cœurs charnels et pollus
Il lançoit ses traits emoulus;
Et pour combler son vitupere,
Ils le font naistre en adultere,
Soit qu'il fust jadis descendu
De l'œuf par Zephire pondu,
Couvé de la Nuict embrunie,
Soit que de Pore et de Penie,
Dans les jardins de Jupiter,
Il veuille son estre emprunter,
Ou que Venus, mere des charmes,
L'engendra du grand dieu des armes,
Ou de Mercure, maquereau,
Dans Paphos, publique bordeau.

L'on dit que si tost cet infame
N'eut veu la nourrissiere flame
Dont Phebus nous va rechauffant,
Que Jupin dit que cest enfant,
Ce bastard de naissance immonde,
Un jour embrazeroit le monde,
Et que son feu luxurieux
Perdroit les hommes et les dieux;
Puis, de paternelle colere,
Tança Venus d'estre la mere
D'un si abominable fruict.

Lors, Venus honteuse s'enfuit
Cacher ce monstre de luxure
Au fond d'une forest obscure.

Là, ce dieu malin et pervers,
Le boute-feu de l'univers,
Succçant les mamelles felonnes
Des tygresses et des lionnes,
Sucça toutes leurs cruautez
Et feroces brutalitez,
Souple, formant ses premiers aages
Au patron des bestes sauvages :
De là ses sauvages humeurs
Et toutes ses brutales mœurs.

Grandet, à la chasse il s'adonne ;
Alors de luy mesme il façonne
Son premier arc, rompant, nerveux,
Un baston de fresne noüeux,
Le courbe, le cambre, le vire;
Le bois gemit, l'escorce tire
Sur le genoüil s'arrondissant :
Cupidon après va tissant
De ses cheveux une fisselle,
Coche son arc et l'encordelle,
Le bande et si fort le roidit.
Que la corde un grand son rendit.

Puis d'un ciprez, arbre funeste,
Ceste contagieuse peste
Se fit un carquois et des traicts,
Qu'il essaya dans les forests
Sur les feres plus indomptables.
Les ours, les tygres formidables,
Les lions, les onces, les loups,
Esprouverent ses premiers coups ;
Car cet artisan de malice
Avoit desjà tant d'artifice,

Que rien ne se pouvoit cacher
Des fleches d'un si fin archer.

Plus grand, il coula dans les villes,
Dans les communautéz civilles :
Ce fut lors que ses traicts vainqueurs
Ozerent entamer les cœurs
Des grands monarques et des princes.

Il court royaumes et provinces,
Se fourre aux cabinets des grands,
Mais la cour et les courtisans
Sont les buttes où ce dieu tire
Les dards plus sanglans de son ire.

Enfin, courtisan devenu,
Et des roys son pouvoir cogneu,
Il se donne en curée aux vices,
Au luxe, aux pompes, aux delices :
Son arc, sa trousse et son carquois
(Qui premier n'estoyent que de bois)
Furent tout d'or. Venus la douce
Dore ses traicts, fourbit sa trousse,
Cordonne l'or de ses cheveux,
L'arme de foudres et de feux,
De souspirs, de sanglots, de larmes,
Et jette en ses yeux tant de charmes,
Que depuis cet audacieux
A bravé la terre et les cieux,
Et devenu superbe au double,
A mis tout l'univers en trouble.

De là tant de ravissemens,
De stupres, de violemens,

Tant de sacrileges, d'incestes,
Et tant d'adulteres funestes.

Combien de rois n'ont pour tombeaux
Que les cendres de leurs chasteaux !
Combien de citez saccagées,
Combien de couronnes changées
Et de riches sceptres en bas,
Combien de furieux combats,
Combien de meurtres, d'homicides,
D'assassinats, de parricides,
Combien d'effrois, combien d'efforts,
Combien de maux, combien de morts,
De trahisons, de perfidies
Et de sanglantes tragedies,
A fait ce dieu des enragez
Pleuvoir sur nos chefs outragez
En recompense des services,
Des autelz et des sacrifices
Qui pour luy fumoyent en tout lieu !
Voilà comme ce brave dieu
Traite l'insensé qui l'adore.

Fut-ce pas de ceste Pandore
Que sortit le feu d'Ilion ?
Ilion, la perfection
De toutes les villes de guerre,
Ilion, qui fut sur la terre
Ce que le soleil est aux cieux,
Ilion, le sejour des dieux,
Ilion, l'escole des armes,
La pepiniere des gens d'armes,
Ilion, l'archive des loix,
La bisayeule de nos roys ;

Bref, ceste Ilion dont Cassandre
Plora la deplorable cendre,
Lors que l'escumiere Cipris
Promit au beau berger Paris
Une favorable maistresse,
Et que ceste infame deesse
Luy fit violler, effronté,
Le sainct droict d'hospitalité,
Ravissant l'espouse infidelle
De son hoste, Helene la belle,
Helene, dont l'œil gratieux
Faisoit honte au grand œil des cieux,
Bel œil, la boutique du foudre
Qui mit les Pergames en poudre,
Fourneau qui premier alluma
Le feu qui Troye consuma,
Troye de qui les tours sublimes
Portoient leurs sourcilleuses cimes
Au dernier estage des airs.

Agamemnon, que tant de mers,
Tant d'avantures perilleuses,
Tant de batailles furieuses,
Tant d'assauts et tant de combats
N'avoient peu conduire au trespas,
Et rendre ce brave monarque
Froide victime de la Parque ;
Luy, dis-je, qui au champ de Mars
Avoit couru tant de hazars,
Conduisant les guerrieres tropes
Des Myrmidons et des Dolopes,
Enfin, reportant tout grison,
Aux penates de sa maison,
Son los, ses lauriers et ses palmes,

Comme il croyoit les ondes calmes,
Et qu'il pensoit loin des malheurs
Se reposer de ses labeurs
Au giron de sa Clytemnestre,
Le voyla meurtry par la dextre
D'Ægiste, infidelle vassal,
Compagnon de son lict royal.

Ce qui facha tant les celestes,
Qu'ils permirent aux mains d'Orestes
D'espandre le sang maternel,
Et d'ouvrir d'un fer criminel
Le flanc de sa mere impudique.

Voyla comme l'amour lubrique
Attira l'adultère à soy,
Et l'adultere brize-foy
Après soy tira l'homicide,
L'homicide, le parricide;
Car ainsi que les flots grondans
L'un à l'autre vont succedans,
Un crime appelle un autre crime
Comme un abisme un autre abisme.

Jusqu'où ce brazier violent
Brûla-t-il l'esprit insolent
De la fratricide Medée,
Quand, enragément debordée
Pour parvenir à ses desseins,
Elle dechira de ses mains
En morceaux l'innocent Absyrthe?

En quelle boüillonnante Syrthe
S'abisma la pauvre Biblis ?

Bref, tant de cerveaux affoiblis
Dont l'honneur fit triste naufrage
Enveloppé dedans l'orage
Qu'excite un impudique amour,
Ont mille fois maudit le jour
D'avoir, malheureuses victimes,
Ployé leurs cols pusillanimes
Souz le joug de cest effronté
Ennemy de la chasteté.

LES PEDAGOGUES D'AMOUR.

Avant que de ployer souz le faix amoureux,
Avant que de gouster le poison langoureux
Qu'une œillade affetée espanche dans nos ames,
Avant que d'exercer les amoureuses flames,
Et de cueillir la fleur qu'une jeune beauté
Conserve dans l'enclos de sa pudicité,
Il faut sçavoir les loix qu'en aymant on observe,
Il faut cognoistre Amour, comme il veut qu'on le serve,
Comme il faut quelques fois celer sa passion,
Et descouvrir en temps sa chaude affection;
Autrement on feroit comme un jeune pilote
Qui, peu expert, eschoüe à la premiere coste
Son fragile vaisseau; d'autant qu'il ne sçait pas
Sur la carte marine addresser le compas.
Toy donc qui veux marcher souz l'enseigne amoureuse,
Ne sousleve point trop ton ame audacieuse,
Car souvent celuy-là qui veut voller trop haut,
Comme Icare chetif fait un perilleux saut.

Or, comme au jeu de Mars, avant que l'on assaille
Une ville assiegée, on sonde la muraille,
On recognoit la place, et par le lieu moins fort
Le soldat valeureux adresse son effort.

Ainsi, qui veut loger amour dedans son ame,
Il doit sçavoir l'humeur de celle qui l'enflame,
Car si elle est avare, il ne faut espargner
Les dons et les presens afin de la gagner,
Ainsi que Jupiter on a feint sans feintise
Changé en gouttes d'or pour la fille d'Acrise.
Si son œil dedaigneux semble n'en vouloir pas,
Faut-il le grand chemin quitter pour un faux pas?
L'on ne peut obliger un saint pour une offrande.
Plus le labeur est grand, et plus la gloire est grande,
Dès le premier assaut la ville ne se rend,
Au premier jet du rets le poisson ne se prend,
L'eau tombant peu à peu cave la pierre dure,
Et rien n'est impossible à l'amant qui endure;
La fille mainte fois couvre par un refus
Le brazier amoureux dans ses membres infus,
Et semblant au dehors une idole glacée,
Amour par le dedans enflame sa pensée.

Mais si un corrival a des-jà dans son cœur
Allumé le brasier de l'Archerot vainqueur,
Regarde son mérite, et si tu le surpasse
En bien dire, en beauté, en richesse et en grace,
Fomente la douleur qui te va consommant,
Un jour tu pourras estre autant aymé qu'aymant,

Mais sur tout nous plaignons la plaintive misere
De ceux qui vont aymant une fille severe,
Ignorante, indiscrette, et dont les lourds esprits

Dans les glnaux d'Amour ne furent jamais pris ;
Conte-luy, si tu veux, tes amoureuses peines,
Monstre-luy, si tu veux, tes amoureuses chaines,
Et pour mieux exprimer tes secrettes douleurs,
Brize-toy de souspirs et te noye en tes pleurs,
C'est prescher les rochers : cette farouche beste
Payera tes travaux d'un branslement de teste,
Ou s'il faut qu'elle t'ayme, ô le chétif amour !
Tu seras avec elle à parler tout un jour,
Luy cresper mollement sa blonde chevelure,
Luy graver sur le front mainte douce morsure,
Luy baizer le vermeil de son corail besson,
Souspirer aupres d'elle une douce chanson,
L'appeller ta moitié, ton ame, ta maistresse,
Et, lascif, inventer caresse sur caresse,
Elle sera muette ou d'un fade discours
Sottement te dira ses languides amours.

Mais heureux mille fois celuy-là qui s'enflame
De l'accorte amitié d'une gentille dame,
Dont les souples esprits, capables de raison,
Rehument à longs traicts l'amoureuse poison !
Sans cesser, avec toy follastre elle se joüe :
Tantost frisotera le cotton de ta joüe,
Tantost ses doigts rosins tes cheveux peigneront,
Tantost mordillera tes lèvres et ton front ;
Puis, te disant qu'elle a songé la nuict passée
Qu'entre tes bras aymez tu la tenois pressée,
Son blandissant regard te semond au plaisir
Qui tempere l'ardeur d'un amoureux desir,
O couple bien heureux, quand une mesme flame,
Faict de deux cœurs un cœur, de deux ames une ame !

Or afin qu'un amant a l'egal soit aymé

De celle dont les yeux l'ont tellement charmé,
Il doit de poinct en poinct observer nos preceptes,
Apprendre nos statuts et garder nos receptes.

Qu'il soit donc lestement à la mode vestu,
Eloquent, liberal, cherissant la vertu,
Docte en prose et en vers; que souvent il souspire
Sur le luth argentin son amoureux martyre,
Qu'il scache decocher un regard affeté,
Faindre un mignard sous-ris doucement appasté.
A un tiers rarement son secret ne décelle:
Un tiers est à priser alors qu'il est fidelle,
Mais pour quelque depit conceu légerement,
Souvent d'un fermé amour sappe le fondement.

Mais surtout garde-toy de laisser la Fortune
Passer sans l'empoigner quand elle est opportune;
Ainçois quant tu verras ta maistresse en bon point,
Fay profiter le temps, qui ne retourne point;
Et risquant ta fortune à ceste heure t'efforce
Sa honte palier par une douce force:
Voylà tout le sçavoir que nous avons appris
Au college amoureux de la belle Cipris.

AUX DAMES.

Belles, qui desirez sçavoir d'amour les loix,
Venez en nostre escole estudier sans cesse,
Alors vous y serez doctes en peu de mois;
Mais, non, n'y venez pas, car souvent on y fesse.

LE MONDE MALADE.

ADVERTISSEMENT AU LECTEUR.

Non plus qu'on permettoit à l'ancien Ethnique,
S'il n'estoit consacré prestre au temple Delphique,
D'expliquer d'Apollon les oracles divers,
Si tu n'es faict poëte au temple de la Muse,
Ne sonde cest Euripe et, discret, ne t'amuze
Au sens anagogic de ces mystiques vers.

Tu résvois, Democrite, arpenteur de phantosmes,
Quand du choc hazardeux d'impartibles atomes
Mon estre essentiel resulter tu faisois ;
Car Dieu crea d'un rien le subject pathetique
Avant que luy donner sa forme entelechique
Par l'active vertu de sa divine voix.

Quatre freres germains paisiblement contraires
Tiennent de mes agens les ressorts ordinaires,
Perpetuant ma paix en leurs dissentions,
Et le meslange esgal de leurs substances pures,
Des mixtes singuliers fait les mixtes natures,
Des especes causant les propagations.

Quand du confus amas où languissoient encloses
D'un ocieux repos les semences des choses
La main de l'Eternel eut extraict mon berceau,
Et chaque individu ennobly de sa forme,
L'empireume resté de ce trouble difforme
M'a tousjours menacé d'un des-ordre nouveau.

Bien qu'un symbole égal tout corps physic regisse
Et qu'un cindesme encor deux opposez unisse,
Si l'ordre politiq' tant soit peu se dément
La remise vertu par l'intense est domptée,
La substance du foible est du fort surmontée
Et le suppost formel dissoult en un moment

Un fruict contagieux par trans-grez de deffense
De mon premier bourgeois intoxiqua l'essence :
Le sexe lunatique en saigne tous les mois;
L'homme en fouille, en sueur, sa poussiere natalle,
Mais afin d'expier ceste offense fatalle,
Le grand serpent d'airein fut pendu sur le bois.

Par ce morceau mortel ma race estant mortelle,
Foiblet, je fus sevré de la saincte mammelle
Qui le laict emmanné de la grace rendoit ;
Ainsi, pauvre orphelin, vagabond phantastique,
Un regime mauvais me rendit hydropique
Lors qu'un grand cataclisme en mes flancs s'espandoit.

Mais l'œuvre ombilical, le paracenthesique,
Ny l'emissaire faict d'un flameux pirothique,
N'ont de ce grand peril sauvé le genre humain ;
Apres quarante jours, celuy qui m'a sceu faire,
Esteignant dans mes eaux le feu de sa colere,
Changea son ire en grace et ses verges en pain.

Or analogizant les maux de mon enfance,
Ceux de ma puberté, de mon adolescence,
Avec ceux que je souffre en ma decliuaison,
Il n'y a rien d'esgal : mon mal est sans refuge.
O grand Dieu ! purgez-moy par un second deluge
Puis que mon podalire est infect du poizon.

Une ethique arrivant à la putredinale,
Consume peu à peu ma liqueur radicale,
Mes membres debilite, et ce feu vehement
La substance corrompt de mes humeurs nourrices,
Qui portant en mon cœur les vapeurs de leurs vices,
Mon estat monarchiq' portent au monument.

Mon cœur, c'est le soleil qui trace sa carriere
Par le quatriesme ciel, afin que sa lumiere
Aux plus opaques corps il donne, liberal,
OEconome prudent qui visite en sa course
Les colomnes d'Hercule et la Tamise source,
Sans s'esloigner jamais de son poinct vertical.

Mais quoy ! maints autres feux par soif insatiable
Boivent de mon soleil le nectar amiable,
Et luy, comme un Phinée estant des autres beu,
Pense estancher sa soif d'un emprunté breuvage ;
Mais en vain, car sa soif n'en croit que davantage :
Plus il boit, plus ses feux luy boivent sa vertu.

Deux diverses boissons diversement alterent
Ces devorans braziers qui jamais ne temperent
Leur Tantalique soif : l'une esclatte et reluit,
Visqueuze et adherante à la main qui la touche;
L'autre est douce à la bourse et salée à la bouche,
Que Titan chaleureux au mois de mai recuit.

Est-ce pas grand' pitié que l'onde qui ruisselle
De mes membres grevez (taillant leur hydrocelle)
Dedans ses aqueducts void ses flots consommer,
Et que tant de vautours, tant de gloutes sangsuës
Epuizent tellement ces sources incogneuës,
Qu'à peine en revient-il une goutte en la mer ?

Insalubres liqueurs, non, par metonymies
Je vous veux appeller salutaires mumies,
Car de mon corps seché le basme vous naissez;
Catacreze trop large, helas! plutost vous estes
Un dangereux venin, puis que crever vous faites
Le ventre crapuleux qui en prend par excez.

O Dieu! mon sens se trouble! Où courent ces Evantes,
Le tyrse entortillé dedans leurs mains sanglantes?
Quel espais tourbillon de centaures je voy,
De polipes encor qui portent, poligames,
Cent robes sur le dos, sacrileges infames,
Qui se vont marchandant des tresors de la Foy!

Enfans de Giezy, qui donnez, impudiques,
Les joyaux de l'espouse à des Circes lubriques,
Flambeaux soubz le boisseau qui n'esclerez qu'à vous,
Excubes aggravez du sommeil des delices,
Pastres qui, empestrez dans les gluaux des vices,
Delaissez vos troupeaux à la gueulle des loups.

Un siecle est revolu depuis que la semence
D'un poizon alleman, par vostre negligence,
Pullule dans mes reins et s'y va desployant;
Le sablon qui jaunit les ondes de Pactole
En devient corrompu, et la surface molle
De la Seine aux longs plis fremit en le voyant.

Mais le plaisir de voir ces passageres gruës
Pantagruelizer en leurs testes cornuës
L'oracle d'un Panurge ou d'un Epistemon!
Alte, muse, mon tout, donne trefve à tes plaintes,
Souvent la verité se cache souz les feintes,
Comme Neptanabus souz Jupiter Ammon.

Vous donc, le corps triple-un de la therapeutique,
Espluchez de mon mal la cause morbifique,
Repurgez ces humeurs qui troublent ma raison;
Pour conserver le tout, extirpez la partie :
Il faut un fort remede en forte maladie,
Un extreme antidote en extreme poizon.

LE MEDECIN, *licence.*

J'ordonne que tu sois sans crainte et sans justice,
Qu'au bourbier du peché paresseux tu croupisse;
Enyvre-toy du vin de tes pollutions,
Vy sans religion, opprime l'innocence,
Secouë, imperieux, toute humaine puissance,
Et cours à toute bride après tes passions.

LE CHIRURGIEN, *cruauté.*

Çà ! que tout l'aliment de tes veines j'espuise,
Que je tranche ta chair et tes os cauterise,
Tu ne dois esperer de remede à tes maux
Que le fer et le feu; la gangrène est formée
Et le venim, montant de ta chair enflamée,
S'est emparé des-jà des membres principaux.

L'APOTICQUAIRE, *ignorance.*

Pour lenir ta douleur, il faut que je compose
Mille forts laxatifs, et redouble la doze,
Qui raclent tes boyaux et te piquent le flanc;
Si ne profitent point mes drogues anciennes,
Quelque fin charlatan te donnera des siennes
Qui te feront vomir et vuider jusqu'au sang.

LE MONDE.

Je l'avois bien predit mon mal estre incurable !
Ces faux devroyent premier eux mesmes se guarir :
Divers sont leurs conseils, mais leur fin est semblable,
Et ne tendent tous trois qu'a me faire mourir.

O mon sainct Esculape ! à toy seul je m'escrie,
J'implore, langoureux, les raiz de ta bonté,
Car, comme tu m'as seul donné l'estre et la vie,
Seul aussi tu me peux redonner la santé.

LE TOMBEAU D'ANGOULEVENT.

Gy gist le sieur d'Angoulevent,
Qui sceut si bien en son vivant
Cajoler les dames farouches,
Qu'il en jetta plus à l'envers
Que l'esté n'engendre de vers,
Ny l'hyver ne fait cheoir de mouches.

Son persuader fut si doux,
Qu'il en mettoit en rut les loups,
Les taureaux et les cerfs rapides,
Couplant plus de culs deux à deux
Qu'on ne voit dans les fresnes creux
L'esté joindre de cantarides.

A l'odeur de ses vestemens
Les chevaux sailloient les jumens,

Les poissons frayoient aux rivieres,
Et les ânes, d'amour touchez,
Baudouïnant dans les marchez,
En rompoient sangles et croupieres.

Si Mercure dedans les cieux
Pouvoit, pour le plaisir des dieux,
Autant de deesses abbattre
Que ce grand maquignon de cus
A fait à Paris de cocus,
Jupiter auroit beau s'esbattre.

L'on dit que Mercure trompa
Argus et le chef luy coupa ;
Si ce marchand de chair humaine
Eut bien ces exemples appris,
Les bonnets cornus à Paris
Ne vaudroient qu'un liard la douzaine.

La dame si tost n'escoutoit
Ce pipeur, qu'elle se sentoit
Lier de chaines aymantines,
Et son cœur d'amour si vaincu
Qu'elle pensoit avoir au cu
Un essain de mouches bovines.

Un nombreux haras d'etalons
La suivoit tousjours aux talons,
Chacun un baiser luy derobe
Pour assouvir ses appetits
Et tous les chiens, grands et petits,
Venoient pisser contre sa robe.

Et, comme l'autel où pendoit
La lire d'Apollon rendoit

Long-temps après de l'armonie,
Après le maqueresu discours,
Le cu luy fredonnoit toujours
La sarabande d'Italie.

Jamais il n'aborda beauté
Qu'enfin vainqueur il n'ait esté,
Tant il dressoit bien ses approches;
Quelquefois faisant du badin
Maniant un vertugadin,
Glissoit le poulet dans les poches.

Tantost, d'une fallastre main,
Faignant de toucher d'un beau sein
L'albastre jumeau qui souspire,
Laissoit couler tout doucement
Les vers qui d'un gentil amant
Exprimoient l'amoureux martyre.

Il frequentoit les courtisans,
Les financiers, les partisans,
Gens de hazard et de resource.
Du pont Neuf tous les maquereaux
Ne sont que ses petits ruisseaux,
Tous tributaires de sa source.

Il leur montroit de vive voix
Les axiomes et les loix
De ceste gentille science,
Que nul n'eust osé pratiquer
Sans premier luy communiquer
Tous les degrez de sa licence.

Il n'y a si petit bordeau,
Cabaret, charlatan, bordeau,

Coupeur de bourse, ny belistre,
Dariolette de Cypris,
Cocu ny cornard dans Paris
Dont il ne faisoit bon registre.

Il jugeoit à l'œil et au pas
Les filles d'amoureux appas,
Comme les laquais aux mandilles,
Aux mantes les vrais Irlandois,
Aux chapeaux longs les Albanois,
Et les Espagnols aux roupilles.

Il avoit mille inventions,
Faisoit mourir les morpions,
Rendoit les mammelles plus dures,
Guarissoit chancres et poulains,
Et, par les lignes de nos mains,
Il predisoit les avantures.

Il n'y eut jamais Tabarin,
Galinette, ny Turlupin,
Gros Guillaume ni Jean Farine
Plus farcy de bouffons propos ;
Aussi fut-il prince des sots,
Royaume plus grand que la Chine.

Ce Mome, ce Roger Bon-temps,
Fut si gaillard en son printemps
Qu'il vous eust fait crever de rire,
Quand pour faire danser putains
Il ne vouloit que deux patins,
Ou joüer de la pesle à frire.

Ainsi que freslons amassez
Au son des chauderons cassez,

Tremoussoit lors faison de garces,
Et les bons tours d'Angoulevent
Valeran emprunte souvent,
Pour faire la sauce à ses farces.

Aussi, à la posterité,
Ce bel esprit a merité
D'estre nommé dans les provinces,
Et dans les plus fameux bordeaux,
Le grand prince des maquereaux
Et le grand maquereau des princes.

Combien de filles de bon lieu
Doivent leur chandelle à ce dieu
Qui s'habilloit leurs frinquenelles,
Se donnans maints coeus en vert
A tous les diables du Vauvert
Que leurs femmes estoient pucelles!

Car, l'astringent medicament
Resserroit tout si proprement,
Que le plus expert podalire,
Fust-il de la place Maubert,
Ny la matrone de Joubert
N'y eussent trouvé que redire.

Angoulevent, angoule-vin,
Esprit de vin, esprit divin,
Trepié des amoureux oracles,
Je te peux bien solemniser
Et dans ces vers canoniser,
Puis que tu fis tant de miracles.

Pleurez, garces, pleurez souvent
Vostre bon pere Angoulevent,

Qui ne demande autre hecatombe
Que, de la cire de vos yeux,
Vous allumiez, en vos ans vieux,
Un cierge benist sur sa tombe.

Ici en repose le corps,
Mais son esprit est sur les bords
D'Acheron aux ondes prisées,
Courtisant Charon pour aller
Dans les enfers maquereller
Les ames des champs Elisées.

Charon, nautonnier renommé,
Si tu me passe à point nommé,
Je jure les yeux de Cyprine
Et le beau sein de Jenneton,
Que cette nuict, malgré Pluton,
Tu joüyras de Proserpine.

A ces mots, Charon, qui n'est plus
Qu'un tronc immobile et perclus,
Sent rechauffer sa froide cendre
Et, dans ses membres engourdis,
Renaistre le feu qui jadis
Enflamma sa jeunesse tendre.

Deesse, dit-il, mon soleil,
Ne denie un traict de ton œil
A cette vieille et morte souche;
Ne meprise mes blancs cheveux,
Puis que rajeunir tu me peux
D'un baiser de ta belle bouche.

Angoulevent lors s'avança;
Pluton vint qui le repoussa.

Charon entreprend la querelle,
Pluton decharge un aviron
Si fort sur les reins de Charon,
Qu'il en fit ployer la nacelle.

Vieux fou, ce rusé maquereau,
Fera de l'enfer un bordeau :
Il nous debauchera la Parque !
Si ce malheur arrive un jour,
Et que la Mort fasse l'amour,
Adieu tes rames et ta barque !

Va, Pluton, va, vilain jaloux,
Dit alors l'esprit en courroux ;
Va servir encor de risée
Aux esprits qui, malgré tes loix,
Ont veu ta femme mille fois
Se pamer au sein de Thesée.

Si je passe ce flot mutin,
Il n'y a si petit lutin,
Ny demon dans tes noires bornes,
Pour me venger de cet affront,
Qui ne te plante sur le front
Chacun un pennache de cornes.

Va donc, cocu, va te cacher,
Cupidon sera mon nocher ;
Je ne veux fleuve que ses flames,
Sa trousse sera mon batteau,
Ma voile sera son bandeau,
Et ses fleches seront mes rames.

Non, non, dit l'enfant de Cypris ;
Ma mere ne m'a point appris

A favoriser telle peste.
Pour tes vœux je n'ay point d'autel,
Ton feu est terrestre et mortel,
Le mien immortel et celeste.

Ce n'est point moy, non, ce n'est point
Ma belle flame qui epoingt
Les ames de ces mercenaires ;
La grace d'un corps bien vestu,
Le bel esprit et la vertu
Sont mes maquereaux ordinaires.

Mon feu, dont je brûle les dieux,
Ne touche point ces vicieux :
C'est un demon qui les inspire ;
Les presens ne vont m'engageant,
Et jamais ny l'or ny l'argent
N'eurent de cours en mon empire

Aussi ces pilliers de bordeau
Qui achetent d'un maquereau
Remede à leur publique flame,
Montrent bien qu'ils n'ont point d'attraicts
Et que trop mousses sont leurs traicts
Pour blesser le cœur d'une dame.

Voyez un peu l'orgueil hautain
De ce petit fils de putain !
Dit Angoulevent en cholere ;
Comme il fait de moy peu de cas !
Et l'impudent ne songe pas
Qu'il est maquereau de sa mere.

Est-ce pas ta mere, bastard !
Qui t'a donné ce riche dard,

Ta trousse qui les dieux maistrise,
Et ton arc si bien cizelé
Pour luy avoir maquerellé
Mercure, Adon, Mars et Anchise?

Ma foi! si ton commandement
N'est que sur ceux qui vont aimant
Les vertus que tu viens de dire,
L'on te pourra dire en un mot
Que le royaume d'Ivetot
Sera plus grand que ton empire.

Le dieu de l'Olympe estoilé
Eust-il jamais depucelé
La belle Acrisienne vierge,
Qu'en enfermoit dans une tour,
Si plus par or que par amour
Il n'eust corrompu le concierge?

Aussi la science, le rang,
L'honneur, le courage, le sang
Ne font plus aymer la personne;
Amour se vend à tout venant
Et les dames de maintenant
Sont à qui plus d'argent leur donne.

Qu'on soit tortu, bossu, boiteux,
Ladre, pulmonique, gouteux,
Qu'on aye sué dix verolles,
Extraict d'un cyclope enfumé,
Assez l'on sera estimé
Pourveu qu'on aye des pistolles.

C'est pourquoy, ce dit Cupidon,
Je veux esteindre mon brandon,

Fuyant un peuple si barbare,
De peur qu'il me soit reproché
Que mon traict ait jamais touché
Le cœur d'une maitresse avare.

Lors s'envola comme le vent,
Laissant le pauvre Angoulevent,
Qui, plein de fureurs maniaques,
Se resolut faire un batteau
D'un grand vieux chalit de bordeau,
Qu'il avoit pris chez le grand Jacques.

Il prit, pour servir d'avirons,
Les potences de deux larrons
Qui jadis lui tindrent escorte,
Quand le barbier de S. Marceau,
Luy testonnant si bien la peau,
Rendit son esperance morte.

Le voilà donc prest à ramer,
Quand Acheron, pour l'abismer,
Veut en deux parts ses vagues fendre ;
Lors, pour faire un fleuve, il a pris
Tout ce qu'on sçait que dans Paris
En soixante ans il fit repandre.

Ainsi, en despit de Charon,
De Pluton, d'Amour, d'Acheron,
L'esprit traversa le rivage,
Et laissa pour memoire au bout
Qu'un maquereau passe partout
Sans payer tribut ny peage.

Dormez doucques, jaloux Argus,
Vous ne serez jamais cocus ;

Ceste mort vos frayeurs efface :
Il est vray qu'un poëte escrit
Que vos femmes ont trop d'esprit
Pour laisser faillir vostre race.

YAMBES

CONTRE UNE MEDISANTE DE L'AUTHEUR.

Rouge Menade à la vineuse trongne,
Sale Circé, dont l'infecte charongne
Cherche, brulant d'un feu luxurieux,
L'accouplement d'un lutin furieux.

Oze-tu bien effroyable Meduse,
Calomnier les mignons de la muse ?
Ceux qu'Apollon comme ses nourriçons
Instruit luy mesme en ses doctes chansons ?
Qui sur l'email des rives Pegazides
Menent le bal des vierges Castalides,
Poëtes sacrez, les delices des cieux,
Prophetes saints, interpretes des dieux ?

Reponds-moy donc, chetive creature,
Monstre engendré en depit de nature,
Sale excrement du manoir Stigieux !
Quel farfadet, quel demon envieux
Se va joüant dans ta cervelle creuse,
Quand contre moy ta langue injurieuse
A gros boüillons vomit tant de poison ?

Mais, sans sortir des gonds de la raison,
Tu sentiras, au courroux qui m'allume,
Comme est pesant le foudre de ma plume,
Et comme sont d'un pouvoir plus qu'humain
Les vers tracez d'une maistresse main.

Grand front pelé, teste chauve, peau molle,
Vrais reliquats de la grosse verolle,
Menton barbu, qui semble avec raison
Le croupion de quelque vieil oyson
Dont les tuyaux des plumes arrachées
Restent encor aux places ecorchées,
Col de cigongne où les nerfs sont tendus,
Tetins fletris en bezace pendus,
Joue avallée en dogue d'Angleterre,
Ventre ridé, hanche faite en esquerre,
Teint basané comme un vieux manuscrit,
Bouche puante à baiser l'Antechrist.

Quand je te voy quelquefois attiffée
Pour prendre mieux le diable à la pipée,
Que tu te pare, et que par vanité
(Vieux cu rompu d'avoir tant culeté)
Tu contrefais encor la jeune fille :
Je pense voir un singe qu'on habille,
Une sorciere empezer son rabat,
Pour mettre en rut le grand bouc du Sabat.
Je pense encor voir une vieille rosse,
Le dos er'né de tirer le carrosse,
Qu'un maquignon, pour s'en deffaire mieux,
Va reparant d'un harnois precieux.

Non, tu n'es plus qu'une vieille allumelle,
Qu'un vieux fourreau, qu'une vieille aridelle,

Qu'un vieux chaland enfondré dedans l'eau,
Qu'un vieux fantosme à l'entour d'un tombeau,
Qu'un vieux cabas, qu'un vieux loudier à prestre,
Qu'un vieux mortier à piller du salpestre,
Qu'un galetas, qu'un vieux grenier à foin,
Qu'un vieil idole enfumé dans un coin,
Qu'un vieux chalit à gaigner chaude-pisse,
Qu'un vieil egout où tout le monde pisse,
Qu'un vieux fusil, qu'un vieux havre à tout vent,
Qu'une lanterne ou lampe de convent,
Qu'un vieux plancher où filent les araignes,
Bref, tu ressemble à ces juments brehaignes
Qu'on ne met plus qu'à porter du fumier.

Bien que tenant ton galbe coustumier,
Chacun te void demarcher en triangle,
Tordant le cul en mule que l'on sangle,
Le sein ouvert, en rougeur surmontant
Le dos d'un gueux qu'un bourreau va fouëttant,
Le nez au vent comme une haquenée,
Les yeux flambans, bacchante forcenée,
Haute à la main, dedaigneuse en discours,
Fiere, superbe, et pourtant tous les jours
Tant d'affiquets, de nœuds et de dentelles,
Dessus ton col tout rongé d'ecroüelles,
L'on diroit lors qu'il ne reste plus rien
Que tu ne sois une fille de bien,
Et que ton cu, tant tu fais de l'habille,
Soit le faux-bourg de quelque bonne ville.

Quoy donc! faut-il pour trois pipes de vin
Que des marchands tu empruntes, afin
D'entretenir ton cabaret infame?
Et, pour avoir d'une impudique flame

Ensorcelé le sac d'un chicaneur,
Trencher ainsi de la fille d'honneur?

Non, non, Furie à la criniere espaisse,
Souvienne-toy que tu n'es qu'une garce,
L'ivray, le son, la lie et le rebut
De tout le peuple, et que ton dernier but,
Apres avoir servy de maquerelle,
Sera de vendre un jour de la chandelle
Comme jadis la devote Isabeau,
Ne pouvant plus gaigner dans le bordeau,
A culeter, sa miserable vie,
A Saint Aignen revendoit sa bougie,
Ne luy restant de son bien amassé
Que deux sabots, un vieux panier percé,
Une quenoüille, une vieille bezace,
Un chapelet pour avoir bonne grace,
Un pelisson, un capot d'Irlandois,
Un vieux flacon, une escuelle de bois,
Et les coipeaux d'un vieux manche d'estrille.

Cache-toy donc au fond de ta coquille,
Sale limace, et que jamais tes yeux
N'osent s'ouvrir pour regarder les cieux.

Dieu! qu'est cecy? quelle horreur, quelle rage!
Fuyez, voisins, fuyez, la chienne enrage,
La beste est folle, et ne voyez-vous pas
Comme elle va le museau contre bas,
La gueule ouverte, et comment elle escume?
Voyez le feu qui dans ses yeux s'allume,
Oyez ses cris, ses hurlemens affreux,
Comme elle-mesme arrache ses cheveux,

Grince les dents, et comme la mastine
Pousse dehors sa langue serpentine.

Sus, qu'on la lie et l'embaillonne aussi,
Retire-toy, muse, mon cher soucy;
Tu es trop douce, et ton vers trop modeste
Pour chastier ceste maudite peste.

Venez, Fureurs ; venez, Rages d'enfer,
Laissez un temps en repos Lucifer;
Que tardez-vous, bourrelles enragées ?
Venez vanger les muses outragées ?
Où sont vos feux, vos foüets et vos flambeaux,
Vos crins retors, vos sifflans coulevreaux?
Sus, fières sœurs, de vos rouges tenailles
A ceste louve arrachez les entrailles,
Ses membres soient en mille lieux espars ;
Faites jaillir son sang de toutes parts,
Dechirez-luy, d'une lame sanglante,
En cent morceaux sa langue medisante.

Puisse-elle avoir les avives, la toux,
Javarts, surrots, les malandres, les cloux,
Antrax, charbon, la gourme, les tranchées,
Les espervains, le tic, les clavelées,
Le flux de sang, les mules aux talons,
Chancres, poulains, tophes et durillons,
Lepre, saphirs, pelade, teigne, raffles
(Tous grains benits des pelerins de Naples)
Et tous les poüilx qui sont à l'hospital!

Puis, je souhaitte, au comble de son mal,
Que chiens et loups, en mourant de la sorte,
S'aillent paissants de sa charongne morte,

Et qu'à jamais sa grand' temerité
Soit en horreur à la posterité,
D'avoir esté jadis tant indiscrette
Que d'offenser un si gentil poëte.

STANCES PANEGIRIQUES,

PRESENTÉES PAR L'AUTHEUR AU ROY ET A LA REINE, SON ESPOUSE, EN LEUR VILLE DE BLOIS.

Durant les troubles de l'an 1615.

Quels feux nouvellement allumez dans les cieux
De leur vive lumiere esblouissent nos yeux?
C'est Phebus et Phebé, les deux lampes du monde:
L'un comme un grand soleil remplit tout de clarté,
Et l'autre semble bien le croissant argenté
Quand la nuict il se mire au beau cristal de l'onde.

Il est vray que Phebus ne reluit que le jour,
Et que Phebé la nuict se pourmeine à son tour,
Mais jour et nuict ces feux reluisent sur nos testes
Il n'est point d'occident pour ces divins flambeaux,
Et l'amoureux aspect de ces astres jumeaux
Fera naistre le calme au fort de nos tempestes.

Le muable croissant perd souvent sa lueur
Quand du lourd element la palpable noirceur,
Jalouse, s'interpose aux deux torches celebres,
Et Phebus, roy des jours, eclipse quelquefois

Quand l'opaque rondeur de la mere des mois
Entre luy et nos yeux oppose ses tenebres.

Mais ces phares luysans que je chante en mes vers,
Luyront par tous les coins de ce bas univers.
Sans rencontrer d'obstacle aux raiz de leur justice,
Feront guerre mortelle aux Pythons vicieux,
Et l'immortel soleil de leurs faicts glorieux
N'eclipsera jamais que le monde n'eclipse.

Brave Louys, c'est vous que j'appelle un soleil,
Puis qu'entre tous les roys vous estes sans pareil :
Titan ne quitte point l'ornière de son erre,
Vous ne sortez jamais du sentier vertueux;
C'est assez de luy seul pour gouverner les cieux,
C'est assez de vous seul pour gouverner la terre.

S'il ne laisse jamais sommeiller ses chevaux,
Vous ne prenez repos que parmy les travaux;
S'il void tous ses climats, vous toutes vos provinces,
Grand roy, soubz qui l'on void les mises prosperer;
Bref, qui plus justement sçauroit on comparer
Au prince des flambeaux que le flambeau des princes?

Belle et royale fleur du tige de Bourbon,
Race de sainct Louys, Louys que Dieu tout bon
Nous donne pour fermer à nos larmes la bonde,
Fils aisné de l'Eglise et le pivot des loix,
Tout le monde vous dit le vray soleil des rois
Comme vostre royaume est le soleil du monde.

C'est vous, belle Anne, aussi que j'appelle un croissant
Il addresse la nuict le fourvoyé passant,
En la nuict de nos maux vostre jour nous recrée;
Hecate on adorait pour sa grand'chasteté,

Aussi n'est-il permis de voir vostre beauté
Qu'affin de l'adorer comme chose sacrée.

Cette deesse porte en escharpe un carquois,
Un espieu d'une main, de l'autre un arc turquois,
Laissant le fuseau tordre aux femmes casanieres
Imitez la, madame, et vous armant pour nous,
Laissez pour un precepte aux reines comme vous
Que les femmes des roys doivent estre guerrieres.

Durant que l'avant-chien vomit à gros bouillons
Ses braziers rotissans sur nos blatiers sillons.
La lune épand dessus les oerlettes utiles
D'une fraiche rosée; ainsi, Anne, vos yeux
Font tomber sur la terre une fraischeur des cieux,
Durant l'embrazement de nos guerres civiles.

O reine! excusez-moy, si vos divinitez
Me cachent vostre gloire en leurs infinitez.
Voudray-je contenir tout Neptun dans un verre?
Si mon humble bassesse exprimoit vos hauteurs,
Un pygmé porteroit le ciel de vos grandeurs,
Voire, j'enfermerois tous les cieux dans la terre.

Quand je voy vos beaux yeux plus clairs que deux soleils,
Vos levres se border de deux coraulx vermeils,
Les Graces frisotter vostre ondoyante tresse
Les Vertus se mirer en vostre front luisant,
Je dy lors que le ciel se trompa vous faisant,
Et qu'au lieu d'une femme il fit une deesse.

Je dirois volontiers que nature a voulu
Monstrer aux dieux jaloux son pouvoir absolu,
Et par vos raretez braver leur arrogance;

Mais parlant en chrestien, je dy qu'en vérité,
Dieu ne vous prodigua jamais tant de beauté
Que pour le seul respect d'estre reine de France.

Avec un si grand roy vos grandeurs marier,
C'estoit à son anneau la pierre apparier ;
Louys est sans second, comme vous sans seconde,
Jeune et beau comme vous, tous deux de mesme loy;
Si vous estes encor fille d'un puissant roy,
Vous avez espouzé le plus grand roy du monde.

Reine mere, c'est vous qui, bravant nos mutins,
Nous donnez ce beau couple en depit des destins
Qui sembloient faire espaule aux vassaux infidelles :
La fin de vos exploicts temoigne à vos jaloux
Que vous eustes jadis un magnanime espoux
Qui vous a bien appris à dompter les rebelles

La France vous en a mille obligations,
Car les flots turbulens de nos dissentions
Nous eussent engloutis sans vostre vigilance;
Quand l'Estat en ves mains mit le salut des siens
Au gouffre de Scylla n'aboyent tant de chiens
Que de chiens aboyoient le sceptre de la France.

Mais l'ange bien-veillant que le grand roy des roys
Créa pour directeur de l'empire françois,
A par vous estouffé ces intestines flames,
Fait culbuter du ciel ces petits Phaëtons,
Percé de mille traits ces superbes Pythons,
Et changé nos tombeaux en des epithalames.

Beaux astres, venez donc essuyer de nos yeux
Les pitoyables pleurs et calmer, gratieux,

Des soldats insolens la tempeste et l'orage :
Trop longtemps ce pays sert de proye aux volleurs,
Et le peuple a desjà souffert tant de doulleurs,
Qu'à peine pourrez-vous le cognoistre au visage.

Maudite ambition, que tu causes de mal !
Quel conseil decretté dans l'abisme infernal
Pour reformer l'Estat le veut mettre en ruine ?
Faut-il nous massacrer afin de nous guarir ?
Est-ce la comme il faut nos douleurs secourir
De nous donner la mort pour toute médecine ?

Princes, les petits dieux de ce monde mortel,
Sans le maudit conseil du traistre Achitofel
Absalon n'eut jamais fait la guerre à son pere,
Et tant d'Achitofels qu'on void auprès de vous
Ne sont que boutte-feux de vos jeunes courroux,
Et que serpens ingrats qui devorent leur mere.

Je parle rondement, trop libre est mon humeur
Pour infame joüer le roole d'un flateur ;
Il ne faut pas tousjours, disent ces limes sourdes,
Corner la verité aux oreilles des grands.
Vous mentez, imposteurs, c'est à faire aux tirans,
Les princes vertueux ne se paissent de bourdes.

Au dire de Solon, Diogène parloit
Trop hardiment aux roys, Parisatis vouloit
Que de son fils Cyrus, l'oreille fust repüe
De paroles de foye, ô pure vanité !
Jamais ne faut couvrir la simple verité :
Ceste blanche deesse est belle toute nuë.

Polipes inconstans, fusils seditieux,
Allumettes de cour, flambeaux contagieux,

Vous cachez le venim dans le cœur de la pomme,
Vous mordez en riant, et succrant le morceau,
Vous semblez au boucher qui gratte son pourceau
D'une main, cependant que de l'autre il l'assomme.

L'Océan est à craindre alors qu'il est émeu,
Le foudre est dangereux, dangereux est le feu,
La peste encore plus ; mais le flateur ressemble
A la peste et au feu, au foudre et à la mer,
Voire est pire cent fois, car soubs ombre d'aimer
Il foudroye, occit, brule et noye tout ensemble.

Grands princes, chassez donc ces sordides flateurs,
Bouffons brigue-banquets, ces Thrasons, ces vanteurs,
Ces esprits de bitum', de souffre et de salpestre ;
Fuyez le fray maudit de ces sifflans serpens :
Vous cognoistrez un jour (sages à vos despens)
Que jamais il ne faut se joüer à son maistre.

De grace, dites-moy : quand vos dissentions
Mettront la France en proye aux autres nations,
Quel proffit pensez-vous tirer de son dommage ?
Si nos troubles civils la font couler dans l'eau,
Vous estes embarquez dans le mesme vaisseau,
Aussi perirez-vous par le mesme nauffrage.

Non, tant que sur la mer de nos calamitez
Ces Tindarides feux lanceront leurs clartez,
L'Estat ne cinglera que sur des ondes calmes,
La France passera sur le ventre aux mutins,
Et nos lys, cultivez par la main des destins,
Porteront de l'ombrage aux estrangeres palmes.

Venez donques, grand roy, grande reyne, venez ;
Que de peuples seront aujourd'huy estonnez

De voir tant de beautez, de traits, d'attraits, de flames,
D'honneurs, de majestez, de graces et d'appas !
Mais faut il s'estonner si nature icy bas
A fait deux corps si beaux pour deux si belles ames?

La nature pestrit, disoit un ancien,
Les corps du simple peuple, et ses mains peuvent bien
Bastir pour telz esprits de mortelz habitacles,
Mais il faut que Dieu mesme avec ses propres doigts
Organise les corps pour les ames des roys
Comme temples sacrez où il faict ses miracles.

Et je panche quasi vers ceste authorité
Quand mon œil ne voit rien, souz le plancher vouté,
Où tant de dons qu'en vous la nature respande,
Dons qui taire me font quand j'en oze parler
Car ce ciel est trop haut, ce soleil est trop clair,
Cest abisme est trop bas, ceste mer est trop grande.

Pour graver Alexandre un Phidias jadis
Sur le grand mont Athos fit ses desseins hardis :
Sacré germe royal, où toute grace abonde,
Pour peindre vos beautez en leur proportion
Et vos perfections en leur perfection,
Il faudroit un tableau plus grand que tout le monde.

Mais nos nouveaux chrestiens et quelques factieux,
Voyant que vos vertus leur donnoient dans les yeux,
Assaillent au berceau vostre saint mariage :
Courage, le dompteur des monstres inhumains,
Lié dans son berceau. estrangla de ses mains
Deux venimeux serpens pour son apprentissage.

Il est vray que jamais un plus pezant revers
Ne pouvoit estourdir l'heretique pervers,

Cet hymen luy sera un grand coup de massuë.
L'idole de Dagon fera bien tost le saut;
L'Ephialte a porté sa superbe si haut,
Qu'il s'est fait à la fin assommer dans la nuë.

Si l'on eust consulté ces sepulchres blanchis,
La licorne eust flestry la candeur de nos lys,
La Seine eust fait enfler les flots de la Tamise,
Le monstre d'Herésie en son lustre eust esté,
La Babel de Nembroth jusqu'au ciel eust monté,
La Sinagogue enfin eust gourmandé l'Eglise.

C'estoit au Philistin assembler Israël,
Agar avec Sarra, Isaac et Ismaël,
La tribu de Juda avec la Moabite,
Joindre Jerusalem au mont de Sinay,
Jesus et Belial, Esther avec Vasthy,
Et prendre pour Jacob une femme en Egypte.

Sus donc, preste ton bras à tes destins, mon roy;
Jà la belle Victoire, amoureuse de toy,
D'honorables lauriers couronne ta couronne;
Retiens l'occasion, luitte contre le temps:
Chacun desire voir les fleurs de son printemps,
Pour juger la valeur des fruicts de ton automne.

Et n'aprehende point que de tes jeunes bras
Les premiers passe-temps soyent les sanglants combats:
Le passe-temps d'un roy n'est beau s'il n'est penible;
Puis il n'est pas requis que tes bras soient si forts;
Ton courage suffit pour forcer tous efforts,
Et le seul nom de roy te peut rendre invincible.

Aussi void-on souvent le jeune lionneau
Pour essayer sa force affronter un thoreau,

Et l'aigle au premier vol aux dragons faire teste :
Le mont de la Vertu est si roide et si haut,
Que qui veut y grimper diligemment luy faut
Commencer au matin pour au soir estre au feste.

Qui mit le fils d'Alcmene au rang des immortelz?
Qui luy bastit jadis un temple et des autelz,
Si non les grands travaux de sa verte jeunesse?
Il se faut de bonne heure endurcir aux labeurs,
Et jeune ensemencer le terroir des honneurs,
Afin d'en moissonner les fruicts à la vieillesse.

Pourquoy tant celebrer d'Hercule les hazards?
Henri, ce grand Henri, cet invincible Mars,
L'Alcide qui purgea de tous monstres la France,
N'a t'il gravé partout ses genereux exploicts?
Imite donc, Louis, cet Hercule françois :
Les exemples d'un pere ont beaucoup de puissance.

Quand son peuple fardoit son visage trompeur
Du plastre de la foy, quel penible labeur
N'eut-il ains que de voir la Ligue surmontée?
Si ce qui couste cher on doit bien estimer,
France, que ce bon roy te devoit bien aimer,
Puis qu'au prix de son sang il t'avoit achettée !

Ses bras n'estoient encor que du jonc nouvelet,
Ses os n'estoient encor que du coton mollet,
Quand il voulut porter les fardeaux de la guerre;
Ses ennemis des lors disoient bas en leur cœur :
Si desjà ses esclairs nous font trembler de peur,
Que fera quelque jour l'esclat de son tonnerre?

Tonnerre qui a fait tout le monde tonner,
Qui ses rebelles fit tant de fois estonner,

Qu'ils n'en ozent encor parler en asseurance,
Tonnerre qui n'a point pardonné aux lauriers
Qui ceinrent le front des plus braves guerriers,
Tonnerre qui a fait trembler toute la France.

Il n'estoit de ces roys au mois de may trainez
Dedans un char de fleurs, laissans, effeminez,
Aux maires du palais les publiques negoces ;
Aussi peu sembloit-il ces princes faineans
Qui se monstrent au peuple une fois tous les ans,
Puis se font renfermer comme un habit de nopces.

Comme un simple soldat on l'a veu mille fois
Se jetter aux hazards, suer souz le harnois,
Dans les retranchements passer les nuicts entieres;
Si son corps fatigué quelques fois sommeilloit,
Son grand esprit toujours sur la France veilloit,
Et ses songes n'estoyent qu'entreprises guerrieres.

Mort ! implacable mort ! que ne l'as-tu mis bas
Quand les champs gemissoient souz ses braves combats,
Quand il fendoit, fondoit, foudroyoit aux alarmes,
Faisant des mieux armez le sang partout jaillir ?
O que tu n'avois garde alors de l'assaillir,
Coüarde ! tu tremblois au seul bruit de ses armes.

Pardonnez, cher Louys, à nos justes clameurs,
Nos maux ne cessent point, cesserons-nous les pleurs?
Long temps d'un tel brazier se gardent les flameches,
Irons-nous d'un tel roy la memoire estouffans ?
Son sang tombe sur nous et sur tous nos enfans,
Et ses playes encor nous semblent toutes freches.

Ne cesse donc jamais, France, de souspirer,
Noye tes tristes yeux à force de pleurer ;

Quand de tes yeux seront les rivieres taries,
Fay de ton cœur transi un embrazé fourneau,
Pour faire distiler tous tes membres en eau
Et tirer de ton sang des larmes cramoisies.

Non, arreste tes pleurs, legitime François,
La Parque n'eut jamais de pouvoir sur les roys :
Henry le Grand revit en sa vivante image.
Veux-tu voir bien au vif peintes ses actions?
Contemple son Louys et ses perfections,
Tu diras que l'autheur fut moindre que l'ouvrage.

Dieu nous promet en luy un beau siecle doré,
Les astres et les cieux l'ont ensemble juré :
Son gentil naturel d'abondant nous l'asseure ;
Fortune à ce bonheur se plaist de consentir,
Quel envieux-demon pourroit faire mentir
Dieu, les astres, les cieux, Fortune et la nature?

Tout le monde a les yeux sur ses premiers exploicts,
Rarement en la guerre on peut faillir deux fois ;
Le dessein bien fondé rend la chose avancée,
La fin couronne l'œuvre, il est vray, mais souvent
L'on juge du midy par le soleil levant :
L'œuvre est faicte à demy qui est bien commencée.

Donc pour donner, mon prince, à tes sublimes faits
Un bon commencement, redonne-nous la paix,
Ou si à nos malheurs la guerre est necessaire,
L'innocent, pour le moins, n'en ressente les coups :
Faut-il que les aigneaux patissent pour les loups
Et que la France soit à la France adversaire?

C'est grand cas qu'en dix ans la France et les François
N'ont tant souffert de maux qu'ils ont depuis dix mois,

Que ces ambitieux ont broüillé ton empire,
Empire que l'on void en danger d'abismer
Si tes braves nochers ne veulent mieux ramer,
Et toy-mesme ne prends le timon du navire.

Comme se ruineroit tout ce grand univers,
Si haut, si bas, si long, si large, si divers,
Si Dieu le reculoit des yeux de sa prudence !
Tout de mesme, mon roy, ce royaume si grand,
Si riche, si peuplé, si beau, si florissant,
Ne se peut maintenir que par ta providence.

Qu'est-ce d'un corps sans chef, d'un monde sans soleil?
D'un geant Polipheme à qui l'on creve l'œil?
D'une nef sans pilote et d'un colosse informe?
La France est ce grand corps, ce monde, ceste nef,
Ce geant, ce colosse, et toy seul es son chef,
Son soleil, son seul œil, son pilote et sa forme.

Tu n'auras pas si tost esteint ces premiers feux,
Que les roys, tes voisins, se tiendront bien heureux
D'aplaudir au destin qui ta valeur seconde ;
Le monde que pour toy n'aura plus de lauriers,
Et Dieu, favorisant à tes actes guerriers,
Pour agrandir ton los agrandira le monde.

Je voy de toutes parts des sceptres apporter
Aux pieds de tes grandeurs ; le Turc s'espouvanter,
Prevoyant que par toy finiront ses conquestes ;
Le Tartare craindra la fureur de ton bras ;
Le Grec, le Transsilvain, et tes braves soldats
Iront planter la foy parmy les Massagettes.

Va donc, phœnix des rois, indomptable guerrier,
Du front de la victoire arrache le laurier,

Affronte les destins, gourmande la Fortune,
Fay voler la poussiere aux yeux de tes jaloux,
Que ces crapaux, crevez du foudre de tes coups,
Vomissent à tes pieds le fiel de leur rancune.

Puisse donc ton bonheur exceder tes souhaits,
Qu'il n'y ayt rien au monde au delà de tes faicts,
Que puisse-tu bien tost surmonter tes rebelles!
Maudissent ces ingrats à tes pieds prosternez
Le jour malencontreux qu'ils se sont mutinez
Et baisent en pleurant tes verges paternelles.

L'on dit que Jupiter a deux vaisseaux divers,
L'un d'où coulent les maux sur les hommes pervers,
L'autre, les biens pour ceux qui abhorrent les crimes:
Grand roy, l'un de tes yeux soit tout plein de douceur
Pour tes loyaux subjets, l'autre plein de fureur
Pour ceux qui aigriront ton courroux magnanime.

Ton foudroyant courroux soit un Æthna fumeux
Dans les morts, dans le sang, dans les fers, dans les feux.
Mais lorsque tu tiendras la victoire captive,
Si tu veux doublement estre estimé vainqueur,
Il faut que la clémence aye place en ton cœur
Condamnant aux despens la vengeance excessive.

Quand ta gloire sera jusqu'à son dernier poinct,
Qu'un orgueilleux levain ne te boursoufle point;
Beny le Dieu de paix au milieu de la guerre
Et reporte à luy seul l'honneur de tes combats:
Plus l'epy est chargé, plus humble il panche bas,
Et le soleil plus haut fait moins d'ombre sur terre.

Sur tout, ne permets point tant d'impudens esprits
Ta grandeur blasonner de critiques escrits,

Et blamer en autruy tes faveurs coustumieres,
Mes braves, laissez là ces momes envieux :
L'esclat de vos vertus leur offusque les yeux,
Ces hybous n'ozeroient regarder vos lumieres.

O que d'un orateur est à craindre la voix
Alors qu'il se dérobe a medire des roys!
Qu'il s'entre-mesle trop des affaires publiques,
Trenche du politique et donne plus de lieu
Aux maximes d'Estat qu'aux preceptes de Dieu,
Et à Machiavel qu'aux loix evangeliques.

Ce rapide torrent emeut les passions,
Tourne-boule les sens et les affections,
Des royaumes plus grands ebranle les racines,
Du temple de la paix sape les fondements,
Ravage les citez, abbat les Parlements,
Et destruit toutes loix humaines et divines.

Car sans ces gros chrestiens, jamais ne fussent veus
Nos champs couverts de morts, nos chasteaux abbatus,
Nos temples prophanez, nos loix annichilées,
Nos lis ensanglantez, nos edicts mesprisez,
Nos autels demolis, nos images brisez,
Nos prestres corrompus, nos vierges violées.

Tout le monde sçait bien si je dy verité,
Car si le peuple ingrat au babil affeté
De ces foux ne se fut jamais laissé corrompre,
L'impudent n'eust jamais armé contre son roy.
Infidelles vassaux, faut-il donner la loy
Aux rois qui font les loix et qui les peuvent rompre?

La babillarde Echo ne redise autre nom
Dans les sombres forests que Louys de Bourbon,

Ce grand nom face enfler la page de l'histoire,
Ce beau nom soit tousjours venerable aux François :
Grand roy, je te promets le graver mille fois
En grosses lettres d'or au temple de Memoire.

Ce nom soit formidable à tous tes ennemis ;
Que les rois estrangers à ta grandeur soubzmis
Viennent comme vassaux baiser ton diadème ;
Tes travaux achevez, face la saincte Paix
Son temple de la France, et le monde à jamais
N'aye qu'un Dieu, qu'un roy, qu'une foy, qu'un baptesme !

Puis au bout de cent ans, grand roy, l'honneur des roys,
Que tu auras regy cent peuples souz tes loix,
Autant aymable en paix que redoutable en guerre,
Si Dieu par nos pechez t'esloigne de nos yeux,
Qu'il te vueille du moins faire roy dans les cieux,
Après avoir esté si bon roy sur la terre.

Vivez donc cependant, heureux couple d'amans,
Que les doux feux d'amour dans vos cœurs s'alumans,
Facent naistre un Dauphin de vostre chaste couche ;
Qu'en naissant il soit mis en la garde des dieux,
Mars se loge en ses bras, Ciprine dans ses yeux,
Minerve dans son chef et Mercure en sa bouche !

Mais cependant, mon roy, que tu arboreras
Tes lis victorieux sur l'eschine d'Atlas,
Et aux bords où Phebus leve ses belles flames,
Te souvienne toujours de la ville de Blois,
Le petit œil de France et le sejour des roys,
La terre des guerriers et le beau ciel des dames.

Car, qui void ses aspects, ses jardins précieux,
Ses bois, ses bleds, ses prez, ses vins delicieux,

Son logeable chasteau, ses royalles allées,
Son orgueilleuse Loyre et ses Nimphes encor,
La juge un paradis où, durant l'aage d'or,
Les hommes et les dieux faisoient leurs assemblées.

LES SECRETAIRES

DU CIMETIERE SAINCT-INNOCENT.

Ny des Hebreux la pancarte,
Ny les ephores de Sparte,
De Rome le consulat,
Ny le celebre senat
Qui rendit Thebes si sage,
Ny le Grec areopage,
Des Bracmanes les decrets,
Ny les plus rares secrets
Des Bardes et des Druides,
Les preceptes Pergamides,
Ny les Memphitiques loix,
Celles des Carthaginois,
L'Alcoran mahométique,
Pres nostre estat juridique,
Ne sont que des songes vains;
Et depuis que les humains
Se sont rangez dans les villes,
Sous les polices civiles,
Il ne se peuvent vanter
D'avoir vu jamais traiter
Tant de diverse matiere

Que nostre cimetiere.
Nos coustumes, nos agens,
Maximes et entregens,
Ont esté le repertoire,
L'originé et la memoire
Où ces hommes ont puisé
Les loix dont ils ont usé,
Et bref, il n'est discipline
Qui n'ayt pris son origine
De nos colleges fameux;
Le Barthole au front rameux
Sa chicane y a puisée;
La courtisanne ruzée
Y colige les fins tours
De ses trompeuses amours.
A nostre instar le contable,
L'œconome profitable,
Le diligent financier,
Le marchand et l'uzurier,
Gardent fidelle registre;
Il n'est cocu ny belistre,
Putains, bordeaux, ny clapiers
Qui ne soient sur nos papiers.
Si les doux-cuizantes flames
Qu'Amour verse dans les ames
Embrazent un jeune cœur,
Nous faisons que le vainqueur,
Par nos lettres amoureuses,
Sent ces ardeurs chaleureuses
Gagner ses chastes esprits.

Le couratier de Cypris,
Le banquier, le secretaire,
Le charlatan, le notaire,

Le sophiste captieux,
Le rimeur capricieux,
L'explorateur de nature,
Diseur de bonne advanture ;
Bref, toutes vacations
Doivent leurs inventions
Au commun de nostre escole.
Nous tenons le centre-roolle
Des filles qui vont aymant,
Et qui avec leur amant
Font (quand l'avertin les pique)
L'androgine platonique.
Nous sçavons combien de fois
L'œil de la mere des mois
A secouru ces Cyprines.
Le roolle de leurs gezines
Chez nous se trouve tousjours.
Nous penetrons les amours
Des dames les plus discrettes,
Qui, dans leurs grottes secrettes,
Font distiller chaque jour
Le suc germeux de l'amour.
De nous encor sont cogneuës
Toutes les tastes cornuës
De ces sots capricieux,
De ces Argus à cent yeux,
Ennemis de la nature,
Qu'un bien emparié Mercure,
Par un discours vehement,
Sçait endormir finement.

L'ANTRE DE CUPIDON.

Epris d'un beau desir d'apprendre,
Curieux, j'ay voulu comprendre
Tout ce que comprend l'Univers ;
Des cieux je sçay les influences,
Les aspects, les intelligences,
Et tous les branlemens divers.

J'ay de la grand'masse fœconde,
Le centre et le nombril du monde,
Arpenté toute la rondeur ;
J'ay veu tous ses ports et ses villes,
Peuples, coustumes, loix civiles,
Son estenduë et sa grandeur.

Quand un petit antre en nature,
Basty d'admirable structure,
Me comprist en le comprenant ;
Jamais Leandre ne devale
Dans ce marescageux dedale,
Qu'il ne se noye en revenant.

Dans ces regions obscurcies,
Où soufflent les vents Ethesies,
Passe un ruisselet gracieux :
Là ce petit antre on descouvre,
Mais une mousse qui le couvre
L'entrée en derobe à nos yeux.

Amour, sur deux pilliers d'albatre
Cette grotte, que j'ydolatre,
Luy mesme construire a voulu ;
Deux tertres bessons l'environnent,
La conservent, et la couronnent
D'un diademe chevelu.

Une emboucheure tousjours moitte
Souz ces tertres paroist estroitte,
Puis sort un feu si vehement
Du souspirail de ceste roche,
Que le plus dur qui s'en approche
Y devient mol en un moment.

Là, de maintes fleurs vermeillettes,
D'œillets et de roses pourprettes,
Le lustre va s'epanissant ;
Là, mainte branche coraline
Orne ceste grotte divine,
Son frontispice rougissant.

Estonné de tant de merveilles,
Deux petites nymphes vermeilles
Mon courtaut mirent lors au pas ;
Brusque, je franchis la barriere,
Mais, au milieu de la carriere,
Ma lance fut mise en esclats.

Car, viron la seconde porte,
Hymen, d'une toile assez forte,
Avoit le passage bouché ;
Si qu'à la premiere furie
L'arc se froisse, le coup varie
Et le traict en fut rebouché.

Lors, d'une plus verte saccade
J'enfonce dans la baricade :
Mais Cupidon, cet assassin,
Reprima bientost mon audace,
Car, avant que vuider la place,
Il me fit cracher au bassin.

PARALELLES

DE LA LUNE AVEC LA FEMME.

La lune et la femme legere
Ne different pas de beaucoup :
Si l'une est prompte en sa carriere,
L'autre a bien-tost frappé son coup.

La lune seroit tousjours noire,
Si le soleil ne la baisoit ;
Et la femme seroit sans gloire,
Si l'homme ne la caressoit.

Sur les eaux la lune brunette
Estend tout son gouvernement ;
La femme regit la brayette,
Qui a beaucoup de mouillement.

Pour la nuict la lune est creée,
C'est la nuit que son flambeau luit ;
Et la femme qui nous recrée,
N'est rien faite que pour la nuit.

Si l'un dit que la lune est celle
Qui preside aux enchantemens,
La femme aussi nous ensorcelle
De ses charmeurs blandissemens.

Souvent la lune entre en furie,
Jalouse des amours des dieux,
Et la femme par jalousie
Trouble l'air, la terre et les cieux.

La lune renverse, cruelle,
L'esprit leger et vacilant;
Mais, il n'est si ferme cervelle
Que la femme n'aille troublant.

Il est bien vray qu'en contre-echange
Ces deux ne se suivent tousjours;
Car tous les mois la lune change,
La femme change tous les jours.

La pleine lune enfle les sources
Et les moüelles des os creux;
La femme desenfle nos bourses,
Et vuide nos os moüelleux.

La lune fidelle n'estime
Qu'Endimion, son bel amant,
Mais la femme n'est qu'un abisme
Qui n'a point d'assouvissement.

Si la lune Acteon transforme
En cerf, pour avoir veu son cu,
Il n'y a homme (ô cas enorme)!
Que femme ne change en cocu.

Bref, ce qui plante plus de bornes,
Ce qui moins les fait rapporter,
C'est que la lune porte cornes,
Et la femme les fait porter.

EPITAPHE DE RENÉ VEAU.

Gy gist la puante charongne
De maistre René Veau l'yvrongne,
Fils putatif d'un grand taureau,
Car, jadis, son cornard de pere,
Espousant sa paillarde mere,
Espousa la vache et le Veau.

Ce Veau donc fut (comme j'estime)
Né Veau, puis René Veau de disme,
Tant que, croissant de mal en pis,
Ses cornes luy vindrent si grandes,
Qu'on le couronna de guirlandes,
Pour l'offrir à l'idole Apis.

Après il vestit la figure
D'un bouc tout puant de luxure ;
Puis d'un grand chien incestueux
Pour se joindre à sa belle-mere ;
Puis il couvrit son vitupere
De la peau d'un asne galleux.

Un jour cet asne au consistoire
Si laidement se prit à braire,
Que le juge, indigné du cas,
S'escria, troussant sa sutane,
Qu'on eust à chasser ce grand asne
De la barre des advocats.

Aussi pourquoy, passant les bornes,
Porte-t'il bonnet à six cornes?
C'est aux docteurs faire un affront.
Non, son bonnet n'en a que quatre,
Mais sa femme toute follatre
Luy en plante deux sur le front.

Jadis, cest asne à court' oreille
Baudouinnant, souz une treille,
Sa mere en loy tout debasté;
Les loups, pour punir cet inceste,
Luy devorerent tout le reste
De sa bouquine humanité.

Lors cest object de mes yambes
Se voyant tant de loups aux jambes
Et tant de fistules au cu,
En maudissant son asnerie
Voulut le reste de sa vie
Estre transformé en cocu.

Les dieux sa priere exaucerent,
Soudain le metamorphoserent
En ce malencontreux oyseau,
Et sa femme, pour peu de chose,
Permit ceste metamorphose,
Pourveu qu'il restast tousjours Veau.

Cest oyseau d'infame plumage
N'est pas de ceux dont le ramage
Se fait retentir dans les bois;
C'est un cocu à gorge enflée,
Qui chante souz la cheminée
Cou-cou, cou-cou, à basse-voix.

Encor moins est-il de l'engeance
Des cocus qui ont l'asseurance
De pondre dans le nid d'autruy;
Mais c'est un sot cocu qui couve
Les œufs adulterins qu'il trouve
Pondus par un autre que luy.

Enfin ce monstre tant difforme,
Reprenant sa premiere forme,
Constipé, mourut à l'esbat;
Et depuis, son ame damnée
Sert en enfer de haquenée
Pour porter le diable au Sabat.

Toy donc, passant, qui lis ces carmes,
Pour ceste fosse emplir de larmes
N'alambique point ton cerveau;
Le Ciel, juste vengeur du vice,
Veut que l'on chie et que l'on pisse
Sur ce detestable tombeau.

AMOURETTES.

STANCES.

Ma saincte, sans mentir, confesse-moy ce poinct :
M'aymes-tu de bon cœur, ou si tu le déguise ?
Ma foy, soit que tu ayme ou que tu n'ayme point,
Tu as beaucoup d'amour ou beaucoup de feintise.

Mais si tu n'aymes point, à quoy tant de douceurs ?
Et si tu aymes bien, à quoy tant de rudesses ?
Faut-il nourrir amour de haineuses rigueurs,
Et la hayne allaicter d'amoureuses caresses ?

Souvent un faux amour est si bien coloré
Qu'il est bien mal aysé d'en découvrir la feinte,
Puis ce qu'on ayme tant n'est jamais asseuré,
Un tel thresor ne peut se posseder sans crainte.

Estrange effect d'amour ! quand te panchant sur moy,
Maistresse, je te tiens quelquefois embrassée,
Encor ne suis-je pas asseuré que c'est toy,
Tant je crains qu'un demon ne trouble ma pensée.

D'Ixion mal-heureux je crains la vanité,
Et que pensant tenir ma Junon toute nuë,
Le ciel, pour me punir de ma temerité,
Ne suppose en mes bras l'idole d'une nuë.

Si tu m'aymes de cœur, je diray que jamais
A tel degré d'amour femme ne sceut atteindre;
Si tu ne m'aymes point, je diray desormais
Que jamais je n'en vy qui sceussent si bien feindre.

Je sçay bien que logeant si haut mes passions,
Je n'en dois esperer qu'une cheute mortelle,
Mais pourquoy cederay-je à tes perfections,
Ne suis-je aussi constant que tu me sembles belle?

Ouy, mon extresme amour égale ta beauté,
Tes vertus et ma foy dans un moule sont faictes,
Joinct que mon cœur se sent en si bon lieu planté
Qu'il ne sçauroit aymer que les choses parfaictes.

O puissant Cupidon! si je suis bien aymé,
Ne perisse jamais mon amoureuse flame,
Si non, esteins le feu que tu m'as allumé
Et brize le pourtraict que je porte en mon ame.

Qu'il ne m'en reste rien qu'un despit desormais
D'avoir tant honoré une ingratte mocqueuse,
De toutes celles-là qui aymerent jamais
La plus dissimulée et la moins amoureuse.

Que dis-je? Amour, pardonne à mon feu violent,
Si mon traict jusqu'au vif n'entame sa poictrine:
Ce m'est assez d'honneur qu'elle en faict le semblant,
Et suis assez content puis que je l'imagine.

Qu'elle ayme ou n'ayme pas, je l'aimeray tousjours,
Et si ses cruautez veulent avoir la gloire
D'attaquer au combat mes fideles amours,
Je suis bien asseuré d'emporter la victoire.

Ne te force donc plus, ma deesse, et ne crains
Que jamais ta rigueur me porte à la vengeance,
Le furieux torrent de tes ingrats dédains
N'esbranlera jamais le roc de ma constance.

Mais plaignons nous tous deux de nos communs excez,
Toy de ma passion, moy de tes injustices;
Pourveu qu'Amour en soit le juge du procez,
J'oze bien esperer de payer les espices.

A MADAMOISELLE M. C.

ODE.

Sus, Amour, d'un docte traict
Trace au vif le beau pourtraict
De Marthe, object de mes larmes;
Mais, pein-la moy, mon vainqueur,
Aussi belle dans ces carmes
Que tu l'as peinte en mon cœur.

D'un pinceau qui n'est commun,
Frisotte-luy son poil brun,
Pein-luy mainte veine noire
Dessus son col grasselet,
Puis, enfle son sein d'yvoire
En deux petits monts de laict.

Sur ces deux tertres de lys,
Pein deux boutons frais cueillis
Dont la chasse à demy s'ouvre;

Que ses souz-ris soyent charmans ;
Riant, sa levre découvre
Deux rangs de fins diamans.

Borde, mignon, richement
D'un incarnat passement
Sa belle bouche de basme;
Peins de fin azur son œil,
Et qu'au beau jour de sa flame
S'eblouisse le soleil.

Peins luy, petit foleton,
Une fossette au menton
Et sur la joue arondie,
Ou tu puisses, brave archer,
Quand ta mere te chatie,
Secrettement te cacher.

Mais pour peindre les beautez
Et tant de divinitez
Que son habit nous dérobe,
Cache-moy furtivement
Dessous les plis de sa robe
Une heure tant seulement.

Aussi bien tu gastes tout,
Tu ne peux venir à bout
D'un si excellent ouvrage;
Puis, c'est trop peu de ces vers:
Il faudroit que son image
Fut plus grand que l'univers.

Pres ce chef-d'œuvre du ciel,
Le sucre n'est que du fiel,
L'or n'est que paille de seigle;

Si flamboyant est son œil
Que la prunelle de l'aigle
Ne peut souffrir ce soleil.

Venus luy donne ses yeux,
Bérecinthe ses cheveux,
Leur sein les belles Charites,
Son front la mere des mois.
Et pour croistre ses merites
Pithon luy donne sa voix.

Elle n'a donc rien d'humain :
De neige est sa blanche main,
Sa parole est un oracle,
Son esprit est tout parfait ;
Bref, c'est le plus grand miracle
Que jamais nature ait fait.

Quand je contemple, mortel,
D'un vermillon naturel
Rougir sa levre bessonne,
Baisez-la, dis-je à mes yeux,
Car bouche à bouche personne
Ne la baise que les dieux.

Quand nous l'oyons quelque fois
Au luth marier sa voix,
O delices nompareilles !
Nos esprits soudain ravis
Courent dedans nos oreilles
Jouir d'un doux paradis.

Quand je voy, de roses plein,
Hausser et baisser son sein

En deux petits flots de marbre,
Mon cœur va et vient souvent
Comme la feuille d'un arbre
Qui sert de joüet au vent.

Tremblez donc, foibles esprits,
N'approchez ceste Cipris,
Cachez le traict qui vous blesse,
Ne touchez point ses autels,
Aussi bien telle deesse
N'appartient qu'aux immortels.

Vous la pouvez adorer,
Mais gardez de souspirer;
Tourmentez d'amour pour elle,
Souvenez-vous, la voyant,
Du feu qui brula Semelle
Au sein du dieu foudroyant.

Que ce feu n'a-t-il bruslé
Ce mary dissimulé
Qui oza tant entreprendre?
Pourquoy ce capricieux
Ne fut-il reduit en cendre
Par le foudre de tes yeux?

Que faut-il à ce jaloux?
Que ne va-t-il en courroux
Au ciel faire aux dieux la guerre?
D'où peut sa peur proceder
Puis qu'il n'est rien sur la terre
Digne de te posseder?

Qu'il chasse donc son esmoy;
Seulement craigne avec moy

Que Jupiter abandonne
Les cieux au bruit de ton nom,
Et qu'amoureux il te donne
Le sceptre de sa Junon.

L'ingrat ne meritoit pas
La douceur de tes appas,
Ny voir de ses yeux prophanes
Tant de graces et de dons :
Ne sait-on pas bien qu'aux asnes
Il ne faut que des chardons ?

Mais tant divine sois-tu,
J'offre aux pieds de ta vertu
Mes vœux, mes vers et ma vie,
Presens assez precieux,
Car c'est par la poesie
Que les hommes sont faicts dieux.

Je peux t'immortaliser
Et ton los eterniser,
Car quand la Parque cruelle
Te fera pasture aux vers,
Je te rendray immortelle
Dans le tableau de mes vers.

STANCES.

Quand je veux dire en vers mon martyre, ma belle,
La Muse qui me fait escorte nuict et jour
Me dit : Mon cher Auvray, ton service fidele
Merite estre chanté par la bouche d'Amour.

Le malade qui peut sa douleur si bien dire
A beaucoup plus de peur qu'il n'a d'affliction,
Aussi l'amant qui peut exprimer son martyre
A plus de vanité qu'il n'a de passion.

Amour est un tiran qui s'emparant des ames
Les gourmande si fort, que les pauvres amans
Sont contraints de chanter au milieu de leurs flames,
Ou de garder silence au fort de leurs tourmens.

Celuy qui soubz les loix d'une dame se lie
Se reduit en tutelle, et dés le premier jour
Renonçant à soy-mesme, esclave, rezilie
Toutes ses volontez entre les mains d'Amour.

De là vient que celuy qui si doctement touche
La corde de son mal n'est enfin qu'un moqueur ;
Toutes ses passions ne luy passent la bouche,
Jamais le traict d'Amour ne luy navra le cœur.

Car la langue ne peut, tant faconde soit-elle,
Exprimer les concepts d'un cœur bien amoureux;
Le messager du cœur, c'est le penser fidele
Que les sages amans font parler par les yeux.

L'œil au choc de ses raiz fait jaillir une flame
Qui penetre au profond de nos affections ;
C'est le miroir du cœur, la fenestre de l'ame
Et le vray truchement de nos intentions.

Aussi des vrais amans qui ont l'ame bien née
Aux misteres d'amour, le premier document
C'est d'imposer silence à la langue effrenée,
Et de permettre aux yeux de parler seulement.

Voilà comme ce dieu d'un parler angelique
Par l'œil coule au penser ses desirs les plus doux,
Et comme il nous apprend ce langage mistique
Pour establir son regne en despit des jaloux.

De là vient que je suis une immobile souche
Quand je veux tesmoigner la grandeur de ma foy,
Mais mon œil usurpant l'office de ma bouche,
Mes amoureux regards parlent assez pour moy.

LE SERVAGE VOLONTAIRE.

STANCES.

LA FILLE.

Que cuisant est le feu qui me brulle le cœur !
Que l'invincible Amour a d'apas et de charmes !
Un esclave vaincu est ore mon vainqueur,
Et sans rendre combat je luy quitte les armes.

O mon brave François ! dedans le champ de Mars
La fortune te fit prisonnier de mon pere,
Mais au premier abord de tes jeunes regards,
Amour, pour te vanger, me fit ta prisonniere.

Or ce qui plus m'afflige en mes afflictions,
C'est de voir garrotter de chaines douloureuses
Celuy dont les vertus et les perfections
Sont les plus beaux chainons des âmes amoureuses.

Aussi, toy regrettant la douce liberté,
Tu as à contre-cœur ton infame servage,
Et moy je me plais tant en ma captivité
Que j'en baise les fers et beny le cordage.

Victorieuses mains, que vos charmes puissans
Ne brisent-ils ce fer qui meurtrit vos joinctures ?
Belles mains que j'adore en mes ans innocens,
Que je souffre pour vous de cruelles tortures !

Pere avare et cruel, tes desirs et les miens
Sont bien contre-pointez : ton avarice immonde
Sordidement te porte à donner pour des biens
Celuy que j'ayme mieux que tous les biens du monde.

Si ses fers se pouvoyent amollir par mes pleurs,
Je ferois de mes yeux ruisseler deux fontaines.
Mais, quoy ! le delivrant je croistrois mes malheurs.
Et de ses fers rompus je grossirois mes chaines.

Dy moy, mon cher Philandre, est-il rien souz les cieux
Qui se puisse egaler au mal qui me possede ?
Mon heur git au malheur de ce que j'ayme mieux,
Et j'aprehende moins mon mal que mon remede.

Car si quelque seigneur par ton nom épandu
R'achette à prix d'argent ta jeunesse asservie,
Tu te pourras vanter d'estre bien cher vendu,
Puis que ta liberté m'aura cousté la vie.

J'espere toutes fois, pour flater mes douleurs,
Qu'Amour soigneux des siens, malgré les destinées,
Convertira bien tost tes espines en fleurs,
Tes fers en chaines d'or, tes larmes en risées.

L'ESCLAVE.

Belle, qui sur Venus gaignez la pomme d'or,
Puis que vous daignez bien soulager ma detresse,
Je me dy bien-heureux et bien-heureux encor
D'estre esclave deux fois de si belle maistresse.

Puis donc qu'Amour et Mars, puissantes deïtez,
M'ont tous deux mis au rang de vos humbles esclaves,
Je vien sacrifier à vos divinitez
Mes armes, mes liens, mes fers et mes entraves.

Je vous suis doublement prisonnier ce beau jour,
Par le droict de l'amour, par le droict de la guerre,
Mais mon ame est si fort estreinte par l'amour,
Que mon corps ne sent point la chaine qui le serre.

Seroit-ce point aussi que l'Amour et la Mort
Auroient changé de traits aujourd'huy par envie?
Car le traict de l'Amour me laisse demy-mort,
Et le traict de la Mort me donne amour et vie.

Les fers me sont legers, mon servage m'est doux,
Assaisonnez qu'ils sont de si tendres delices;
Il ne reste qu'un poinct, c'est que je suis jaloux
Que vos compassions excedent mes supplices.

Quel bonheur m'a tramé ceste felicité?
Quel destin m'a conduit en ce loing-tain rivage?
Si gagnant vostre amour je perds ma liberté,
Mon profit est-il pas plus grand que mon dommage?

Il ne falloit donc point tant de fers douloureux
Pour obliger mes jours près de vous, ma deesse,

Amour qui m'emprisonne en vos yeux amoureux,
D'autre chaine ne veut que vostre blonde tresse.

Soit donc le malheureux maudit de mille morts
Qui me retirera d'une prison si belle !
Hé ! que luy servira de delivrer mon corps,
Puis qu'il mettra mon ame en prison eternelle ?

SONNET.

Ma saincte, j'ayme bien ce sous-ris gracieux,
Et le riche coral de ta levre bessonne ;
J'ayme bien de ton sein le marbre precieux,
Et l'albastre poly qui ta gorge environne.

J'ayme ce large front digne d'une couronne,
Front d'ivoire vousté sur le moule des cieux;
J'ayme bien ton poil blond qu'amour passe-fillonne
Et ton humble regard qui raviroit les Dieux.

J'ayme bien les accens de ta voix charmeresse,
Ton port majestatif, ton marcher de princesse,
Et ton gentil esprit accompli de tout poinct :

Ces extresmes beautez extremement je loüe,
Mais sans mentir il faut, maistresse, que j'avoüe
Que sur tout me ravit ton grasset en-bon-point.

ELEGIE.

Ingrande, lieu natal de la plus belle dame
Qu'Amour peignit jamais au profond de mon ame,
De ma saincte, pour qui, dévot, j'espere un jour,
Sacrifier mon cœur sur les autels d'Amour.

Puis que ce fut chez toy que naquit ma maistresse,
Que ton air luy donna l'or de sa blonde tresse,
L'arc de son beau sourcy, la neige de son teint,
Les rozes et les lis dont son visage est peint,
L'albastre de son sein qui doucement souspire,
La civette et le musc que sa bouche respire,
La glace de son front, le feu de ses regards,
Le miel persuasif de ses discours mignards,
Les charmes attrayans de sa voix ravissante,
L'honneste gravité de sa taille puissante,
Et que premier tu veis le grand soleil des cieux
Amoureux se mirer au beau jour de ses yeux.

Bref, puis que c'est par toy, Ingrande, belle Ingrande,
Que la France possede une beauté si grande,
Et que madame doit à tes inventions
La culture et le soing de ses perfections,
Daigne à jamais le ciel te combler de ses graces,
Face encor le destin qu'en gloire tu surpasses
Les plus belles citez qui se vont arrangeant
Sur les célebres bords de Loyre aux flots d'argent !

STANCES.

Beaux yeux, temples d'amour, misterieux oracles,
Les tirans ou les rois de nos affections,
S'il n'appartient qu'aux dieux à faire des miracles,
Estes-vous pas des dieux pleins de perfections?

Quel miracle plus grand que de reduire en cendre
Les cœurs de mille amans d'un regard seulement,
Puis d'un autre regard tout soudain faire épandre
Une nouvelle vie aux cendres d'un amant?

Recevez donc, beaux yeux, pour victime propice
Mon cœur qu'Amour consacre à vos divinitez;
Laissez sur vos autelz fumer mon sacrifice,
Et tout nu à genoux adorer vos beautez.

Pardonnez ces eslans à mes brusques courages,
Le pardonner tousjours est le propre des dieux;
Puis les plus amoureux ne sont pas les plus sages:
Amour bande l'esprit aussi bien que les yeux.

Tout embrazé d'amour, que sçaurois-je moins faire
Que d'implorer de vous remede à ce poizon?
Puisqu'aux playes d'Amour n'agit point le contraire
Et qu'il faut de son mal tirer sa guarison.

Ainsi du scorpion la playe envenimée
Se guarit appliquant l'homicide animal,
Ainsi souloit jadis la lance de Pelée,
Procurer le remede aussi bien que le mal.

SONNET.

Au mois qu'amour est le plus en vigueur,
Madame et moy, dans un espais boccage,
Favorisez d'un agreable ombrage,
Goustions les fruits d'amoureuse langueur.

Elle s'endort en ce plaisir charmeur,
Et moy, saizi d'une gentille rage,
Sans l'eveiller, baisottois son visage
Et fy ces vers sur son œil ravisseur :

Flambeau d'amour, foudroyante lumiere,
Si au travers de ta blanche paupiere,
Tu vas lançant tant d'esclairs radieux,

Qui peut souffrir ta clarté toute nuë ?
Bel œil, tu semble à ce grand œil des cieux,
Qu'on n'oze voir qu'au travers d'une nuë.

SONNET.

Ma belle un jour dessus son lict j'approche
Qui me baisant jà sous moy fretilloit,
Et de ses bras mon col entortilloit
Comme un lierre une panchante roche.

Au fort de l'aise, et la pamoison proche,
Il me sembla que son œil se fermoit,
Qu'elle estoit froide et qu'elle s'endormoit,
Dont courroucé je luy fis ce reproche :

TAYLOR INST. OXFO

Vous dormez donc ? Quoi ! madame, estes vous
Si peu sensible à des plaisirs si doux ?
Lors, me jettant une œillade lascive,

Elle me dit : Non, non, mon cher desir,
Je ne dors pas ; mais j'ay si grand plaisir
Que je ne sçay si je suis morte ou vive.

CHANSON.

Je beniray l'heure et le jour
Que je fus à l'Amour conforme :
Celuy qui languit sans amour
Est un corps privé de sa forme.

O Dieu ! quel grand contentement !
Je meurs y pensant seulement.

L'ame influe au corps ses accords,
L'amour l'ame de vie enflame,
Car l'ame est la forme du corps,
Et l'amour la forme de l'ame.

O Dieu ! etc.

Mon servage m'est si plaisant
Et ma prison si agreable,
Que celuy qui en est exempt
Je le repute miserable.

O Dieu ! etc.

Dès que le traict d'amour eut poinct
Mon cœur d'une playe profonde,
J'ay tousjours dit qu'il n'estoit point
Un plus doux paradis au monde.

O Dieu ! etc..

Soit que ma langue au bout glissant,
La levre de Marthe rebaise,
Ou que goullu j'aille sucçant
De son sein l'une et l'autre fraize.

O Dieu ! etc.

Soit que d'un brausle brusque et prompt
Au combat d'amour je l'anime,
Ou qu'en l'yvoire de son front
Cent douces morsures j'imprime.

O Dieu ! etc.

Quand la folastre, se pasmant
En l'aize extresme qui l'emporte,
Me dit d'un langage charmant :
O mon doux amy, je suis morte !

O Dieu ! etc.

Quand de mesme plaisir charmé
Je reste sans poux et sans ame,
Et que j'appens mon cœur pasmé
Pour trophée au sein de ma dame.

O Dieu ! etc.

Quand nous ramassons peu à peu
Nostre ame au plaisir egarée,

Pour ralumer un second feu
De l'estincelle demeurée.

O Diéu ! etc.

En fin, recommençant tousjours
Nostre aize alors qu'elle est finie,
Infinis rendons nos amours
Comme leur cause est infinie,

O Dieu ! etc.

LES AMANTS SANS PASSION

AUX DAMES.

Belles, qui triomphez de l'honneur d'un amant,
Qui nourrissez de vent le feu qui nous devore,
Superbes, pensez-vous que, sans l'embrassement,
Un esprit bien timbré plus d'un jour vous adore ?

Nous ne sçaurions aymer ces revesches beautez
Qui portent des rochers enclos dans leurs poictrines ;
Nous voulons en aymant garder nos libertez
Et les roses cueillir sans toucher aux epines.

Si Amour est un dieu, un dieu est tout parfait,
Et le parfait amour n'est qu'en la jouissance ;
Discourir si longtemps sans venir à l'effet,
C'est estre sans amour comme sans asseurance.

Un cœur bien amoureux est tousjours triomphant,

Fuyant l'infame joug d'un esclave service,
Aymer et ne joüir, c'est aymer en enfant
Qui se va contentant de baiser sa nourrice.

Entr'ouvrir le coral qui deux levres conjoint,
Savourer le nectar qu'une bouche desserre,
Ce sont de grands plaisirs ; mais, sans le dernier poinct,
C'est, pour guarir la soif, baiser le bord du verre.

Ces esprits doux-levez dont les fades discours
N'expriment qu'en tremblant leur ardeur importune
Sont indignes qu'Amour leur face de bons tours :
Jamais amant poltron ne fit bonne fortune.

Vous verrez ces hiboux, le nez dans leurs manteaux,
Autour des lieux aymez passer les nuicts entieres,
Comme on voit bien souvent à l'entour des tombeaux
Maints fantosmes errans dedans nos cimetieres

Ces Petrarques, plus froids que la corde d'un puits,
Estimeront avoir fait assez de conqueste,
Quand ils auront baisé la cliquette de l'huys
Et qu'un pot à pisser sera cheu sur leur teste.

Retournez que seront ces amoureux trancis,
S'alambiquant l'esprit de fantasques responces,
Trouveront dans le lict plus de picquans soucis
Que s'ils estoient couchez sur un fagot de ronces.

Ils feroient beaucoup mieux de dire effrontement,
Leurs chaudes passions à ces fines pucelles,
Car telle se rira de leur aspre tourment,
Qui aura des brasiers plus qu'ils n'ont d'estincelles.

Penser apprivoiser un esprit peu accort,
C'est godronner un ours, flater un tigre horrible,
C'est chercher de l'amour dans le sein de la mort,
Et vouloir animer un rocher insensible.

Deschire l'air voisin de lamentables cris,
Jure-luy, en pleurant, que tu meurs, que tu brusles,
Nomme-la ta Junon, ta Palas, ta Cypris,
Tu n'auras que des coups de ces hargneuses mulles.

Fein-toy des feux, des fers, des prisons, des trespas,
Tien sous ses loix dix ans ta liberté captive,
L'Ocean de tes pleurs ne l'amollira pas :
A laver teste d'asne on y perd la lessive.

Mais l'acorte beauté, quand le cœur luy en dit,
Respond à l'esperon et rencontre de chance,
Et ce que la pudeur à la langue interdit,
Amour l'octroye aux yeux avec plus de licence.

Les yeux sont les herauts des passions du cœur,
Ceux qui n'entendent pas ce mystique langage
Ne sont que des lourdauts dont l'Archerot vainqueur
N'a jamais bien avant entamé le courage.

Aussi, tant de discours si bien fleur-de-lisez
Font voir qu'il n'y a point d'amour passé la bouche ;
C'est comme ces estocs qui sont tant eguisez
Que la pointe s'en rompt dès la premiere touche.

Le rut lascif qui poinct le cœur des animaux
Trouve par tout remede à sa douce poincture ;
Et l'homme qui a soif, beuvant à toutes eaux,
Pourroit-il bien errer imitant la nature ?

La pasle Jalousie aux grands yeux descharnez
Ne tenaille nos cœurs de soupçons homicides,
Car la femme ressemble aux torrens forcenez
Que tant plus on retient, plus deviennent rapides.

Si le frein de l'honneur ne bride ses desirs,
Il n'y a caveçon que ce poulain ne rompe,
Et ne sert aux jaloux d'espier leurs plaisirs,
Puis qu'il n'est point d'Argus que Mercure ne trompe.

Comme aux chaudes jumens, fay-luy boucler le cu,
Tien-la sur tes genoux jour et nuict embrassée,
Tu ne peux l'empescher de te faire cocu :
Si ce n'est en effet, ce sera de pensée.

Il la vaut mieux laisser la bride sur le col,
Courir à travers champs où son desir l'emporte ;
Car ses desseins borner, c'est sermonner un fol,
Et planter pour verroüil un petard à la porte.

Que sert ses blanches mains garroter d'un cordeau,
Que sert faire à son corps tenir prison fermée,
Si son amé lubrique est tousjours au bordeau,
Y prodiguant le feu dont tu as la fumée ?

Aussi ne croyons-nous le vulgaire censeur
Qui dit qu'un bon amour n'est point sans jalousie :
C'est donner à Venus Thisiphone pour sœur,
Et loger Cupidon au sein d'une furie.

Ils pensent, ces jaloux, que les vents à dessein
Soulevent amoureux, les habits de la belle ;
Et si un moucheron volle autour de son sein,
Ces foux veulent sçavoir s'il est masle ou femelle.

Il ne faut qu'une œillade eslancée à l'escart
Pour donner l'espouvante à ces ames chagrines,
Et non pas sans raison, puisque par le regard
Le venin de l'amour coule dans nos poictrines.

Ces louves bien souvent, pour tromper la raison,
Quand plus donnent carriere à leurs flames traitresses,
C'est alors que plus fort deguisent le poizon
Et nous pochent les yeux de pipeuses caresses.

L'impudique en ton sein se fondra toute en pleurs,
Te dira, se pasmant, sa moitié plus cherie,
Qui viendra d'embrasser, pour guarir ses douleurs,
Sur quelque tas de foin un vallet d'escurie.

Sa bouche pue encor le fumier de cheval
Quand de ses froids baisers tes larmes elle essuye,
Et plus saoule qu'un gueux és jours du carnaval,
Feindra n'avoir mangé depuis ta compagnie.

Si tu viens un peu tard au lieu accoustumé,
La cauteleuse feint qu'un desespoir l'emporte ;
Tu eteindras le feu par un autre allumé,
Elle, vivante ailleurs, en tes bras sera morte.

Donc, y recognoissant tant d'imperfection,
Et que si peu de foy se trouve entre les dames,
Nous avons resolu, amans sans passion,
D'eteindre en tous ruisseaux nos libertines flames.

Amour est un enfant qui ne peut vivre un jour
Esclave sous les loix d'un penible servage ;
Et pourquoy donne-t'on des aisles à l'Amour,
Si ce n'est qu'en aymant il faut estre volage ?

Au marinier tousjours n'est contraire le vent,
L'homme prudent sa vie aux destins abandonne,
Et qui change icy bas de fortune souvent,
Il n'est pas qu'en la fin il n'en trouve une bonne.

Tant que peut un bel œil nos desirs enflamer,
Ses fleches Cupidon dans nos ames estuye,
Et ne sommes jamais ennuyez de l'aymer,
Car nous l'abandonnons avant qu'il nous ennuye.

La vieille graine engendre un melon abortif,
Au dessous de la barre un vin n'a plus de force,
Tout amour suranné devient lasche et retif,
Et le feu ne prend point quand trop vieille est l'amorce.

Tant que dure d'amour la reciproque ardeur,
Il se faut conserver chacun dedans ses bornes ;
Mais sent-on au plaisir glisser quelque froideur,
C'est à qui plantera l'un à l'autre des cornes.

Et pour changer ainsi de nouvelles amours
Sommes-nous inconstans ? Populaire ignorance !
Le soleil change bien de degrez tous les jours,
Et si ne fut jamais accusé d'inconstance.

Soit inconstance ou non, il importe de peu ;
Ce sont les meilleurs bleds qu'on fait à l'avanture ;
Joint que l'homme seroit ignorant en ce jeu
Si la femme premier n'en bailloit tablature.

Sera-t-il donc permis à ces chameleons
De changer à tous coups de formes mensongeres,
Et que, pour leurs beaux yeux, faille que nous soyons
Des immobiles rocs à leurs vagues legeres ?

Non, non ; s'il se trouvoit nymphe qui desormais
Aymast plus tost mourir que faire amour nouvelle,
Nous lui ferions serment de l'aimer à jamais
Et d'estre plus constans qu'elle ne seroit belle.

Flanc à flanc, bouche à bouche, estreins dans son giron,
A nos fuyards esprits nous fermerions les portes,
Puis, d'une douce œillade, ou d'un baiser larron,
Amour r'allumeroit nos flames demy-mortes.

Nos plaisirs allumez par un mesme flambeau
Ne sentiroient jamais leurs flames divisées,
Et la Parque assemblant nos corps dans le tombeau,
Nos esprits s'aymeroient dans les Champs Elisées.

Les jours seroient momens, les ans seroient des jours
A nos cœurs enyvrez de l'amoureux breuvage,
Et nous serions encor au midy des amours,
Que nous verrions déjà l'occident de nostre age.

Mais si, foulant aux pieds nostre fidele amour,
Dans l'infidélité la perfide se veautre;
Une plus sage aura nos plaisirs à son tour,
Et cette-cy manquant, ce sera pour une autre.

Ainsi, sans passion et sans faire les sots
Au giron affronteur d'une ingrate maistresse,
Nous cueillerons (couchez dans le sein du repos)
Les fruicts delicieux d'une verte jeunesse.

Tout ira succedant à nos brusques desirs,
Nostre esprit sera calme au fort de la tempeste,
Et, sans mesler le fiel au miel de nos plaisirs,
Tant durera le jour, tant durera la feste.

STANCES.

Belle dont les sourcis cambrez à demy tour
Servent d'un arc d'ebeine à l'enfant de Ciprine,
Permettez qu'en vos yeux s'envole mon amour :
Toute chose de soy tend à son origine.

Je ne peux m'esloigner du ciel de vos beautez,
Que dans la sombre nuict du desespoir je n'entre;
Je suis un corps sans ame, un flambeau sans clartez,
Un poisson hors de l'eau, un feu hors de son centre.

Amour est l'aliment des plus nobles esprits,
Ce petit dieu n'en veut qu'aux cervelles d'elite:
Qui voit une beauté et n'en est point epris,
C'est manque de courage ou faute de merite.

Que ne peuvent les traictz d'un bel œil eslancez
Sur un cœur bien assis d'amoureuse nature ?
Ils peuvent, nous jettant au rang des trespassez,
Brusler d'amour nos os dedans la sepulture.

Encor si ce tyran, nous tenant soubs ses loix,
Souspirer nos tourmens nous donnoit les licences !
Mais de peur d'escouter les plaintes de nos voix,
Il faict semblant d'oüir les voix de nos silences.

Nous l'esprouvons assez quand, trop audacieux,
Nous voulons contre luy gemir quelques complaintes,
Car il nous clost la bouche et nous ouvre les yeux,
Et, permettant les pleurs, il nous deffend les plaintes.

Pensez-vous, mal apris, nous dit-il en courroux,
Qu'un prolixe babil triomphe de mes charmes?
Apprenez que les yeux ont un parler plus doux,
Et que mes truchemens sont les muettes larmes.

Aussi, quand s'esteindront vos brasiers chaleureux,
Et qu'aurez à la Parque offert vos hecatombes,
Vous serez couronnez de mirthes amoureux,
Et mille Cupidons se jou'ront sur vos tombes.

Passons donc ceste vie en peine et soucis
Et gardons nos plaisirs pour les royaumes sombres.
Non, belles, croyez-moy, commençons des icy
C'est un maigre plaisir que d'embrasser les ombres.

ODE SUR UN DESDAING.

Ma foy, c'est trop de rigueurs,
De mespris et de langueurs!
Ma constance ne merite
Eprouver tant de tourmens,
Et ma faute est trop petite
Pour de si grands chastimens.

Qu'ay-je faict? dictes-le moy;
Vous ay-je manqué de foy?
Dictes tout haut mes offences
Avant qu'arrest me donner;
Examinez mes deffences
Premier que me condamner.

Lors qu'à mon retour vos yeux
Firent d'un traict furieux
Les miens en larmes dissoudre :
Je dy, les voyant si clairs.
Amour, sauve-moy du foudre
Que presagent ces esclairs,

Mais cest enfant de Cipris,
Aveugle et sourd à mes cris,
Exagère encor mon crime
Faisant gloire le cruel
Qu'une innocente victime
Expire sur son autel.

Madame qui est celuy
Qui soit exempt aujourd'huy
Des traicts de la medisance ?
Un soupçon est-il si fort
Qu'il faille à mon innocence
Se disposer à la mort ?

SUR UNE FONTAINE TARIE.

Nimphes, ne cerchez plus, dans ces bois escartez,
Vostre belle fontaine et ses flots argentez ;
L'autre jour, y pensant boire à teste panchée,
Pour un peu rafraichir le brazier qui me cuit,
Mes amoureux soupirs l'ont toute dessechée,
Et la font par mes yeux distiller jour et nuict.

Dans le sein de ma dame allez doncques cercher,
Belles nymphes, de quoy vostre soif etancher :
C'est là que ce ruisseau de mes pleurs se ramasse ;
Non, non, n'y allez pas, car, par un sort fatal
La froideur de ce sein change mes pleurs en glace
Dont se forment apres deux boules de cristal.

FIN.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

SUR LE

BANQUET DES MUSES.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond une des questions les plus complexes et les plus difficiles de l'histoire littéraire, en essayant de débrouiller et d'éclaircir les renseignements aussi confus que contradictoires que nous possédons sur Jean Auvray et sur ses ouvrages. Il faudrait plus de temps et plus d'espace que nous n'en avons, pour établir d'une manière logique et certaine la biographie et la bibliographie de ce poëte normand, car bibliographes et biographes sont loin de s'entendre au sujet de l'auteur du *Banquet des Muses*.

En effet, le sieur Auvray, à qui l'on doit ce recueil célèbre de poésies *scurriles et comiques*, comme il les qualifie lui-même dans sa dédicace à maître Charles Maynard, conseiller du roi en ses conseils d'État et privé et président en sa cour du Parlement de Rouen, est-il le même que le sieur Jean Auvray, qui a composé un grand nombre de poésies saintes et mystiques, entre

autres le *Thrésor sacré de la muse saincte*, la *Pourmenade de l'Ame devote*, le *Triomphe de la Croix?*

Le sieur Auvray, chirurgien de son état, que ses amis proclament : *poeticæ nec non chirurgicæ disciplinæ hujus temporis facilè princeps*, en tête de son *Banquet des Muses*, est-il le même que maître Jean Auvray, avocat au Parlement de Normandie, auteur de plusieurs tragédies, entre autres l'*Innocence decouverte*, *Madonte*, *Dorinde*, etc., etc?

Le sieur Auvray, qui n'existait plus en 1628, quand son ami et son compatriote, David Ferrand, libraire de Rouen, publia ses *OEuvres sainctes*, suivant le vœu du défunt, est-il le même que le sieur Auvray qui, au dire des bibliographes, dédiait à la reine, en 1631, ses tragédies de *Madonte* et de *Dorinde?*

Enfin faut-il croire, avec Beauchamps (*Recherches sur les théâtres de France*, 2e part. de l'édit. in-4°, p. 82), que l'auteur de *Madonte* et de *Dorinde* mourut avant le 19 novembre 1633? Ou bien, faut-il accepter le témoignage de l'éditeur des *OEuvres sainctes*, qui déclare dans les termes les moins ambigus que le poëte était mort avant cette publication, c'est-à-dire avant l'année 1628?

Ce sont là autant de petits problèmes historiques et bibliographiques devant lesquels s'est arrêté le savant auteur du *Manuel du libraire*, qui s'est contenté de les signaler en invitant les bibliographes à les résoudre. Cette solution définitive se trouvera sans doute dans la notice que Guillaume Colletet a consacrée à Jean Auvray et qui figure parmi les *Vies des poëtes françois*, cette précieuse compilation encore inédite que les amis des lettres désespèrent de voir paraître et dont le manuscrit original est conservé à la bibliothèque du Louvre.

En attendant, nous pouvons dire, sans crainte d'être démenti par Guillaume Colletet, que Jean Auvray s'occupa de théâtre, de poésie satyrique et licencieuse, dans sa jeunesse, avec beaucoup de verve, de talent et de libertinage, mais qu'il ne publia lui-même qu'un seul de ces ouvrages de littérature profane, sa tragédie de l'*Innocence decouverte* (in-12, sans titre, privilége du 20 janvier 1609). Il avait fait une foule de pièces folâtres ou gaillardes qui couraient le monde et qu'il ne prit pas la peine de recueillir en volume. D'ailleurs, en 1611, il s'était amendé et converti, comme il nous l'apprend lui-même dans les stances de l'*Amant pénitent*, qui font partie du *Thrésor sacré de la Muse saincte* (Amiens, impr. de Jacq Hubault, 1611, in-8°) :

Lorsque j'estois mondain, je croyois que les femmes
Fussent pour les humains de plaisans paradis ;
Mais j'ai depuis cogneu que les femmes infames
Sont les premiers enfers où nous sommes maudits.

Après cette conversion très-sincère, Jean Auvray ne composa ou plutôt n'avoua que des poésies d'un genre sérieux, empreintes d'une sorte d'exaltation religieuse ; telles sont les *stances* présentées au roi durant les troubles de 1615, la *Complainte de Latrance, en* 1615, etc., qui semblent un peu dépaysées au milieu du *Banquet des Muses*. Auvray avait été avocat avant de devenir chirurgien ; il avait habité Paris avant de retourner en Normandie et de se fixer à Rouen ; il avait vécu dans la société des poëtes et des comédiens débauchés avant de mener une vie honnête et presque exemplaire, en exerçant la médecine et la chirurgie dans la capitale de la Normandie. Il ne pensait plus à la poésie que pour envoyer au Palinod de Caen et au Puy de la Conception, de Rouen, des poëmes et des

chants royaux sur le Saint-Sacrement et sur la Sainte Vierge. Cependant il n'avait pas brûlé ses manuscrits, quoiqu'il eût abjuré ses péchés de jeunesse.

Il mourut vers 1622, et son exécuteur testamentaire, le libraire David Ferrand, raconte ainsi cette mort édifiante :

> Estant prest de rendre l'esprit
> Entre mes mains il vous commit (ses manuscrits),
> Me disant : « Pour mes œuvres sainctes,
> Fay que quelqu'un soit leur appuy
> Qui puisse empescher les atteintes
> Des censeurs du labeur d'autruy.

David Ferrand, suivant la volonté de Jean Auvray, publia ses *OEuvres sainctes,* qui parurent presque simultanément :

Les poëmes d'Auvray, prœmierz au Puy de la Conception. *Rouen, David Ferrand,* 1622, pet. in-8°.

La Pourmenade de l'ame devote accompagnant son Sauveur, depuis les rues de Jerusalem jusqu'au tombeau. *Rouen, David Ferrand,* 1622, pet. in-8°.

Le Triomphe de la Croix, poëme d'Auvray. *Rouen, David Ferrand,* 1622, pet. in-8°.

Epitomé sur les vies et miracles des bienheureux peres SS. Ignace de Loyola et François Xavier. *Rouen, David Ferrand,* 1622, pet. in-8°

Mais David Ferrand avait trouvé aussi, dans les papiers de Jean Auvray, les poésies satyriques, libres et autres que l'auteur s'était toujours abstenu de publier, mais dont la plupart avaient déjà paru sous son nom ou anonymes dans le *Parnasse des plus excellens poëtes de ce temps* (Paris, Mat. Guillemot, 1607-1618, 2 vol. in-8°) et dans des recueils du même genre. David Ferrand se garda bien de détruire ces vers, qui

n'appartenaient pas aux œuvres saintes ; il les réunit, il les publia sous le titre de *Banquet des Muses*, et il réimprima plus d'une fois ce volume, en vertu d'une permission tacite qui lui tenait lieu de privilége du roi.

Le *Banquet des Muses*, quoique réimprimé au moins trois fois, est excessivement rare, et presque tous les exemplaires qui sont parvenus jusqu'à nous, en passant sous les fourches caudines de l'Index, ont été plus ou moins mutilés par la censure de la librairie ou par les scrupules des lecteurs. L'édition originale de 1623 est encore plus rare que celles de 1628 et de 1636.

Cette édition de 1623, d'après laquelle a été faite exactement la réimpression que nous avons sous les yeux, forme un volume in-8° de cinq feuillets préliminaires, de 368 pages et de 32 pages pour les Amourettes qui le terminent. On a supprimé, dans les éditions de 1628 et de 1636, les vers latins signés L. A. et les sonnets de J. de Pozé, Blaisois et de R Guibourg, adressés à l'auteur, ainsi que deux petites pièces assez innocentes : *Tombeau de Rud'ensouppe* (page 144) et *Sur une fontaine tarie* (p. 32 des Amourettes). Mais on y a ajouté, en compensation, à la suite des amourettes, les *Stances funebres sacrées à la memoire de messire Claude Groulard, chevalier, sieur de Lecourt, conseiller du roy en ses conseils d'Estat et privé et son premier president en sa cour de Parlement de Normandie*. Ces deux éditions de 1628 et de 1636 se composent de quatre feuillets préliminaires et de 408 pages, après lesquels on a réimprimé l'*Innocence descouverte, tragi-comedie*, en 57 pages.

Le succès qu'obtinrent simultanément le *Banquet des Muses* et les *OEuvres sainctes* d'Auvray, conseilla aux libraires de Paris de rechercher les ouvrages inédits

de ce poëte que le libraire de Rouen avait négligés ou qui n'étaient pas entre ses mains. Voilà comment Antoine de Sommaville fit paraître successivement, en 1630, un livre qu'il disait avoir *recouvert*, intitulé *les Lettres du sieur Auvray*, et en 1631, les *Autres OEuvres poétiques* du sieur Auvray (in-8° de 82 p.) et les tragi-comédies de *la Madonte* et de *la Dorinde*, dédiées l'une et l'autre à la reine et qui avaient dû être imprimées en 1609 avec l'*Innocence descouverte*.

On réimprimera peut-être un jour les *Autres OEuvres poétiques* du sieur Auvray, mais nous croyons que ce petit recueil n'est pas, du moins en totalité, l'œuvre de l'auteur du *Banquet des Muses*, car on y remarque des vers sur la réduction de la Rochelle en 1628 et l'épitaphe du baron de Thiembronne, *qui mourut en seize cent trente*. Nous attribuerons donc ledit recueil, sauf quelques pièces, à un fils de Jean Auvray, lequel serait aussi l'auteur d'un ouvrage en prose : *Louis le Juste, panegyrique*, par Auvray (Paris, 1633, in-4°).

Quant à l'auteur du *Banquet des Muses*, c'est un poëte de l'école de Regnier et qui ne lui est pas inférieur : « Voilà où Auvray est vraiment supérieur, dit Viollet le Duc dans la *Bibliothèque poétique*, après avoir cité une pièce tirée du *Banquet des Muses;* c'est dans les petits vers faciles, vifs, pleins d'originalité et de verve et dont l'expression est neuve et pittoresque. Dans le grand vers il est moins original, quoi qu'on y reconnaisse encore son allure franche et son style nombreux. » Le *Banquet des Muses* s'adresse donc aux fins gourmets de la langue et de la gaieté gauloises.

P. L.

RARETÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

RÉIMPRESSIONS FAITES, POUR UNE SOCIÉTÉ DE BIBLIOPHILES,

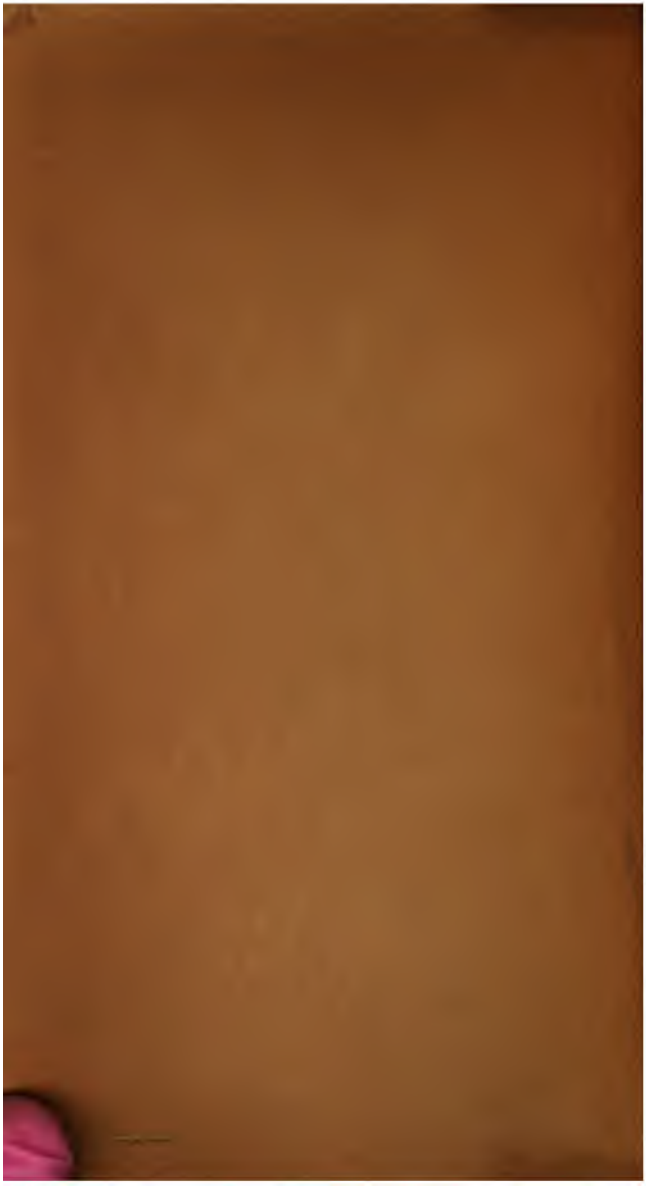
A CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS,

PLUS DEUX SUR PEAU VÉLIN ET QUATRE SUR PAPIER DE CHINE.

Exemplaire N° 97

BRUXELLES,

IMPRIMERIE DE A. MERTENS ET FILS

1865

63144041